



EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

« LE CHRIST, VIE DE LA VIE »



29 AVRIL – 1^{ER} MAI 2022

« LE CHRIST, VIE DE LA VIE »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



2022

Couverture : *Icône du Christ*, Musée de l'abbaye cistercienne de Poblet, Catalogne, Espagne.

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Le Christ, vie de la vie", le Souverain Pontife est heureux d'adresser ses salutations cordiales aux participants. Il souhaite que ces journées de spiritualité soient une occasion providentielle pour renouveler l'adhésion au divin Maître, en vue d'une présence toujours plus féconde dans l'Église et dans la société, dans le sillage du charisme du Serviteur de Dieu don Luigi Giussani. Face à l'individualisme et à l'indifférence qui marquent notre époque en provoquant la mise à l'écart de tant d'existences, le Saint-Père vous exhorte à considérer que la réponse chrétienne ne consiste pas dans la reconnaissance résignée de la pauvreté des valeurs d'aujourd'hui ou dans le regret nostalgique du passé, mais dans la charité qui, animée par la confiance en la Providence, sait aimer sa propre époque et, avec humilité, faire toutes choses nouvelles. Avec ces vœux, Sa Sainteté vous assure de son bon souvenir dans la prière et envoie volontiers sa Bénédiction Apostolique, gage de tout bien désiré. »

Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté,
11 avril 2022

Vendredi 29 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie :

Sergei Rachmaninov, Liturgie de Saint Jean Chrysostome, op. 31

Valery Polianski – The Russian State Symphony Cappella

« Spirto Gentil » n°21, (Claves Records) Universal

■ MESSAGE D'INTRODUCTION

Daide Properi

Invoquons l'Esprit pour qu'il nous accompagne sur notre chemin ces jours-ci, en demandant avec toute la force et l'humilité dont nous sommes capables la grâce d'être disponibles à son action, afin de pouvoir goûter à nouveau la douceur du Christ présent parmi nous et de rentrer chez nous re-nés, recréés :

Discendi Santo Spirito (Viens, Esprit-Saint)

Avant toute chose, je lis le télégramme du Saint-Père :

« À l'occasion des Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération sur le thème "Le Christ, vie de la vie", le Souverain Pontife est heureux d'adresser ses salutations cordiales aux participants. Il souhaite que ces journées de spiritualité soient une occasion providentielle pour renouveler l'adhésion au divin Maître, en vue d'une présence toujours plus féconde dans l'Église et dans la société, dans le sillage du charisme du Serviteur de Dieu don Luigi Giussani. Face à l'individualisme et à l'indifférence qui marquent notre époque en provoquant la mise à l'écart de tant d'existences, le Saint-Père vous exhorte à considérer que la réponse chrétienne ne consiste pas dans la reconnaissance résignée de la pauvreté des valeurs d'aujourd'hui ou dans le regret nostalgique du passé, mais dans la charité qui, animée par la confiance en la Providence, sait aimer sa propre époque et, avec humilité, faire toutes choses nouvelles. Avec ces vœux, Sa Sainteté vous assure de son bon souvenir dans la prière et envoie volontiers sa Bénédiction Apostolique, gage de tout bien désiré. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

Ces jours-ci, en même temps que nous en Italie, des amis provenant de quarante-deux pays suivront les Exercices à distance avec nous, puis, dans les semaines à venir, quarante-huit autres pays ; les Exercices sont traduits simultanément en sept langues. Voilà le panorama de notre geste.

Pourquoi sommes-nous ici ce soir ? Pourquoi sommes-nous réunis pendant ces trois jours, certains d'entre nous en présence, d'autres à distance, mais réunis tout de même ? Qu'est-ce qui nous a convaincus de nous retrouver ensemble une fois de plus, après deux années de pandémie qui nous ont fait traverser la solitude, ainsi que la douleur de la perte de nombreux êtres chers ; ensemble après les tribulations et les chocs qui ont secoué notre mouvement ; ensemble face à l'incertitude du lendemain, menacé par l'ombre de la mort et du mal qu'apporte la guerre ?

En introduisant les exercices spirituels de la Fraternité en 1992, don Giussani répondait ainsi à cette même question :

« ... de cette compagnie présente, ce qui importe vraiment, c'est quelque chose que nous avons inexorablement en commun. Nous avons chacun notre propre personnalité, notre propre visage, notre propre cœur, notre propre tempérament, notre propre caractère, et nous sommes relativement peu nombreux à nous connaître dans ces détails ; mais même ceux que je n'ai jamais vus et qui se perdent dans l'obscurité, renforcée par ces puissantes lumières qui me brûlent les yeux, même ceux que je n'ai jamais vus partagent avec moi le fait d'avoir la vie comme tâche à accomplir, à réaliser ; une tâche qui n'est ni voulue ni désirée par moi ou par eux, une tâche commune, identique, pour moi et pour le dernier d'entre vous, le plus éloigné géographiquement : une tâche reçue. Ce qui est commun, c'est que, de cette tâche, nous voulons savoir, nous désirons savoir, nous exigeons de tout cœur de connaître le "pourquoi" ; et nous voulons aussi savoir où va toute notre vitalité, toute notre expressivité, tout notre dévouement, toute notre vie, quel est le *but* de la vie, avec la fatigue à supporter, les contradictions à subir, la honte de soi à porter ("Priez pour nous, pauvres pécheurs"). Tout cela nous est commun à tous, c'est ce qu'il y a de plus important pour chacun d'entre nous. Nous nous retrouvons uniquement pour réexplorer ces termes qui sont toujours les mêmes en tant qu'essentiels dans la vie de chacun, et qui, pourtant, ne sont jamais les mêmes lorsque nous nous les répétons. Et c'est précisément le miracle et le mystère d'une vie qui est vie, qui s'exprime au niveau de ces termes dramatiquement décisifs pour un visage qui dure pour toujours, qui est destiné à durer pour toujours : le visage éternel de notre moi ».¹

Chacun de nous est appelé à se re-poser personnellement, ce soir, la grande question que nous avons été amenés à nous poser à chaque fois que nous nous retrouvons : mais moi, moi Davide et toi, quel que soit ton nom, pourquoi sommes-nous ici ce soir ?

Je suis ici parce que j'ai fait une rencontre, il y a de nombreuses années. Au début, c'était simplement l'expérience d'une fascination, la fascination

¹ L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo*, Bur, Milan 2020, p. 86-87.

pour une humanité pleine de promesses : la promesse d'un sens pour la vie, la promesse d'une mission, la promesse d'un idéal capable de rendre la vie cent fois plus pleine et plus grande, d'un idéal capable d'expliquer les joies et les douleurs, la justice et l'injustice, le bonheur et le malheur qui marquent inexorablement ma vie et celle de chacun. Cette rencontre m'a introduit dans un flux de vie qui a pris la forme d'une compagnie, une compagnie humaine dont j'ai pu expérimenter la grandeur et la force : une force pour valoriser et faire grandir la semence de bien qu'il y avait en moi, et une force pour m'empêcher d'être scandalisé face à mon mal et à ma misère. Ainsi, s'il faut utiliser un terme pour résumer le sens de l'histoire qui m'a amené ici ce soir, celui qui me vient à l'esprit est « miséricorde ». Miséricorde, parce que je comprends que si j'ai pu rester fidèle à cette histoire jusqu'à aujourd'hui, c'est avant tout la fidélité du Seigneur envers ma vie qui l'a permis, une fidélité qui a pris les traits des visages des nombreux compagnons de route qu'Il a placés à mes côtés sur ce chemin. La miséricorde, comme don Gius nous l'a enseigné, est un terme si abyssal qu'il devrait être arraché du dictionnaire. D'après l'expérience que j'en fais, la miséricorde signifie que nous ne sommes pas le résultat de nos propres calculs. Si quelqu'un m'avait dit il y a quelques années que je me retrouverais un jour à parler ici, en ce moment, j'aurais certainement éclaté de rire. Mais nous ne sommes pas le résultat de nos calculs : « Ma grâce te suffit », dit le Seigneur à saint Paul, « car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse ».²

Permettez-moi une autre réflexion : à quoi précisément disons-nous oui en étant ici ce soir ? À quoi est-ce que je dis oui ? À quelle « tâche », pour revenir au terme utilisé par don Giussani dans le texte que je viens de citer ? Il me semble important de dire clairement à tous, pour commencer ce moment central dans la vie de la Fraternité, en quoi consiste la responsabilité que l'Esprit, à travers l'autorité de l'Église, nous confie en ce moment de notre histoire, notamment parce que vous êtes nombreux à me l'avoir demandé ces dernières semaines, y compris par écrit ; il est donc juste que nous commencions tout de suite à nous aider à regarder cette étape.

Pour faire court, ce qui nous est demandé, c'est de participer, avec passion et en même temps avec un esprit d'obéissance filiale, au renouveau de l'Église de notre temps. À la fin des années 1990, l'Église a reconnu solennellement, à travers la personne du Pape de l'époque, saint Jean-Paul II, la ressource fondamentale que constituaient et que constituent les mouvements de laïcs pour le renouveau de l'Église et de sa mission dans le monde, en particulier dans le contexte d'un monde occidental de plus en plus sécularisé. Le 30 mai 1998

² 2Cor 12, 9.

(beaucoup d'entre nous s'en souviennent), presque tous les fondateurs des mouvements ecclésiaux les plus connus se trouvaient rassemblés sur la place Saint-Pierre. Beaucoup d'entre eux, et parmi eux notre cher don Giussani, ne sont plus en vie aujourd'hui. En accompagnant la délicate transition des mouvements de la phase de fondation à la suivante (une transition que notre mouvement n'est pas le seul à avoir dû affronter, c'est le cas de tous), la tête de l'Église a pu acquérir une conscience toujours plus mûre du don précieux que les charismes des mouvements représentent pour l'Église tout entière d'une part, et d'autre part de l'émondage dont ces réalités ont besoin pour porter plus de fruits. C'est un travail qui n'a pas commencé avec le pontificat de François, mais déjà pendant celui de Jean-Paul II (il suffit de lire l'important rapport du cardinal Ratzinger à l'occasion du Congrès mondial des mouvements en mai 1998). La lettre de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, *Iuvenescit Ecclesia*, un document qu'il serait utile de lire et aussi de méditer, constitue un premier résultat, certainement pas définitif, de ce travail de réflexion. Cette lettre a été suivie, nous le savons, par le décret général *Les associations internationales de fidèles* et par le discours du pape François le 16 septembre dernier. Alors, l'Église nous demande-t-elle de devenir autre chose que ce que nous avons toujours été ? C'est une question que plusieurs d'entre nous se sont posée ou se posent peut-être. C'est à cela que je veux répondre. En me confirmant comme président de la Fraternité pour les prochaines années, le cardinal Kevin Farrell m'a dit : « Voulez-vous être ce facteur de renouveau, aider à être ce facteur de renouveau à l'intérieur de l'expérience ecclésiale tout entière, en apportant tout ce que vous êtes ? C'est très important, car si vous devenez autre chose que ce que vous êtes, cela n'intéressera plus ni vous, ni les autres, et ne construira donc aucune Église ».

Il ne nous est donc rien demandé de plus que d'être pleinement nous-mêmes, en apportant notre originalité à la vie de l'Église tout entière, de plus en plus, avec cette conscience. C'est à cela que l'Église nous invite aujourd'hui à dire oui. C'est ce que nous écrivait don Giussani après la grande rencontre du Pape avec les mouvements : « Merci, mes amis ! Ce qui s'est passé le samedi 30 mai s'est passé parce que vous êtes là, vous aussi, *ensemble*. C'est seulement le fait d'être ensemble qui agit. Dieu, en effet, est là où il y a l'unité. Samedi, la rencontre avec Jean-Paul II a été pour moi le plus grand jour de notre histoire, rendu possible par la reconnaissance du Pape. C'est le "cri" que Dieu nous a donné comme *témoignage de l'unité*, de l'unité de toute l'Église. Du moins, c'est ce que j'ai ressenti : nous ne faisons qu'un. Je l'ai dit aussi à Chiara et à Kiko, qui étaient à côté de moi sur la place Saint-Pierre : comment pourrions-nous, en ces occasions, ne pas crier notre unité ? D'autre part, c'est la première fois que je perçois aussi intensément que nous sommes *pour*

l'Église, que nous sommes un facteur qui construit l'Église. Je me suis senti pris dans les mains et les doigts de Dieu, du Christ, qui façonnent l'histoire. Ces derniers temps, j'ai commencé à comprendre vraiment, et samedi encore plus, la responsabilité à laquelle Dieu m'avait appelé. Je ne comprenais pas, mais samedi, c'est devenu clair. Et cette responsabilité est telle dans la mesure où elle est communiquée aux autres précisément comme responsabilité. Elle est vraie quand elle est pour toute l'Église, et donc pour tout le mouvement ; quand elle est une obéissance au fait que, comme le dit saint Paul, "aucun d'entre nous ne vit pour soi-même et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur" (Rm 14, 7-8). C'est Dieu qui agit dans ce que nous faisons : "Dieu est tout en tous". Notre responsabilité est donnée pour l'unité, au point de valoriser la moindre parcelle de bien que l'on trouve chez l'autre ».³

Je suis ici avec vous aujourd'hui pour cette raison. Le Père Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé général des Cisterciens, a accepté, et nous l'en remercions, d'être parmi nous aujourd'hui pour la même raison.

« Le Christ, vie de la vie », tel est le titre de ces Exercices. Un titre que je qualifierais de providentiel : d'où, en effet, peut naître notre enthousiasme pour l'histoire qui nous a saisis, d'où peut naître le « oui » que nous sommes appelés à dire, si ce n'est en regardant à nouveau le Christ face à face, si ce n'est par le renouvellement de cet émerveillement duquel tout a commencé, duquel toute notre histoire a commencé, c'est-à-dire l'émerveillement d'un homme, don Luigi Giussani, devant la chair, le visage d'un autre homme, l'homme Jésus de Nazareth ?

Je voudrais ajouter la dernière réponse, peut-être la plus importante, à la question posée en ouverture : pourquoi suis-je ici, pourquoi sommes-nous ici ? Je suis ici pour Toi, ô Christ, Vie de la vie. Nous sommes ici pour Toi, nous sommes ici pour Te connaître davantage, pour Te reconnaître à nouveau.

Soyons donc prêts à écouter, en suivant ceux qui nous précèdent sur la route.

³ L. Giussani, « Lettre à la Fraternité, Milan, le 3 juin 1998 », in Id., *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo-Mi 2011, p. 271-272.

■ INTRODUCTION
Mauro-Giuseppe Lepori

« Une seule chose est nécessaire »

Le silence qui écoute

« Suivre Jésus Christ, aimer en tout Jésus Christ : c'est ce qui doit être reconnu comme la principale caractéristique de notre chemin. »⁴

C'est ce qu'écrivait don Giussani il y a vingt ans dans sa lettre à la Fraternité, dans laquelle il réagissait avec émotion à la lettre de saint Jean-Paul II pour le vingtième anniversaire de la Fraternité ; cette affirmation a immédiatement résonné en moi comme la synthèse la plus simple et la plus complète de la conscience qu'un moment tel que les Exercices nous appelle à réveiller ensemble. Ensemble ! Les Exercices ne sont pas un monologue, même si c'est un moine qui les tient. Au contraire, le moine doit être un humble rappel du désir de silence, d'une attitude de silence, ainsi qu'un humble rappel du fait que le silence signifie écouter, ouvrir « l'oreille du cœur », comme le dit saint Benoît dans le Prologue de sa Règle. Saint Benoît commence ainsi la Règle : « Écoute, mon fils, les préceptes du Maître, incline l'oreille de ton cœur, accueille avec docilité et mets en pratique [c'est-à-dire expérimente] les avertissements qui te viennent d'un père plein de miséricorde, afin que, par une obéissance laborieuse, tu reviennes à Celui dont tu t'étais détourné par l'inertie de la désobéissance ». ⁵

L'obéissance n'est pas d'abord quelque chose à faire. L'obéissance est d'abord une écoute, qui devient action dans la mesure où l'écoute est vécue comme une ouverture attentive et pieuse du cœur, « inclinée » dit ici saint Benoît, comme celle du mendiant qui demande le nécessaire pour vivre. Si le silence pénètre dans la vie, s'il se fraye un espace dans la vie, dans le temps, dans les choses à faire, dans les soucis, dans les joies et les peines de la vie, de toute la vie, s'il pénètre un tant soit peu la vie, alors le silence qui écoute, qui désire la vie donnée par un Autre, devient la route principale par laquelle la vie pénètre tout entière dans le silence, par laquelle elle pénètre dans l'écoute, elle incline, elle s'incline pour demander et accueillir la vie. C'est ce qu'expriment les magnifiques vers de Clemente Rebora : « Mon

⁴ L. Giussani, « Lettre à la Fraternité, Milan, le 22 février 2002 », in Id., *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, op. cit. p. 10.

⁵ RB Prologue, 1-2.

chant est un sentiment / Qui du jour fatigué / a lassé les heures nocturnes : / Et il réclamait la vie ».⁶

Mais le silence qui nous est demandé ces jours-ci ne doit pas lasser. Il doit plutôt nous reposer d'un désordre, d'une agitation de recherche, d'une angoisse de prétention, dans lesquels nous engourdissons la pureté du désir profond et vrai du cœur, qui est un désir simple, un désir d'enfant, un désir qui ne pollue pas par notre prétention sur nous-mêmes, sur les autres, sur l'Église, sur ceux qui sont responsables, sur ceux qui ne le sont pas ; un désir qui ne pollue pas par notre prétention le véritable besoin que nous avons à l'intérieur, le véritable besoin de chacun et de toutes les situations dans lesquelles se jouent la vie et l'histoire, y compris l'histoire d'une Fraternité, ou d'un Ordre comme le mien, comme de toutes les réalités ecclésiales.

Voilà, demandons avant tout à la Vierge ce vrai silence, ce désir vrai, parce que son cœur était libre de toute tache de péché, de toute convoitise du péché originel, c'est-à-dire de possession autonome, arrachée, saisie plutôt qu'accueillie, du sens et de la plénitude de la vie. Le cœur de Marie vivait ce désir toujours, en toute chose. En elle, il était spontané de tout demander, même sans paroles, car la question, le désir de vie, était le battement constant de son cœur immaculé. Pour nous, c'est différent. Il nous faut au moins un moment de conscience que ce n'est pas le cas. Un moment de reconnaissance que le silence qui écoute avec le désir du cœur n'est pas là, qu'il est trop distrait, trop saturé d'autres choses, trop assourdi par d'autres bruits. Mais pour créer en nous le silence qui demande, qui mendie, il suffit d'un instant de prise de conscience de notre distraction, de notre superficialité, un instant de douleur, de confusion, d'humiliation, comme lorsque Marthe a entendu Jésus lui reprocher le fait qu'il y ait trop de bruit en elle, trop d'agitation, trop de prétention, le fait de « savoir déjà ce qui est nécessaire ». Voilà la question ! Nous manquons de silence, d'écoute, de désir lorsqu'en nous domine *la prétention de savoir déjà ce qui est nécessaire*, la prétention de vivre déjà ce qui est nécessaire, ce qui nous suffit, ce qui me suffit à moi et à tous, ou peut-être à moi sans tous, ou à tous sans moi.

Écouter le seul besoin

Faire silence ne signifie pas réinitialiser la vie. De fait, cela n'arrive jamais. S'il est vrai qu'à la fin des temps, le Christ nous demandera de rendre compte

⁶ C. Rebora, « LXXII. Son l'aratro per solcare » [Je suis la charrue pour labourer], I. *Frammenti lirici* - 1913, in Id., *Le poesie*, Garzanti, Milan 1988, p. 123 [Nous traduisons].

de ce que nous aurons fait ou pas fait à l'un de ses frères les plus petits, si même nos cheveux sont tous comptés, si même le don d'un verre d'eau ne sera pas oublié au ciel, s'il est vrai que chaque parole que nous prononçons sera jugée, eh bien, nous non plus ne pouvons pas faire silence en oubliant la vie. Mais la vie, même agitée, même désordonnée, entre dans le silence quand elle écoute ce qui lui est nécessaire, quand elle se laisse dire, comme Marthe ce jour-là, qu'« une seule chose est nécessaire », qu'il n'y a qu'une seule « meilleure part » qui n'est jamais enlevée : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire [tu as besoin d'une seule chose]. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée ».⁷

Nous devrions vivre le silence de ces jours-ci, du moins comme intention, du moins comme désir, de la même manière que Marthe après le rappel de Jésus, lorsqu'elle est restée là, sans plus rien dire, touchée et blessée par cette parole. C'est ainsi qu'elle est retournée à ses fourneaux, aux plats qu'elle préparait, aux bols qu'elle mettait sur la table, au service de tous ces invités qui étaient venus avec Jésus envahir sa maison. Elle n'y est pas retournée comme un chien battu. Jésus ne bat personne. Jésus annonce, Jésus éduque, Jésus se révèle et, en se révélant, nous révèle à nous-mêmes. Marthe est retournée à la cuisine blessée, bien sûr, mais en sentant immédiatement en elle que cette blessure lui faisait du bien, qu'elle perceait un abcès, qu'elle purgeait une infection qui empoisonnait son cœur, sa vie, ses relations, même sa relation avec Dieu, avec Jésus, leur grand ami. Il y avait quelque chose de faussé, de désordonné en elle qui l'avait amenée à se mettre en colère même contre Jésus, ce qu'elle n'aurait jamais voulu, jamais imaginé avant ce soir-là, avant cette scène qu'elle lui a faite.

Cherchons, laissons entrer en nous le silence de Marthe, l'écoute de Marthe, la « meilleure part » que Marthe a aussi choisie ce soir-là, peut-être d'abord avec tristesse, peut-être avec le désir de crier encore plus qu'avant, de partir en claquant la porte. Au lieu de cela, elle se tait. Et elle laisse la parole de Jésus travailler en elle, la travailler de l'intérieur, comme un soc qui rend la terre du cœur fertile, capable d'accueillir la semence, capable de porter du fruit.

Du silence de Marthe, nous en avons besoin, et pas seulement individuellement, mais aussi en tant que communauté, en tant que Fraternité, en tant qu'Église. Nous en avons besoin pour que notre vie, et la vie de la communauté, la vie de l'Église, devienne féconde, féconde de ce que dit le Christ, de ce que veut le Christ, de ce qu'est le Christ, le Verbe de Dieu. Nous avons besoin du silence de Marthe pour accueillir pleinement la pré-

⁷ Lc 10, 41-42.

sence du Christ, qui nous a déjà rejoints au point de s'asseoir dans notre maison pour parler, au point d'être là et d'attendre pour dîner avec nous, d'attendre pour partager avec nous la nourriture que nous lui préparons, puis au point de passer la nuit chez nous, parce qu'il a besoin de se reposer, et qu'il est notre ami, qu'il nous aime tant, qu'il apprécie tellement notre compagnie qu'il a choisi notre maison, notre vie, notre cœur, pour se reposer au cours de sa mission de salut du monde entier, au cours de sa venue du Père et de son retour au Père en se faisant homme pour racheter toute l'humanité ! Il vient se reposer chez moi ! Vous comprenez la grandeur de ce fait ?! Combien c'est incroyable ?!

Le lieu de l'amitié avec le Christ

Il y a une strophe d'une hymne latine pour la mémoire de Sainte Marthe qui résonne toujours en moi. Il s'agit de fait d'une prière à la sainte pour qu'elle partage avec nous son amitié avec le Christ : « *Magistri felix hospita, / corda fac nostra ferveant, / ut illi gratæ iugiter / sint sedes amicitia*. (Ô heureuse hôte du Maître, / rends nos cœurs fervents, / afin qu'ils soient pour Lui constamment / une demeure d'amitié reconnaissante) ». ⁸

Le Fils de Dieu, en s'incarnant, est venu appeler nos cœurs à être pour Lui « *sedes amicitia* – demeure d'amitié ». Non seulement dans le cœur de Marie, sa Mère, mais dans chaque cœur humain rejoint par sa présence et par son amour, même dans le cœur des pécheurs, comme celui de Zachée que Jésus appelle à l'accueillir dans sa maison pour être, en réalité, accueilli Lui-même dans son cœur : ce cœur qui, à la venue du Christ, se remplit d'abord de joie, puis de repentir, et enfin d'un amour qui donne, qui ne donne pas seulement ses biens aux pauvres et à ceux qu'il a volés, mais aussi d'un amour reconnaissant envers Celui qui est venu chez lui, jusque dans sa maison, pour « chercher et sauver ce qui était perdu ». ⁹

Nous avons besoin du silence de Marthe pour vivre cette expérience, ou plutôt cette grâce, cet événement de Dieu qui vient faire de notre vie la demeure de son amitié. Nous devons faire silence pour écouter cette présence du Maître qui s'offre.

⁸ « 29 juillet. Mémoire des saints Marthe, Marie et Lazare, Hôtes du Seigneur – Hymne des Vêpres », Bréviaire monastique.

⁹ Lc 19, 10.

Le cœur de la question

Mais que nous dit le Christ ? J'espère que nous l'entendrons ces jours-ci, je l'espère et je le demande, pour moi et pour vous, comme j'espère que vous le demandez aussi pour moi et pour chacun de vous. Mais ce soir, en pensant encore à l'épisode de Marthe, pensons à la parole qu'elle a méditée dans son silence, qui l'a remplie de silence et qui a rempli son silence : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée ».¹⁰

Comme je le disais, Marthe a peut-être commencé par ruminer ces paroles, en mettant l'accent sur le reproche qu'elle y percevait : « Marthe, calme-toi, tu es trop agitée par mille choses, ne dérange pas ta sœur, laisse-toi éduquer par la relation de ta sœur avec Moi, toi qui penses toujours être et surtout *devoir* être la meilleure, la plus indispensable... ». Peut-être a-t-elle commencé par méditer sur ce point avec ressentiment et tristesse. Mais cela ne faisait que confirmer le jugement de Jésus, c'est-à-dire que cela augmentait son agitation. Rester fixée sur ces choses ne faisait que la rendre plus agitée et soucieuse.

Pour nous aussi, lorsqu'un jugement nous touche, un regard qui nous révèle une position inappropriée dans notre vie, un jugement qui nous corrompt, qui nous paraît souvent peu clair au départ, il est normal que la blessure nous fasse souffrir, que nous la grattions peut-être. Mais c'est comme lorsque l'on reçoit une injection, un vaccin. Il y a la plaie, il y a la douleur dans l'épaule, quelques symptômes, mais ce n'est pas le but de l'injection, l'apport de l'injection ne consiste pas dans le trou qu'elle fait dans notre peau ou dans l'hématome qui se forme. Qu'est-ce que Jésus a injecté en Marthe, en la blessant superficiellement, en blessant son amour-propre ? Quel bien-être Marthe a-t-elle pu ressentir progressivement après cette piqûre qui la blessait ? Quelles paroles ont pu lui faire du bien, la calmer, la consoler et la rendre progressivement plus heureuse, avec une joie nouvelle qui ne venait pas d'elle, mais des paroles de Jésus ?

Si nous enlevons de ce que Jésus a dit à Marthe les termes qui la concernent ou ceux qui concernent sa sœur, quel est le cœur de ce qui reste ? Il en reste le cœur : « Une seule chose est nécessaire », « Tu as besoin d'une seule chose ».¹¹

C'est cette parole que Jésus tenait à faire pénétrer en elle, afin qu'elle la médite, qu'elle l'assimile, pour lui faire du bien, faire du bien à sa vie, la guérir, la sauver, l'unifier de la dispersion. Le sens de cette parole n'est pas d'apporter un peu d'hygiène psychologique, spirituelle, ou de l'inviter à faire

¹⁰ Lc 10, 41-42.

¹¹ Lc 10, 42.

un effort pour mettre de l'ordre dans sa vie, en commençant par dompter son sale caractère. Le sens de cette parole est le Christ lui-même, le sens du Christ pour Marthe, le don du Christ pour Marthe, qui est déjà un don partagé avant même que Marthe ne s'en aperçoive. Le sens de cette parole est que *seul Jésus répond au désir fondamental du cœur et de la vie* : le désir d'unité, le désir de trouver un sens qui tienne compte de tout, qui nous tienne tous ensemble, qui sauve la communion, une unité qui embrasse tout et tous, et dans laquelle nous nous sentons embrassés par tout et par tous, embrassés par le Tout en tout et en tous qui est Dieu, qui est le Père, qui est le Christ, le Christ qui est l'incarnation de la miséricorde du Père, et donc l'incarnation de l'étreinte du Père bon, celui qui accueille avec une joie infinie le fils prodigue qui revient à Lui.

Un trésor déjà partagé

« Une seule chose est nécessaire » – « Tu as besoin d'une seule chose ».

Comme je le disais, Jésus offre à Marthe cette parole qui la recompose tout entière dans la seule chose nécessaire qui est Jésus lui-même, comme un don déjà présent et partagé, comme un don qu'Il fait à tous. Sa sœur Marie le reçoit déjà, de même peut-être que son frère Lazare, et les disciples qui sont venus avec lui remplir sa maison. Ce don est déjà partagé avec tous ceux qui, de la Vierge Marie à Marthe, l'ont déjà reçu, accueilli. Il est déjà partagé avec Jean-Baptiste, Elisabeth, Joseph, les bergers de Bethléem, Siméon et Anne, les Mages et, depuis quelque temps déjà, avec André et Jean, Pierre, Philippe, Nathanaël, Matthieu le publicain, puis Marie de Magdala et les autres femmes qui suivaient et servaient déjà le Seigneur. Mais ce n'est pas tout : il était déjà partagé avec des milliers de personnes, avec des pharisiens et des publicains, avec des prostituées, des malades de toutes sortes et des possédés. Il était déjà partagé avec des enfants qui sautaient sur les genoux de Jésus. Il y avait déjà tout un peuple qui partageait la seule chose nécessaire que Jésus offrait maintenant à Marthe.

Et nous, et toi, et moi ? Quand cette parole parvient jusqu'à nous, quand elle nous a atteints, quand elle continue à nous atteindre encore et encore, toujours nouvelle, pensez avec quel peuple immense nous la partageons déjà. Deux mille ans de christianisme, de saints et de pécheurs, de pécheurs saints. Mais ce n'est pas une question de nombre... Il suffit que deux ou trois personnes découvrent qu'elles partagent le fait que le Christ est la réponse unique, totale et universelle au besoin du cœur humain pour nous remplir d'étonnement, d'émerveillement en voyant que cette conscience nous arrive, qu'elle arrive à chacun de nous, à moi !, à nous qui ne le méritons certainement pas

plus que des milliards d'autres personnes à qui elle n'arrive pas encore. Quel émerveillement et quelle responsabilité ! Quelle gratitude et quelle contrition ! Parce que si tu trouves chez toi, mangeant et buvant avec toi, assis là où toi et tes frères et sœurs vous asseyez pour manger et discuter chaque jour, si tu trouves chez toi la seule Réalité, la seule Présence dont chaque cœur humain a besoin, dont huit milliards de cœurs battant sur cette terre ont besoin en ce moment même... comment ne pas ressentir un vertige de responsabilité ?! D'une manière ou d'une autre, tu deviens redevable à toute l'humanité du fait que tu reçois gratuitement ce que tout le monde attend, absolument tout le monde.

Embrasser le Christ maintenant

Mais ce n'est pas à cela qu'il faut penser maintenant. C'est-à-dire qu'il ne faut pas penser maintenant à ceux vers qui cette Réalité tend. Il faut maintenant penser à la Réalité elle-même, car elle est là, et si je ne l'accueille pas, si je ne m'ouvre pas, il est inutile que je me préoccupe du besoin universel qui l'attend. Le vieux Siméon a immédiatement reconnu que cet Enfant était « le salut pour tous les peuples..., la lumière pour éclairer les nations »,¹² mais il l'a fait en prenant cet Enfant dans ses bras, en le serrant contre lui.

Nous devons alors comprendre, et nous aider à comprendre, comment cette parole dite à Marthe vient nous sauver maintenant, sauver chacun de nous maintenant, dans la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui, maintenant, la vie de chacun de nous, la vie des communautés, de la Fraternité, des Ordres, de l'Église et du monde.

Mettons-nous à la place de Marthe ce jour-là, ce soir-là. Pensons à la façon dont elle s'est retirée de là, près de l'âtre où elle faisait cuire quelque chose ; pensons à la façon dont elle a eu besoin de s'isoler avec cette parole qui la blessait. Au début, je le disais, elle a probablement dû évacuer sa colère de ne pas avoir été entendue et comprise par Jésus. Du moins est-ce l'impression épidermique, psychologique, sentimentale qui l'a envahie sur le moment et qui l'a remplie de tristesse. Avant, au moins, elle pouvait grommeler, comme elle l'avait toujours fait, et cela la défoulait, la libérait de sa mauvaise humeur et lui faisait du bien. Puis elle revenait à ses tâches, sachant très bien que son emportement ne changerait rien, que sa sœur ou je ne sais qui d'autre continuerait comme avant, comme toujours. Mais au moins, elle s'était épanchée, elle pouvait se dire qu'elle avait dit ce qu'elle pensait, même si elle ne pensait pas toujours ce qu'elle disait...

¹²Cf. *Lc 2*, 30-32.

Cette fois, la déflagration, Jésus l'avait d'une certaine manière fait imploser. Elle était devenue en quelque sorte souterraine, si bien qu'au lieu de répandre des fragments et des radiations sur un rayon de plusieurs milliers de kilomètres, l'énergie atomique avait envahi tous les recoins souterrains du sous-sol de son humanité.

En réalité, Marthe a commencé à se rendre compte que cette parole de Jésus la révélait à elle-même. Non pas superficiellement, non pas dans le sens qu'elle était anxieuse, avec l'ambition de faire toujours bonne impression et de dominer toutes les situations, et donc tous les acteurs des situations dans lesquelles elle se trouvait. Elle le savait, et sa sœur et son frère le lui avaient probablement fait remarquer des milliers de fois auparavant. Non, la parole de Jésus lui a révélé son cœur, ce qui est bien différent, bien plus profond que sa psychologie de surface, que son caractère et son tempérament. Du reste, elle savait que son tempérament plaisait à Jésus, qu'il le voyait toujours avec sympathie, qu'il en plaisantait probablement, et elle faisait semblant d'être vexée, mais elle se rengorgeait d'être taquinée par le Seigneur, parce qu'alors elle se sentait l'objet de son affection, elle se sentait comprise, embrassée. Autrement, Jésus n'aurait pas fréquenté si souvent et si volontiers cette maison, tellement dominée par Marthe que l'Évangile ne dit pas que Jésus a été hébergé par Lazare ou par Marie, mais par elle.¹³

Mais cette parole de Jésus (« Marthe, Marthe... une seule chose est nécessaire ») n'était pas une plaisanterie, ni un petit signe d'impatience face à ses agitations. Cette parole lui révélait son cœur, elle la mettait à nu dans son besoin profond, essentiel et total, et elle lui révélait que ce besoin profond, essentiel et total, elle le trahissait, elle ne s'en souciait pas. Ou plutôt : elle l'encombrait de choses, de soucis, d'activités, de jugements, de peurs, d'irritations, d'idées préconçues, d'aversion... comme nous !

Le cœur a besoin du Christ

Qu'est-ce que le cœur ? Lorsque Jésus dit qu'une seule chose est nécessaire, il faut savoir que « nécessaire » traduit un terme grec qui signifie en soi « besoin », « indigence », « manque ». De fait, la nouvelle traduction italienne dit : « Tu as besoin d'une seule chose ». Lorsque nous disons que quelque chose est nécessaire, nous pensons avant tout à la valeur de cette chose, et au fait qu'il est important, voire vital, de la posséder. Mais nous omettons souvent de penser au fait que le besoin de cette chose est défini par notre néces-

¹³ Cf. *Lc* 10, 38.

sité, par le manque de cette chose que nous ressentons ou que nous sommes. Le besoin absolu du Christ pour nous a une « définition » mystérieuse, qui est en nous, qui est nous, notre cœur, notre cœur qui en a besoin, notre cœur qui n'a besoin que de Lui, qui ne manque que de Lui. Sans la conscience de nous-mêmes en tant que besoin, nous ne pouvons pas accueillir avec vérité le don du Christ, la rencontre dans laquelle le Christ se révèle être pour nous, comme pour Marthe, le Seul dont le cœur a besoin, le Seul dont nous avons vraiment besoin, dont *nous sommes* besoin.

Comment ne pas citer le grand vers de Mario Luzi que nous avons médité lors du Meeting de Rimini en 2015 : « De quoi ce manque est-il le manque, / ô cœur, / toi qui soudain / en es rempli ? ». ¹⁴

Marthe, ce soir-là, a fait exactement cette expérience, elle s'est sentie remplie de cette question que le cœur se pose à lui-même. Notre cœur est une question qui s'interroge *elle-même*, une demande qui nous émerveille avant tout comme demande, comme manque. « Mais comment ? », disons-nous à notre cœur, « je te donne tout, je te remplis de tant de choses, de tant de désirs et d'inquiétudes, de tant de vanités et de suffisances, de tant de jugements et de préjugés, de tant d'idées brillantes et de tant de bêtises... Comment peux-tu avoir besoin d'autre chose, comment peux-tu te laisser remplir par autre chose ?! Comment peux-tu te laisser remplir par un vide, un manque, un besoin, si imposants, si accablants qu'ils chassent tout le reste dans un coin ! Comme si tout le reste n'était qu'apparence, fantôme, mirage, broutille, déchet. Tout le reste me semblait si important ! Comment se fait-il que tout à coup, comme un coup d'épée, le désir d'autre chose vienne te remplir ?! »

En attendant cette rencontre, nous avons écouté la *Divine Liturgie de Saint Jean Chrysostome, Opus 31*, de Sergei Rachmaninov. Dans le commentaire qu'il en a fait pour la collection *Spirto gentil*, don Giussani met en évidence le morceau que nous avons entendu juste avant le début de cette rencontre, dans lequel, pendant huit bonnes minutes, le compositeur répète « *Gospodi pomiluj ! – Seigneur, pitié !* ». Il écrit : « Pourquoi, frère Rachmaninov, nous fais-tu répéter pendant huit minutes “Seigneur, prends pitié”, *Gospodi pomiluj ?* Parce que notre époque n'a pas eu de sens, elle n'a pas eu le sens qu'elle aurait pu avoir, elle s'est révélée défaillante devant le sens qu'elle aurait pu avoir, elle s'est montrée défaillante devant le sens total qui s'appelle Destin, elle a totalement vidé sa mémoire ». Le Destin n'a pas été une présence qui a façonné quelque chose, il n'a eu aucune influence, et en

¹⁴ M. Luzi, « De quoi ce manque est-il le manque? », v. 1-5, dans *À l'image de l'homme*, Verdier, Paris 2004, p. 161.

nous, tout a découlé de l'instinctivité, de l'indolence qui nous a empêchés de bouger, de l'irritation ou du ressentiment qui traverse le sol et fait descendre la colère dans les profondeurs de nous-mêmes, créant un tourbillon amer par lequel on voit qu'il y a de la colère en toi, même si elle n'est pas formulée et exprimée. »¹⁵

Il me semble que c'est précisément le point de conscience que Marthe a atteint ce soir-là. Mais c'est précisément là que le Destin l'a rejointe, au fond de son cœur, au « tourbillon amer » de son cœur pénétré par l'irritation, le ressentiment, la colère.

La rencontre qui révèle le désir

Mais cette question du cœur à lui-même, cette conscience du cœur comme demande du Christ, du cœur comme une blessure que seul le Christ peut apaiser et guérir, tout cela n'a pas surgi dans l'esprit de Marthe tout d'un coup, sans que quelque chose se produise. Cette conscience s'est faite en elle parce que Marthe a rencontré Jésus ce soir-là. Elle le connaissait peut-être depuis longtemps, elle l'avait peut-être accueilli de nombreuses autres fois, elle avait peut-être entendu parler de lui, sans doute par sa sœur qui l'avait probablement rencontré avant elle et qui avait peut-être été la pécheresse qui avait lavé les pieds de Jésus avec ses larmes et avait reçu le pardon de ses péchés pour avoir beaucoup aimé.¹⁶ Elle le connaissait, ils se fréquentaient, ils s'appréciaient, mais Marthe n'avait pas encore rencontré Jésus.

Comme le dit don Giussani dans le passage qui a suggéré le thème de ces Exercices, dans *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, à la page 99 : « Christ, c'est le nom qui indique et définit une réalité que j'ai rencontrée dans ma vie. Je l'ai rencontrée : j'en ai entendu parler pour la première fois quand j'étais enfant, quand j'étais jeune, etc. On peut devenir grand et bien connaître ce mot, sans bien souvent qu'il soit rencontré, qu'il soit vraiment expérimenté comme présent ; alors que le Christ a rencontré ma vie, ma vie a rencontré le Christ précisément pour que j'apprenne à comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce

¹⁵ L. Giussani, « Perché la vostra gioia sia piena » [Pour que votre joie soit pleine], in *Spirito gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, sous la direction de Sandro Chierici et Silvia Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 361-362.

¹⁶ Cf. *Lc* 7, 36-50.

que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé ».¹⁷

Pour Marthe, ce jour-là, ce soir-là, *la rencontre avec le Christ a eu lieu, la rencontre comme événement*. Dans le dialogue entre Marthe et Jésus, l'Évangile décrit ce saut de conscience qui définit la véritable rencontre avec Jésus-Christ. La rencontre avec le Christ qui change toute la vie a lieu quand un homme, une femme, se retrouvent devant Lui tels qu'ils sont, avec toute l'humanité qui les définit, dans le bien et dans le mal, et peu importe s'il y a plus de bien ou plus de mal, peu importe même s'il n'y a que du mal, l'important est de se retrouver tels qu'ils sont devant Lui, en présence de Lui. On peut être aussi pur que la Vierge Marie, ou un vaurien comme Zachée et le bon larron, ou une femme à la vie désordonnée comme la Samaritaine, ou une brute au cœur d'or comme Pierre, ou un fin intellectuel religieux comme Nicodème, ou encore un pharisien fanatique et violent comme Paul... Peu importe ! La rencontre a lieu lorsqu'un homme, une femme, tels qu'ils sont, se tiennent devant Lui et, à ce moment-là, Jésus réussit à faire pénétrer dans le cœur de cette personne, ne serait-ce que par un murmure, peut-être seulement par un regard, la grande annonce que toute la vie attend : « Moi seul te suis nécessaire ! Tu n'as besoin que de moi ! Je suis la plénitude dont le besoin de ton cœur a soif ! ».

Et là, vraiment, « *Abyssus abyssum invocat* – un abîme appelle l'abîme », comme le dit le psaume 41,¹⁸ l'abîme de la miséricorde de Dieu appelle, en lui répondant, l'abîme de misère qu'est le cœur de l'homme.

Marthe a vécu la rencontre avec le Christ ce jour-là parce que son cœur a été transpercé à la fois par la conscience de sa vanité, de sa vacuité, et par la surprise de voir que ce vide était rempli, qu'une plénitude lui était donnée, en Jésus.

Chacun d'entre nous, et nous tous ensemble, nous devons repartir de là, en accueillant ce soir la parole de Jésus à Marthe, ou le regard de Jésus à Pierre – c'est la même chose, parce qu'il s'agit toujours et seulement de l'événement d'une rencontre qui vient s'affirmer, se réaffirmer encore et encore comme la seule chose nécessaire pour le cœur, pour notre cœur et le cœur de tout homme. Je vous invite à revivre dans votre vie ce dialogue entre Marthe et Jésus en Luc 10, 38-42, à le revivre dans votre cœur, dans la conscience de votre moi, dans le silence que parviendrez à offrir plus ou moins bien. Je vous invite tous à aller vous plaindre à Jésus de tout ce dont vous avez à vous plaindre, de vous-mêmes, de ceux qui vous entourent, de votre mari, de votre femme, de vos enfants, de votre travail, de votre santé, de votre communauté, de votre Fra-

¹⁷ L. Giussani, *Donner sa vie pour l'œuvre d'un autre*, Chora, Rome 2022, p. 99-100.

¹⁸ Ps 42 (41), 8.

ternité, du Mouvement, de l'Église, du monde entier... Et puis je vous invite à laisser le Christ vous regarder et vous dire, avec les mots que vous voulez, avec les mots par lesquels Il vous a rencontrés un jour, que votre cœur n'a besoin que d'une seule chose : qu'Il soit présent. Laissons-nous appeler par notre nom, comme Marthe, comme Abraham, comme Moïse, ou Saul de Tarse, par notre nom répété deux fois, pour reprendre conscience de son attention particulière à notre égard, de son attention particulière à mon égard, cette attention avec laquelle le Christ nous regarde, avec laquelle il nous appelle. Et je vous invite à remarquer ce qui se passe en vous, et en vous en relation avec tout ce dont vous vous étiez plaint, sûrement à juste titre. C'est-à-dire que je vous invite à découvrir, ou à redécouvrir, comment la vie change, toute la vie, à la lumière de Son regard et de la grâce d'être conscient que notre cœur n'a besoin que de Lui.

Demain, nous repartirons de là pour reprendre notre chemin ensemble à sa suite, en ravivant la conscience de la plénitude d'humanité à laquelle le Christ veut nous conduire.

Maintenant, récitons ensemble le *Memorare*.

Samedi 30 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Johann Sebastian Bach, Credo, Messe en si mineur, BWV 232

Karl Richter - Münchener Bach-Chor und Orchester (Archiv Produktion) Universal

Angélus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION

Mauro-Giuseppe Lepori

Naître de la rencontre, grandir en suivant

« Le Christ a rencontré ma vie, ma vie a rencontré le Christ précisément pour que j'apprenne à comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé. [...] Le Christ, vie de la vie, certitude d'une destinée bonne et compagnon pour la vie quotidienne, compagnon familial qui transforme en bien : voilà Son efficacité dans ma vie »,¹⁹ disait don Giussani.

La rencontre est une naissance

Le soir de ma rencontre avec le Christ, le 25 février 1976, lorsque je suis entré dans la maison d'une famille d'immigrés frioulans de Communion et Libération dans ma ville, près de Lugano, – lui charpentier (comme saint Joseph), sa femme (qui, seulement trois ans après, devait monter au ciel), pleine de foi et de joie dans le Christ qui comble la vie, et leurs trois enfants – ce soir-là, en l'espace de quelques heures, j'ai d'abord été saisi par une tristesse très profonde, puis par une joie que je n'avais jamais connue. Comme l'écrit don Giussani, j'avais entendu parler de Jésus depuis mon enfance et, à presque 17 ans, j'étais resté catholique, sans doutes particuliers sur la foi ou la morale, mais, comme le dit toujours Giussani : « On peut devenir grand et bien connaître ce

¹⁹ L. Giussani, *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, op. cit. p. 100.

mot, sans bien souvent qu'il soit rencontré, qu'il soit vraiment expérimenté comme présent ».²⁰

Voilà le problème, le véritable problème de la vie, de la vie chrétienne, de la vie de l'Église, de la mission de l'Église. Si le Christ n'est pas rencontré, s'il n'est pas réellement expérimenté comme présent, c'est comme si l'Église n'existait pas, et c'est comme si l'existence de l'Église n'avait aucun sens.

Ce soir-là, dans cette maison-là, avec ces gens-là, toute ma vie a pris un sens, toute ma foi, ma famille catholique, la paroisse, les curés, les catéchistes, les scouts, bref toute l'Église à laquelle j'appartenais depuis ma naissance. Et tout s'est passé essentiellement entre mon cœur, qui était certes insatisfait mais peu conscient de la nature de son insatisfaction (Marthe aussi était déjà insatisfaite quand elle se plaignait de sa sœur et des corvées qu'elle devait faire seule !), tout s'est passé entre mon cœur insatisfait et l'évidence d'une Présence qui me disait à moi aussi : « Mauro, Mauro, écoute, tu n'as besoin que de moi ! Et je suis là, je suis ici, si complètement pour toi que je remplis ton cœur au point de le dilater dans une joie que tu ne pourrais même pas imaginer ».

Rencontrer le Christ vraiment présent, c'est une naissance, c'est un enfantement. C'est pourquoi – mais je l'ai réalisé des années plus tard, alors que je l'écrivais à don Giussani – ce soir-là, j'étais passé d'un abîme de tristesse à une joie totale parce que j'étais né ! Comme le dit Jésus lors de la dernière Cène : « Vous serez dans la peine, mais votre peine se changera en joie. La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais, quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de sa souffrance, tout heureuse qu'un être humain soit venu au monde. ».²¹

Ensuite, on peut renier mille fois, comme je l'ai fait, on peut passer mille fois par cet enfantement qui ne s'achèvera que par la naissance à la vie éternelle dans le Christ le jour de la mort, mais la rencontre décisive, ce jour-là, cette heure-là, resteront gravés comme le jour de la naissance, un commencement que rien ne pourra plus effacer, un « premier amour », comme le dit l'Apocalypse,²² qu'on peut certes abandonner, trahir, mais qu'on ne peut effacer. Il reste dans la vie comme un jugement qui appelle à une conversion permanente, mais un jugement plein de tendresse, comme lorsque Jésus s'est retourné et a regardé Pierre dans la cour du grand prêtre ;²³ Pierre a revu dans ce regard le même premier amour immense et éternel que lors de sa rencontre avec Jésus. Et cela, il ne pouvait pas le renier. Il avait renié Jésus en son absence, devant

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Jn* 16, 20-21.

²² *Ap* 2, 4.

²³ *Lc* 22, 61.

le visage inquisiteur de la servante, des gardes, mais il ne pouvait pas le renier devant Son regard même, c'est-à-dire *dans l'événement présent de l'amour du Christ envers lui*. En effet, dans ce regard plein de tendresse, plein de miséricorde, il y avait toute la réalité de Pierre, et même toute la réalité en absolu. Que peut-il y avoir pour nous en dehors du regard plein d'amour du Seigneur qui nous veut, qui nous fait, qui nous appelle, qui nous envoie, qui nous pardonne ?! Si Jésus avait renié Pierre à ce moment-là, Pierre se serait dissous. Car Pierre existait pour le Christ non seulement existentiellement, mais ontologiquement. Mais dans son existence, une rencontre avait eu lieu, une amitié était née qui lui avait permis de prendre conscience existentiellement de la relation qui le constituait, une amitié qui lui faisait vivre son ontologie, son être, dans une relation.

Pardonnez-moi si, une seule fois dans ces Exercices, je cite une scène de mon livre *Simon appelé Pierre*, parce que c'est la scène qui parle de ce mystère, et je ne pourrais pas en parler mieux que de la façon dont j'ai été amené à la raconter il y a plus de vingt ans dans ce livre, dont je ne sais toujours pas d'où il est venu :

« Pierre se sentit perdu. Il tremblait et regardait chacun de ceux qui venaient le dévisager en le pointant d'un doigt accusateur. Il hurlait et jurait comme un désespéré : “Je ne suis pas des siens. Je ne sais pas de qui vous parlez ! Je ne connais pas cet homme !”

Les gardes étaient sur le point de l'arrêter, mais à ce moment précis des dignitaires et des soldats sortirent, avec Jésus enchaîné au milieu d'eux, de sorte que, sans le vouloir, Pierre hurla son dernier reniement non pas tourné vers les têtes hargneuses et menaçantes des gardes, mais à la face de Jésus qui le fixait à son tour. Il faisait déjà suffisamment jour pour que le regard du Seigneur rejoigne Simon dans toute sa profondeur.

Le temps d'un instant – mais que dure un instant sous le regard de l'Éternel ? – tout disparut autour de Pierre. Les gardes, les servantes, la cour et le palais du grand prêtre, le feu, le froid... Tout s'évanouit. Il n'y avait rien d'autre que le regard de Jésus, et dans ce regard, à la lumière de ce regard, Pierre revit tout ce qu'il avait vécu avec le Maître : le lac, la barque, la première pêche ; il entendit à nouveau toutes les paroles du Seigneur et les siennes : “Avance au large” ; “Mais sur ta parole...” ; “Éloigne-toi de moi, car je suis un pécheur !” ; “Désormais ce sont des hommes que tu prendras” ; “Tu t'appelleras Képhas” ; “Ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux” ; “Viens !” ; “Seigneur, sauve-moi !” ; “Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; “Heureux es-tu, Simon fils de Jonas...” ; “Passe derrière moi, Satan !” ; “Maître, il est bon que nous soyons ici...” ; “Pour moi et pour toi” ; “Combien de fois devrai-je pardonner ?” ; “Seigneur, à qui irons-

nous ?” ; “Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais !” ; “Je donnerai ma vie pour toi” ; “Demeurez ici et veillez avec moi” ; “Simon, tu dors ?” ; “Rentre le glaive dans le fourreau. La coupe que m’a donnée mon Père, ne la boirais-je pas ?” ; “Le coq ne chantera pas que tu m’aies renié trois fois”...

Toutes ces phrases, tous ces souvenirs, n’étaient, aux yeux de Jésus, qu’une histoire d’amour ; et pour la première fois peut-être, Simon comprit, et surtout il vit combien Jésus l’aimait, combien il était son ami. Les mots de son reniement – “Je ne connais pas cet homme !” – se reflétaient comme un écho dans les yeux pleins d’amour et de souffrance du Maître et retombèrent dans le cœur de Simon comme du sel sur une plaie. Il n’avait jamais vraiment aimé l’amour de Jésus, et il mesura dans son propre cœur toute la solitude, tout l’abandon de son unique Ami et Père. Non, ce n’étaient pas les Juifs, ce n’étaient pas les Romains qui blessaient Jésus en cette nuit, mais lui, Pierre ! L’abandon des amis est une blessure plus amère que l’hostilité des ennemis.

Pierre, maintenant, aurait vraiment donné sa vie pour le Seigneur. Il comprenait maintenant qu’il était disposé à tout perdre pour lui. Et en cet instant infini, qui ne finira jamais, les yeux de Simon demandèrent à Jésus de pouvoir mourir avec lui. Et en cet instant infini le regard du Seigneur lui répondit : “Pas maintenant ! Plus tard !” Et Pierre ne fit aucune objection, il accepta le don de l’impuissance, le don de ne pouvoir rien faire, celui de l’échec de sa volonté, la grâce de l’impuissance de son amour. Simon, appelé Pierre, accueillit la blessure du regard non-aimé de Jésus et sentit une source amère jaillir dans son cœur.

Le coq chanta.

Jésus n’était plus là.

Pierre était déjà dehors, versant pour Jésus le sang de ses larmes. »²⁴

On naît pour grandir

Mais comment se fait-il alors que la rencontre qui nous fait naître, et par rapport à laquelle nous sommes structurellement immatures, comme tout enfant qui naît, comment se fait-il que la rencontre grandisse, nous fasse grandir et mûrir ? Si la rencontre avec Jésus ne nous faisait pas grandir, si elle ne nous emmenait pas au-delà de nous-mêmes, au-delà de la coquille d’insatisfaction dans laquelle les jérémiades enferment notre moi, à quoi servirait cette rencontre ? Giussani, dans cette confession brève mais si intense de l’évènement du Christ dans sa vie, souligne immédiatement que la rencontre avec Jésus qui se révèle comme la vie

²⁴ M.-G. Lepori, *Simon appelé Pierre*, Éditions du Cerf, Paris 2019, p. 136-138.

de notre vie est une naissance qui, comme toute naissance, est suivie d'une *croissance*, d'un chemin, d'une transformation, d'un développement, d'un apprentissage : « Ma vie a rencontré le Christ précisément *pour que j'apprenne...* » ; « En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi *se développe* par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé. [...] Le Christ, vie de la vie, certitude d'une destinée bonne et compagnon pour la vie quotidienne, compagnon familier *qui transforme en bien* : voilà Son efficacité dans ma vie ».²⁵

Oui, il y a une efficacité du Christ dans nos vies, et tout le travail de conversion, à sa suite, consiste à le laisser agir, comme pour permettre au Seigneur de nous recréer, de refaçonner en nous le nouvel et véritable Adam, dont nos vies, nos relations, nos capacités et nos fragilités sont, pour ainsi dire, l'argile, la matière qui, à partir du baptême, est remise entre les mains du Christ Pantocrator, le Seigneur qui peut tout, dont l'efficacité est totale et infinie, et qui nous restaure, nous renouvelle.

« Voici que je fais toutes choses nouvelles », dit le Seigneur au chapitre 21 de l'Apocalypse.²⁶ Il fait toutes choses nouvelles à commencer par nous, par nous-mêmes, surtout par nous, par moi, par mon cœur attiré par Lui parce que je n'ai besoin de rien d'autre que Lui.

Que proposera le Seigneur ressuscité à Pierre, qui a ressenti à l'extrême l'immatrité totale de sa relation avec le Christ, au point de le renier par pure lâcheté (et ce après trois ans de vie jour et nuit avec Lui !), pour le conduire à l'extrême maturité et à l'autorité du Pierre décrit dans les *Actes des Apôtres*, un homme qui n'a pas peur de témoigner du Christ au milieu des places, dans les tribunaux, en prison, à Jérusalem, à Antioche, à Rome, jusqu'au martyre ? Que proposera le Ressuscité à Pierre pour l'amener à s'identifier à Lui au point de guérir les malades avec son ombre !²⁷

Tout est résumé et condensé dans le dernier dialogue entre Jésus et Pierre dans l'Évangile de Jean, au chapitre 21, versets 15 à 19, et ce dialogue se condense tout entier dans deux mots de Jésus : « M'aimes-tu ? – Suis-moi ! ». C'est en suivant avec amour le Christ présent que la rencontre avec Lui grandit, qu'elle nous fait grandir et devient féconde.

Rappelons-nous ce que je citais hier dans la lettre de don Giussani du 22 février 2002 : « Suivre Jésus Christ, aimer en tout Jésus Christ : c'est ce qui doit être reconnu comme la principale caractéristique de notre chemin. ».²⁸

²⁵ L. Giussani, *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre*, op. cit. p. 100 ; italique de nous.

²⁶ Ap 21, 5.

²⁷ Cf. *Ac* 5, 15.

²⁸ Voir ci-dessus la note 4, p. 10.

Marthe, Marthe !

Revenons à l'exemple de Marthe, qui nous en apprend beaucoup sur la dynamique de conversion qu'entraîne la rencontre avec Celui dont nous avons besoin. Quel chemin a commencé pour elle ce soir-là ? Quel impact a eu la parole du Christ qu'elle est partie méditer en silence ? Au début, elle s'est peut-être retirée pour grogmeler, marmonner, mais ensuite surtout pour méditer. En effet, ces paroles du Christ portaient en elles une douceur mystérieuse, une tendresse envers elle qu'elle n'avait jamais connue.

« Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. »²⁹

Jésus répète son nom deux fois. Quelle attention il lui témoigne ! Quelle estime ! C'est comme lorsque Dieu a appelé Abraham pour lui demander de sacrifier Isaac,³⁰ ou lorsqu'il a appelé Moïse depuis le buisson ardent,³¹ c'est-à-dire à des moments cruciaux de l'histoire du salut. Ou bien, c'est comme lorsque le Christ a appelé Saul de Tarse, tout enflammé dans sa folle mission de persécuteur : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? ». ³² Marthe aussi se tient devant ce Dieu qui te prend là où tu sembles posséder ta vie, et te demande à cet endroit précis une préférence pour Lui. À ce moment-là, Abraham était sûr de posséder sa descendance pour toujours. Moïse a rencontré Dieu dans le buisson ardent, et surtout Saul était sûr qu'il faisait ce qui est le plus juste et le plus vrai, ce qu'un homme peut faire de plus juste et de plus vrai. C'est justement là, là où tu crois posséder ta vie, justement là, qu'Il te demande une préférence pour Lui. Ou plus exactement, plutôt que de te la demander, il te la propose. Et il y a immédiatement une attraction mystérieuse dans cette proposition de Dieu comme le Tout de la vie, comme la Vie de notre vie. Ainsi, Abraham obéit même à la proposition de sacrifier son fils ; Moïse enlève ses sandales et s'approche du buisson ardent ; Saul se laisse conduire comme un enfant pour s'en remettre à cette même petite communauté chrétienne de Damas qu'il voulait détruire.

Pour Marthe, c'est le même appel : ancré dans son quotidien, mais c'est le même appel. Quelle différence de valeur peut-il y avoir entre l'appel d'Abraham ou de Moïse et celui de cette femme occupée à la cuisine, si l'appel vient du même Seigneur et du même Dieu ? Au contraire ! Je dirais que pour Marthe, l'appel est encore plus extraordinaire, parce que l'Éternel ne l'appelle pas du

²⁹ *Lc* 10, 41-42.

³⁰ *Gn* 22, 1.

³¹ *Ex* 3, 4.

³² *Ac* 9, 4.

Ciel, ni d'un buisson ardent, ni du mont Sinaï, mais il est là, assis dans sa maison, il est là en train de parler, un homme comme nous, qui est arrivé fatigué et en sueur, les pieds poussiéreux, et qui se mettra ensuite à manger et à boire comme nous. C'est plus extraordinaire que le buisson ardent, plus extraordinaire que le mont Sinaï qui fume et qui tremble, et qui fait trembler. Comme l'a dit Jésus en parlant du Baptiste : « Mais le plus petit dans le royaume des Cieux est plus grand que lui ».³³ Nous sommes plus grands parce que la proposition que Dieu nous fait dans le Fils incarné est plus extraordinaire, la proposition telle que Dieu nous la fait dans le Fils incarné, et donc dans la chair, dans le quotidien de notre existence humaine est plus extraordinaire. La cuisine de Marthe, comme auparavant la petite chambre ou la grotte de la Vierge Marie à Nazareth, sont un lieu plus sacré que les chênes de Mambré pour Abraham, que le Sinaï pour Moïse, que l'Horeb pour Elie. Car jamais Dieu n'avait été aussi présent qu'en Jésus-Christ. « Et le Verbe s'est fait chair et il est venu habiter parmi nous »,³⁴ il est venu, littéralement, dresser, planter sa tente au milieu de nous, nous rencontrer de près, familièrement, au sein de nos vies, et nous offrir ainsi en Lui-même, avec une simplicité désarmante, tout ce pour quoi le cœur est fait, ce dont le cœur de tout homme dans l'histoire humaine est fait.

La grande décision

Quand on est surpris par cela, par cet événement, comme Marthe ce soir-là devant les paroles de Jésus, que se passe-t-il ? Que doit-elle faire ? Quelle réaction est demandée à la liberté provoquée et attirée par une telle proposition de plénitude de la part de Dieu ?

Pour Marthe aussi commence alors un chemin, à Sa suite. L'Éternel lui a révélé qu'Il est Tout non seulement en Lui-même (cela, même les païens le savent !), mais *pour elle*, juste pour elle – « Marthe, Marthe ! » – comme pour Marie et Lazare, comme pour Pierre et les autres apôtres. Jésus est Tout juste pour elle !

Mais lorsque le Christ se révèle à nous comme le Seul nécessaire, comme le Seul dont nous avons besoin, cela exige avant tout une décision. En effet, s'il est vrai que j'ai besoin de Lui seul, alors je ne peux plus me détacher de Lui. Si c'est vrai, alors je ne peux pas ne pas le vérifier. Si je ne le faisais pas, si je ne vérifiais pas qu'Il se donne à moi comme tout ce dont j'ai besoin, en me le faisant percevoir avec la mystérieuse résonance que Son regard, Sa voix,

³³ Mt 11, 11.

³⁴ Cf. Jn 1, 14.

Sa parole me font ressentir dans le cœur, si je ne le vérifiais pas, je me trahirais moi-même, je trahirais toute la soif de bonheur, de vérité, de beauté, d'amour dont mon cœur me tourmente depuis la naissance, et peut-être même avant la naissance. Si je ne vérifiais pas la plénitude du Christ pour moi, ma vie entière vivrait avec une ombre de tristesse, la tristesse du jeune homme riche,³⁵ décrite dans tous les évangiles synoptiques et en particulier dans Marc 10, une ombre qui rendrait tout gris, tous mes biens, tout ce qui auparavant restait ouvert à un désir de plénitude, mais qui maintenant ne fait qu'asphyxier le désir de mon cœur, comme un tombeau dans lequel je me laisse enterrer vivant.

Avant de rencontrer Jésus et de lui dire non, les richesses et la droiture morale du jeune homme riche (qui disait sincèrement : « J'ai obéi à tous les commandements, que me manque-t-il ? ») donnaient corps à son désir de vie éternelle, elles tendaient en quelque sorte vers le Christ, elles criaient leur insuffisance pour satisfaire la soif de son cœur, elles étaient donc des biens et des vertus qui le poussaient vers un point mystérieux que son cœur pressentait, mais dont le visage était encore mystérieux parce qu'il ne l'avait pas encore rencontré. Jusqu'à ce jour-là, les richesses, les talents et les vertus morales de ce jeune homme n'étaient pas fermés, ils ne freinaient pas l'aspiration du cœur vers quelque chose d'infini, mais la stimulaient. Mais ensuite vient la rencontre, le regard d'amour de Jésus pour lui, et à lui aussi Jésus dit la même chose qu'à Marthe, même si les termes sont différents : « Moi seul, je peux te suffire ! De moi seul ton cœur a besoin ! ». Jésus faisait tout simplement remarquer au jeune homme que ses biens, ses talents et ses vertus ne devaient pas être abandonnés parce qu'ils étaient devenus des maux, des fautes et des vices, mais simplement parce qu'ils avaient atteint leur but, leur accomplissement, dans la rencontre avec le Christ. À présent, ils avaient accompli leur mission de lui faire désirer un accomplissement qu'ils n'étaient pas en mesure de garantir ni de produire eux-mêmes. *La tragédie de ce jeune homme fut de ne pas suivre.* Ce n'est pas de ne pas pouvoir abandonner ses biens. C'est de ne pas avoir suivi le Christ, de ne pas être allé avec lui, de ne pas l'avoir vraiment reconnu comme la seule chose dont il avait besoin.

Il a vécu la rencontre, mais n'a pas accepté de suivre. La rencontre, qui a certainement eu lieu (pourquoi sinon s'en irait-il aussi triste ?!), n'a pas été suivie – pardonnez-moi le jeu de mots – d'une suite. Ne pas suivre le Christ ne signifie pas que la rencontre n'a pas eu lieu ; cela signifie que la rencontre n'a pas continué, qu'elle a été avortée, qu'elle n'est pas devenue communion avec Jésus, qu'elle n'est pas devenue familiarité avec Lui, amitié ; elle n'est pas devenue un chemin avec Lui. La tristesse, la mauvaise tristesse, celle qui

³⁵ Mc 10, 17-22.

étouffe notre cœur, c'est la déception de notre cœur qui entrevoit sa plénitude, la satisfaction de son désir le plus profond, et nous la lui arrachons (en soi, c'est aussi une bonne tristesse, car elle est bonne dans le cœur, elle est vraie dans le cœur). C'est comme arracher un nouveau-né à sa mère : le bébé perd le désir de vivre, de grandir, de s'engager sur le chemin de la vie.

C'est comme si la liberté se dissociait du désir du cœur. Voilà la véritable tragédie du jeune homme riche et de tous ceux qui, en rencontrant le Christ, ne le suivent pas. Le problème n'est pas qu'ils ne deviennent pas immédiatement saints en rencontrant le Christ, mais qu'ils ne restent pas attachés à Lui, même avec tous leurs péchés, même avec les richesses dont ils ne peuvent se détacher. Mais au moins, ils restent attachés à Lui. C'est comme si la liberté se dissociait du désir du cœur. Le cœur rencontre, désire, veut embrasser... mais la liberté, ou ce que nous pensons être notre liberté dit non et empêche l'étreinte, à cause d'un calcul inconscient, à cause d'une peur provoquée par des fantasmes, par de fausses projections. Alors, cette fausse liberté, bourreau d'elle-même, entraîne le cœur-enfant qui était sur le point d'embrasser Jésus, lui imposant autoritairement, despotiquement, d'autres chemins vers d'autres plénitudes, dont tous se révéleront faux, tant les chemins que les plénitudes.

Pasteurs de la vie

Il y a de nombreuses années, le 20 février 1995, je me trouvais au chevet du lit de mort de Monseigneur Eugenio Corecco (le prêtre qui, ayant rencontré don Giussani alors qu'il était déjà jeune professeur, a introduit Communion et Libération en Suisse) en compagnie de don Giussani lui-même, venu ce jour-là lui rendre visite pour la dernière fois.³⁶ Il comptait revenir, mais Monseigneur Corecco est mort neuf jours plus tard. Comme l'évêque, sous sédentaires à cause de fortes douleurs, ne parvenait pas à rester éveillé, don Giussani et moi avons échangé pendant une heure sur la vie, la mort, les limites, la charité, tout. Ce fut peut-être, ou plutôt ce fut certainement l'heure la plus intense de ma vie, en présence de ces deux saints amis et pères, face au spectacle de leur communion sur le seuil entre la vie et la mort, entre la vie terrestre et la vie éternelle. Lorsque l'évêque Eugenio s'est excusé de sa somnolence en disant : « Désolé, j'ai du mal aujourd'hui », don Giussani a répondu : « C'est l'expérience de la limite. Mais la limite est vaincue. Le Christ a vaincu le néant ! » Et tandis que Corecco s'assoupissait à nouveau, don Gius me dit, en regardant notre ami en

³⁶ A. Moretti, *Eugenio Corecco : la grazia di una vita*, Cantagalli-Eupress FTL, Sienne-Lugano 2020, p. 295-296.

fin de vie, que, pour lui, la page la plus impressionnante de la Bible était le premier chapitre du *Livre de la Sagesse*, et qu'il était particulièrement frappé par la fin, où il est dit que l'homme choisit la mort, alors que Dieu choisit pour lui la vie : « Dieu n'a pas fait la mort, / il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. / Il les a tous créés pour qu'ils subsistent ; / ce qui naît dans le monde est porteur de vie : / on n'y trouve pas de poison qui fasse mourir. / La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, / car la justice est immortelle. / Pourtant, les impies ont invité la Mort, du geste et de la voix ; / la tenant pour amie, pour elle ils se consomment ; / ils ont fait un pacte avec elle : / ils méritent bien de lui appartenir. ».³⁷

Ces paroles semblent photographier une grande partie de la culture dominante du monde d'aujourd'hui, amie de la mort, qui désire la mort comme si c'était une amie, comme si c'était un accomplissement de la vie. C'est le jugement amer exprimé dans le psaume 48 sur ceux qui vivent pour gagner le monde entier sans écouter le vrai désir de l'âme, du cœur : « La mort les mènera pâître ».³⁸

J'ai dit à l'époque à don Giussani que cela me faisait penser à une phrase de Jésus aux Juifs, une phrase pleine de tristesse, comme lorsqu'il pleurait sur Jérusalem : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ».³⁹

Et là, dans le regard de ce vieux père, lui aussi déjà fragilisé par la maladie, mais extrêmement vif de cœur et d'esprit, j'ai vu et compris ce qu'est la charité. La charité de ces deux hommes que j'avais devant moi, et de tous ceux que j'ai pu reconnaître dans ma vie comme des amis et des pasteurs de la vie, et non de la mort. La charité universelle de tous les Papes qui nous ont été donnés jusqu'à François. La charité des pasteurs qui, face à tout homme, face à toute l'humanité, face à la culture qui suit la mort parce qu'elle est guidée par des mercenaires qui ne se soucient pas des brebis, la charité de pasteurs qui ne se résignent pas, qui ne cèdent pas aux séductions de la mort, qui n'acceptent pas, comme le dit le *Livre de la Sagesse*, de l'avoir pour amie. Ce sont des pasteurs, ce sont des pères, ce sont des mères qui meurent plutôt que de renoncer à être pasteurs de la vie, des pasteurs qui conduisent à la vie, qui conduisent au Christ pour que tous puissent avoir la vie en Lui, et l'avoir en abondance. « Je suis venu pour que les brebis aient la vie, la vie en abondance », dit le Bon Pasteur en Jean 10, 10.

³⁷ Sg 1, 13-16.

³⁸ Ps 49 (48), 15.

³⁹ Jn 5, 40.

Dans le grand drame de l'humanité

C'est le grand drame de l'humanité dans lequel nous sommes appelés à prendre une décision nous aussi, nous les premiers, consciemment, et nous pour les autres aussi, en tant qu'acteurs indignes mais réels d'un amour pour l'homme, d'une passion pour l'homme qui vient entièrement du Christ. Le grand drame est que la Vie est là, elle est venue, elle est ici, nous pouvons la rencontrer, mais nous pouvons décider de ne pas aller vers elle, nous pouvons ne pas décider d'aller vers elle, nous pouvons ne pas la suivre, ne pas accepter sa proposition, que le cœur reconnaît pourtant comme fascinante, comme la seule chose dont il a besoin.

Ainsi, le choix vital, pour chacun, quel que soit son état de vie ou sa forme de vocation, le choix vital se situe entre vivre avec le Christ ou sans Lui, entre vivre en suivant le Christ ou vivre en s'éloignant de Lui.

Ce choix vital n'est pas le choix d'une « vocation particulière », comme on dit. C'est *la décision fondamentale du christianisme*, c'est le choix demandé à chaque baptisé, de mille façons, et même de milliards de façons, d'autant de façons qu'il y a d'hommes et de femmes. En effet, il s'agit du Christ lui-même, de ce que le Christ est en lui-même et pour nous. C'est une décision face à l'être, à l'Être le plus être qui soit, au « JE SUIS » qui s'est révélé sur le Sinaï à Moïse, mais qui est devenu, comme je le disais, une présence quotidienne dans le Christ qui vient nous dire : « JE SUIS AVEC VOUS tous les jours [donc aujourd'hui aussi, le 30 avril 2022, ici, ou bien là où chacun de vous se trouve], jusqu'à la fin du monde » !⁴⁰ Il est impressionnant que l'Évangile selon Matthieu se termine ainsi, en ces termes, car cela signifie que l'Évangile ne se termine jamais, qu'il se poursuit chaque jour, jusqu'à la fin du monde !

Mais ce que Jésus est en Lui-même, le JE SUIS de Jésus-Christ, en se faisant homme, en vivant comme un homme, en mourant sur la croix, en ressuscitant des morts, *est entièrement pour nous*, il est entièrement pour nous sauver, il est entièrement pour se donner à nous comme Celui dont nous avons absolument besoin, comme Celui qui répond à tous les besoins de notre cœur, de notre vie, de nos relations, de notre travail, du plat que je prépare comme Marthe, de la nuit passée à pêcher en vain avec mes compagnons comme Pierre.... Le Christ se donne à nous comme le seul qui répond à l'ensemble des besoins de toute notre humanité.

La rencontre avec le Christ donne et propose cela, c'est-à-dire tout. La liberté est alors placée face à un choix du Christ qui ne se limite pas à sa parole, à

⁴⁰ Mt 28, 20.

sa doctrine, à son exemple à imiter, à son amour pour les pauvres, aux miracles qu'il peut faire, et à tout ce que vous voulez. Le choix du Christ est le choix de Lui dans la totalité de Sa Personne, c'est-à-dire le choix de Lui présent, de Lui qui demande d'être présent dans toute ma vie, c'est-à-dire qui demande d'être accueilli.

« Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi. »⁴¹

Si nous étions conscients de ce que cela signifie, si nous étions conscients que cette parole du Christ dans l'Apocalypse n'est pas une belle image pieuse, mais la description réelle de sa relation avec nous, avec moi... nous devrions trembler en pensant combien nous négligeons une telle offrande, qui est l'offrande de tout, du Tout qui se tient à notre porte, tel un mendiant qui vient nous demander un peu d'argent, alors qu'*il vient nous demander de nous donner la vie*, de combler notre cœur et tout ce qui compose, tisse, pétrit notre existence, jusqu'au moindre cheveu de notre tête.

Dieu merci, nous sommes créés dans le temps, nous ne sommes pas des anges qui, par un instant de décision erronée et orgueilleuse, deviennent éternellement des démons. Et le Seigneur nous donne donc de faire et de refaire le choix, de prendre la décision et de la reprendre, de la renouveler encore et toujours. Il sait que si nous ne lui ouvrons pas la porte, nous vivons dépourvus de sens, sans la Vie de notre vie, et à cela il ne se résigne pas, il revient toujours nous chercher, il revient toujours frapper... Je suis sûr que le jeune homme riche était saint Marc lui-même qui s'est converti, qui est revenu vers Jésus, parce que Jésus ne s'est pas résigné à le voir partir de la sorte. En effet, immédiatement après l'épisode du jeune homme riche, Jésus court à la Passion, parce qu'il veut le sauver, comme il veut sauver tout homme.

Cependant, celui qui accepte et qui commence tant bien que mal à Le suivre, à vouloir rester attaché à Lui à chaque étape de la vie, grandit ! Il grandit dans la vie, il grandit dans son humanité, il grandit dans tout ce que la présence du Christ rend différent, plus beau, plus joyeux, plus intense, plus mûr, plus doux et humble, plus courageux, plus capable de tendresse, de paix, ou du courage d'affirmer résolument ce qui est vrai, ce qui est juste, de l'affirmer Lui, jusqu'à mourir pour Lui. Celui qui accepte et le suit grandit dans cette sainteté qui est la plénitude de l'humanité que la présence et l'amour du Christ rendent possible pour tous, dans tout état de vie, dans toute condition. Il n'y a rien d'humain auquel le Christ ne soit venu apporter la rédemption et l'accomplissement. Pour cela, nous avons besoin de Lui seul.

⁴¹ Ap 3, 20.

Et quel étonnement de voir cette croissance de la véritable humanité parmi nous. Quel étonnement plus grand encore de se voir changer soi-même, de changer précisément dans l'amitié avec Lui, même si la misère demeure, et grandit même peut-être avec le temps et l'âge. En effet, la vérité humaine du saint est tellement vraie, tellement ancrée dans le Christ seul, qu'elle ne se soucie pas de continuer longtemps, et peut-être toujours, à vivre avec ses propres fragilités, ses faiblesses et même ses péchés. Le saint vit avec vérité même son propre péché, il se sanctifie même à travers son péché – je dis peut-être une hérésie ; mais le Pape lui-même le dit ! – comme Pierre qui pleure amèrement. En effet, la cohérence de la sainteté chrétienne n'est pas en nous, elle n'est pas dans l'homme, elle n'est pas dans le saint. La cohérence de la sainteté est l'attachement à un Autre, et tout vient de Lui, tout *subsiste* en Lui, comme l'exprime saint Paul dans le cantique du premier chapitre de la *Lettre aux Colossiens*.

« Tout est créé par lui et pour lui. Il est avant toute chose, et tout subsiste en lui. Il est aussi la tête du corps, la tête de l'Église : c'est lui le commencement, le premier-né d'entre les morts [le Christ, vie de la vie !], afin qu'il ait en tout la primauté. Car Dieu a jugé bon qu'habite en lui toute plénitude [de tout l'univers, mais tout d'abord de mon cœur, du cœur de Marthe, du cœur de tous] et que tout, par le Christ, lui soit enfin réconcilié, [des occupations dispersées de Marthe à sa relation avec sa sœur, jusqu'à la guerre en Ukraine, jusqu'aux relations entre Russes et Ukrainiens], faisant la paix [comme ce terme est aujourd'hui lourd de sens !] par le sang de sa Croix, la paix pour tous les êtres sur la terre et dans le ciel. »⁴²

Tout se rassemble derrière le Christ

Mais ce rôle cosmique, universel du Christ, c'est comme s'il avait dû commencer dans la cuisine de Marthe, dans la barque de Pierre, au bureau du collecteur d'impôts de Matthieu, tout comme il avait commencé auparavant dans la maison de Marie à Nazareth, dans l'atelier de saint Joseph, dans l'étable de Bethléem pour les bergers.... Par un choix de Sa part, par le choix du Verbe de Dieu, toute cette recomposition de l'univers commence mystérieusement, elle veut commencer à partir de moi, de nous, de la rencontre avec chacun de nous ; et si la rencontre est suivie d'un abandon devant son attrait, si l'on réagit à la rencontre en s'abandonnant devant son attrait qui nous fait re-décider à chaque fois d'être avec le Christ, alors pas après pas, circonstance après cir-

⁴² Col 1, 16b-20.

constance, rencontre après rencontre, trahison après trahison, toute la vie devient une succession de relations, de moments, de gestes et d'expériences qui se rassemblent derrière le Christ, qui suivent Jésus, parce que le cœur Le suit, parce que le cœur a entendu l'appel fondamental qui suffit pour justifier tout autre choix, tout autre renoncement, tout autre sacrifice ou étreinte possible : « Marthe, Marthe, Moi seul te suis nécessaire, Moi seul apporte un accomplissement infini, éternel, au désir de ton cœur ! ».

Suivre ainsi dilate le moi. Saint Benoît parle de cette maturation au début de la Règle pour que les moines qui la suivront comprennent que toute la discipline qu'elle comporte, tout l'effort de conversion qu'elle exigera, que tout est destiné à faire grandir la personne dans sa capacité à aimer Dieu et ses frères avec liberté, et à accueillir ainsi la dilatation du cœur que le Christ promet et donne à ceux qui le suivent.

Saint Benoît écrit : « C'est pourquoi nous voulons organiser une école pour apprendre à servir le Seigneur. » Il crée des communautés qui enseignent à servir, et surtout à suivre le Seigneur. « Dans cette institution, nous l'espérons, nous n'établirons rien de dur, rien de pénible. Pourtant, si une raison de justice nous suggère d'introduire quelques éléments de sévérité [comme avec les enfants... il faut de temps en temps être sévère si l'on veut qu'ils grandissent], pour corriger les vices et préserver la charité, ne te laisse pas tout de suite troubler par la peur au point d'abandonner le chemin du salut [comme le jeune homme riche] qui, au début ne peut qu'être étroit. Mais, à mesure qu'on avance sur le chemin de la vie monacale et dans la foi [c'est-à-dire que l'on suit le Christ], on se met à courir sur le chemin des commandements du Seigneur, le cœur dilaté par la douceur ineffable de l'amour. »⁴³ Ceux qui adhèrent, ceux qui suivent, un pas après l'autre, se rendent compte à un certain moment qu'ils courent, qu'ils ont l'énergie de courir, parce qu'ils ont le cœur dilaté par la douceur ineffable de l'amour, de la charité, parce qu'ils se sentent aimés.

Un moi humble et sûr

Lorsque nous lisons l'épisode de la résurrection de Lazare, au chapitre 11 de saint Jean – scène qui s'est évidemment déroulée après celle racontée par Luc, peut-être deux ans plus tard –, ce qui frappe, c'est que nous y retrouvons Marthe, avec son tempérament habituel, certes, mais avec un « moi » infiniment plus mûr, plus ardent et plus calme à la fois.

⁴³ RB Prologue 45-49.

« À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie était tout près de Jérusalem – à une distance de quinze stades (c'est-à-dire une demi-heure de marche environ) –, beaucoup de Juifs étaient venus reconforter Marthe et Marie au sujet de leur frère. Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait assise à la maison [rien n'a changé, psychologiquement elles sont restées les mêmes : l'une travaille et l'autre reste assise]. Marthe dit à Jésus : "Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera." Jésus lui dit : "Ton frère ressuscitera." Marthe reprit : "Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour." Jésus lui dit : "Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?" Elle répondit : "Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde." Ayant dit cela, elle partit appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : "Le Maître est là, il t'appelle." »⁴⁴

Quel contraste harmonieux entre la Marthe de l'épisode de Luc et celle de cette scène ! « Contraste » car il est évident que cette femme a parcouru un immense chemin à la suite du Christ, un chemin de conversion provoqué par la première rencontre. Mais « contraste harmonieux » parce qu'il est tout aussi évident que c'est la même femme et que la conversion de son moi, la croissance de son cœur n'a pas été un saut hors de son humanité, mais un chemin de son humanité, de son tempérament, de ses relations, et même de ses défauts.

Au point que la première parole qu'elle adresse à Jésus est presque un reproche, comme la fois précédente : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ». Mais tout est différent, car il s'agit d'un doux reproche, plein de demande, plein de la confession que, vraiment, Jésus seul était nécessaire à Lazare, et à elles. Et puis, c'est comme si Marthe se corrigeait immédiatement, comme si elle traduisait immédiatement le reproche voilé en un acte de foi qui, sans l'ombre d'une prétention ou d'un caprice, demande et implore tout du Christ, avec une certitude qu'elle n'avait pas auparavant : « Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera ». Quel pouvoir a un « moi » qui dit « je le sais », non pas pour affirmer avec arrogance sa propre capacité, sa sagesse, sa compétence, mais celle d'un Autre. Marthe dit « moi » dans une totale confiance au Christ, et qui plus est, elle est consciente que le « moi » de Jésus aussi est entièrement fondé sur la confiance au Père, et que cela en fait un « moi » sûr, un point de certitude pour elle aussi, pour nous aussi. Quelle conscience grande et mûre Marthe a d'elle-même et du Christ pour affirmer que la présence de Jésus est la présence du Père, que l'amour de Jésus

⁴⁴ Jn 11, 17-28.

est l'amour du Père, que ce que Jésus fait est ce que fait le Père. Le moi de Marthe, le petit et misérable moi de Marthe, confesse en toute transparence le *Moi du Christ*, la manière qu'avait Jésus de dire « Moi », se sachant défini totalement, éternellement, par sa relation d'amour avec le Père dans l'Esprit Saint.

Devant un « moi » aussi humble et sûr – c'est ce qui nous fascine chez les saints, mais aussi chez tant de personnes parmi nous : l'humilité et la certitude, unies par l'amour du Christ – devant un « moi » aussi humble et sûr, Jésus se sent libre de se révéler totalement, de manifester à Marthe toute sa nature divine, sa puissance divine. La grandeur d'un « moi » établi dans la foi, avec humilité et confiance, réside dans le fait qu'il permet au Seigneur de manifester totalement son propre « JE SUIS », de manifester ce que signifie vraiment que Lui seul nous est nécessaire. La position de Marthe permet au Christ de se manifester dans toute la grandeur et la tendresse de son être.

Un pas après l'autre vers la foi totale

« Jésus lui dit : “Ton frère ressuscitera.” Marthe reprit : “Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.” Jésus lui dit : “Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?” Elle répondit : “Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde.” »⁴⁵

Jésus conduit Marthe, un pas après l'autre, vers une foi totale. Je me souviens que mon « père », Monseigneur Corecco, disait avant de mourir qu'il ne demandait qu'une seule grâce : de mourir avec une foi totale. Jésus conduit Marthe, un pas après l'autre, vers une foi totale. Il est comme une mère qui suggère la moitié d'un mot à l'enfant pour qu'il apprenne à le compléter, à le retenir tout entier, pour qu'il apprenne à s'exprimer lui-même, non pas comme un perroquet, mais comme une personne qui sait exprimer son « moi » comme « moi », comme identité, comme liberté qui s'affirme. Si la mère lui disait le mot entier, l'enfant le répéterait comme un perroquet ; au lieu de cela, elle lui dit la moitié du mot afin de déclencher chez l'enfant la conscience que c'est lui qui dit le mot, que c'est lui qui découvre qu'il s'exprime. En suivant fidèlement, comme si elle récitait les réponses du catéchisme (« Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour » [une réponse très correcte, irréprochable, mais le Christ la conduit plus loin, ou plutôt il lui révèle que sa foi en Lui va bien au-delà de la foi traditionnelle d'Israël]) ; en suivant fidèlement, les yeux dans les yeux de Jésus, le cœur tendu vers le cœur de Jésus, Marthe re-

⁴⁵ Jn 11, 23-27.

çoit la révélation de tout, de tout ce qu'elle a commencé à rencontrer quelques années plus tôt chez elle, le fameux soir où elle lui avait fait une scène : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais ».

Rappelons les paroles de don Giussani : « Le Christ, vie de la vie, certitude d'une destinée bonne et compagnon pour la vie quotidienne, compagnon familial qui transforme en bien : voilà Son efficacité dans ma vie ».⁴⁶

« Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

C'est de cela, et seulement de cela dont nous avons besoin, cela dont tout le monde a besoin. C'est la seule chose nécessaire. Nous avons besoin d'une vie qui nous ressuscite de la mort, de toute mort, de tout visage que la mort et le mal revêtent dans notre vie personnelle, en famille, dans la communauté, dans le monde entier. Tout le reste, ce sont les mille choses qui nous donnent du souci et nous agitent sans être nécessaires, parce qu'elles ne répondent jamais au véritable besoin du cœur, de chaque cœur.

Même la vie sur cette terre ne nous est pas vraiment nécessaire : elle est le théâtre dans lequel se perçoit le besoin du cœur, mais ce n'est pas elle qui le satisfait. Lazare ne se contentera pas des quelques années qu'il vivra encore après la résurrection. Nous n'avons pas besoin de ne pas mourir, ou de survivre : nous avons besoin, comme le dit Jésus à Marthe, de ne pas mourir éternellement, c'est-à-dire que nous avons besoin de la vie éternelle, cette vie que seul le Christ peut nous donner, que seul le Christ est pour nous. Maintenant, Jésus ressuscitera Lazare à la vie, mais Lazare n'est pas fait, voulu et aimé par Dieu uniquement pour cela. Aucun de nous n'est voulu et aimé par le Père uniquement pour vivre une vie plus ou moins longue. Nous sommes faits par Lui pour Lui, par Dieu pour Dieu, et le cœur ne trouve aucun repos tant qu'il ne repose pas dans la communion éternelle avec la vie qu'est le Christ, dans le sein du Père, dans le souffle de l'Esprit-Saint.

« Crois-tu ? »

« Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Que peut-on ajouter à ce témoignage complet du Christ sur lui-même ? Que peut-il y avoir de plus que ces paroles ? Qu'y a-t-il de plus pour nous que la révélation complète de l'ontologie de Dieu qu'Il fait par Sa présence qui nous

⁴⁶ Voir ci-dessus la note 19, p. 23.

regarde dans les yeux, présence en chair et en os, face à face avec nous ? Que peut-on ajouter ?

Il semblerait qu'il n'y ait rien à ajouter. Et pourtant, si. Il manque quelque chose à ce témoignage complet, à cette révélation totale, à cette théophanie définitive de Dieu à l'homme. C'est Jésus lui-même qui le fait comprendre à Marthe, comme à nous : « Crois-tu cela ? ».

Il ne sert à rien que Dieu vienne dans le monde pour s'annoncer comme la Vie de notre vie, comme la vie éternelle qu'aucune mort ne peut vaincre, comme la vie éternelle ici et maintenant, pas seulement au dernier jour, mais maintenant, et pas seulement pour nos morts, mais pour nous qui vivons ; tout cela ne sert à rien, le Christ lui-même ne sert à rien, ni sa mort, ni sa résurrection, si *je ne crois pas*, si je ne me reconnais pas comme un « tu » croyant devant le Christ qui me rencontre ainsi, en se révélant ainsi.

Quelle estime Dieu a-t-il pour l'homme, pour notre liberté, si la manifestation de ce qu'Il est comme Dieu s'arrête humblement au seuil de notre cœur, de notre conscience, de notre raison, de notre volonté, de notre intelligence et de notre liberté, et laisse glisser vers nous, presque comme un gémissement de mendiant, la demande que nous croyions en Lui, la demande de pouvoir être Lui-même pour nous, de pouvoir être Dieu, de pouvoir être la Résurrection et la Vie, de pouvoir être Celui qui nous fait et nous rachète, Celui qui nous donne la vie et la ressuscite à la vie éternelle !

« Crois-tu cela ? » Cette question n'est pas un examen de l'Inquisition. C'est ce que mendie le Cœur de Dieu au cœur de l'homme, la liberté de Dieu à la liberté de l'homme, l'Être de Dieu à l'Être de l'homme.

Mais c'est une question dont nous ne devons pas chercher la réponse en nous-mêmes. La matière de la foi, le siège de la confiance, n'est pas en nous, mais dans le Seigneur lui-même : c'est le Seigneur lui-même. C'est pourquoi, plutôt que de la tirer de sa mémoire ou de son raisonnement, Marthe exprime la réponse comme si elle transposait en paroles ce qu'elle voit, ce qui est devant elle, ce que Jésus lui communique en la regardant dans les yeux avec amour, avec le désir de remplir sa vie de sens, de la remplir de Lui-même : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde ! »

Marthe se fait l'écho de ce qu'elle voit, de l'expérience du Christ qu'elle fait à ce moment-là. Jésus se manifeste à elle, c'est une théophanie devant elle, et elle le voit, elle le reconnaît, parce que depuis le fameux soir où elle s'est mise en colère, Marthe n'a cessé de vérifier ce que Jésus lui avait dit, la réalité qu'il lui avait manifestée, à savoir qu'il était la seule chose nécessaire que le cœur désire, qui accomplit tout, qui remplit tout. Et maintenant Marthe est mûre, elle a grandi dans cette expérience de la vie, elle a grandi dans l'expérience que Jésus est vraiment la Vie de sa vie.

Surtout, Marthe confesse que cette plénitude est présente, que c'est une Présence « qui vient dans le monde ». Pas une Présence qui se tient là immobile comme une idole païenne, comme une statue. *Le Christ est la Présence de Dieu qui vient là où elle est reconnue, là où elle est accueillie, là où elle est aimée.* Et Marthe a fait et continue à faire cette expérience, c'est pour cela qu'elle a un cœur plein de certitude, expert dans la certitude que si le Christ est Tout pour nous, s'il est la Vie de notre vie, tout le travail de notre liberté consiste à correspondre à la liberté de Dieu de venir dans le monde, de se donner au monde, en chair et en os, pour remplir le monde de la Résurrection et de la Vie de la vie de l'homme, de tout homme, dans quelque situation ou condition qu'il se trouve, même s'il est mort depuis quatre jours et qu'il se décompose comme Lazare.

La grande vérification

La foi, c'est reconnaître cela, c'est vivre pour cela, avec gratitude et espérance. Par conséquent, chaque instant de l'existence, même s'il s'agit d'un instant de mort et de péché, ou d'un moment de destruction et de malheur comme la guerre en Ukraine, ou d'un moment de douleur et de souffrance comme toutes les situations d'épreuve, de maladie, d'injustice, de misère qui viennent continuellement nous toucher directement ou indirectement, tout cela n'est autre que la question du Christ Résurrection et Vie qui se repropose à notre liberté en mendiant notre foi, notre oui à Lui, Vie de la vie, Vie du monde : « Crois-tu cela ? » « Crois-tu que je suis la Résurrection et la Vie de ta vie ? », de la vie de chacun ?

La vie ne demande rien d'autre. Dieu ne nous demande rien d'autre. Il ne nous demande pas de bien cuisiner, de réussir à servir le dîner à l'heure, ou de réussir à remuer l'inertie de notre sœur. La vie nous demande la foi en Christ. La vie, le monde entier, nous demande si le Christ est vraiment la seule chose dont nous reconnaissons avoir besoin, si le Christ est la Résurrection et la Vie de notre vie. La vie nous demande d'être l'espace de cette vérification, où la foi permet à la présence du Christ d'être la Résurrection et la Vie de tout et de tous, de façon mystérieuse et toujours surprenante. Combien de témoignages de cela nous entourent ! Comme l'écrit l'auteur de la *Lettre aux Hébreux* : « Ainsi donc, nous aussi, entourés de cette immense nuée de témoins, et débarrassés de tout ce qui nous alourdit – en particulier du péché qui nous entrave si bien –, courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi ».⁴⁷ Combien de nos amis forment

⁴⁷ Hé 12, 1-2a.

cette nuée de témoins, cette multitude de témoins qui nous font comprendre, qui nous disent que le Christ est vraiment la Vie de la vie, dans la mort, dans la maladie, dans la souffrance, dans tout.

Celui qui vit cela fait autorité. Dans cette scène de l'Évangile, Marthe est la personne pleine d'autorité qui ordonne calmement tout et tous. Rien à voir avec la femme hystérique qu'elle était quelques années auparavant ! Elle fait autorité parce qu'elle a mis de l'ordre d'abord en elle-même, elle a laissé le Christ agir en elle. Lorsque l'on adopte un centre fixe et stable, et que l'on accepte de vérifier sa cohérence, tout s'ordonne autour de lui. Même au milieu de mille turbulences, la vie s'ordonne avec harmonie et beauté lorsque nous acceptons vraiment le Christ en nous, dans la vie, dans toute la vie, comme le Seul qui soit nécessaire, comme Celui qui seul répond au besoin de sens et de vie de notre cœur. Tout se recompose autour de Lui, tout se recompose par rapport à Lui. Seul Jésus connaît la place adaptée pour chacun de nous et pour tout ce qui compose notre vie, des cheveux à la femme, de la chaussure au travail, du café à la politique... tout.

Dans sa Règle, saint Benoît ordonne tout, il place toute l'humanité des moines dans un ordre harmonieux qui a rayonné à partir des monastères vers la culture européenne et mondiale. Mais tout cet ordre harmonieux, il le laisse se produire, il le laisse se générer à partir d'un centre, un centre qu'il ne peut pas imposer, que tout moine est appelé à choisir, à accueillir librement, parce que c'est un centre affectif, un centre dans lequel ma liberté correspond à un amour qui lui demande de l'amour, à une préférence qui demande la préférence, à un regard fixé sur moi qui demande un regard fixé sur le Christ. Saint Benoît exprime ce centre en demandant aux moines de « ne rien préférer à l'amour du Christ ». ⁴⁸ Ailleurs, il dit que l'obéissance sans réticence des moines « est le propre de ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ ». ⁴⁹ Enfin, dans l'avant-dernier chapitre, lorsque Benoît résume en quelque sorte ce qui est essentiel dans la vie des moines, il conclut en leur demandant de « ne préférer absolument rien au Christ, qui nous conduit [voilà ce que signifie suivre] tous ensemble à la vie éternelle ». ⁵⁰

Toute la vie grandit et s'ordonne par rapport à ce centre, en la confrontant constamment à ce centre, en réajustant toujours tout à la préférence centrale du Christ. C'est ainsi que Marthe a grandi, que sa personne est devenue ce spectacle d'harmonie de l'humain, de toute son exubérante humanité, qu'elle manifeste dans l'épisode de la résurrection de Lazare.

⁴⁸ RB 4.21.

⁴⁹ RB 5.2.

⁵⁰ RB 72, 11-12.

Les hommes étranges qui préfèrent le Christ

Lorsque don Giussani témoigne que le Christ est la vie de sa vie, il le fait en ayant dans le cœur une préoccupation envers toutes les personnes impliquées par son charisme, une préoccupation qu'il avait déjà exprimée bien d'autres fois, toujours, par exemple lorsqu'il avait tant insisté, à l'époque où j'étais moi aussi à l'université, sur le célèbre passage (j'espère qu'il l'est toujours !) du *Récit sur l'Antéchrist* de Soloviev :

« L'empereur leur dit d'une voix triste : "Hommes étranges ! [...] Dites-moi donc vous-mêmes, chrétiens abandonnés par la majorité de vos frères et de vos chefs [...], dites-moi ce que vous avez de plus cher dans le christianisme ?" Alors, tel un cierge blanc, le starets Jean se dressa et répondit avec douceur : "Grand maître, ce que nous avons de plus cher dans le christianisme, c'est le Christ Lui-même, Celui d'où tout vient, car nous savons qu'en Lui demeure corporellement toute la plénitude de la Divinité" ».⁵¹

Parfois, je me demande si nous, chrétiens, nous tous, laïcs, prêtres, moines, religieux, sommes encore perçus par le pouvoir comme des « hommes étranges », des « femmes étranges », si le pouvoir du moment, l'idéologie du moment, nous perçoit comme étranges, comme non conformes à lui, comme non assimilables à ses intérêts, à ses projets et ses plans. Le pape François n'a pas tort de dénoncer souvent la mondanité dans laquelle nous vivons, dans laquelle vivent même ceux qui devraient être consacrés à la préférence du Christ de manière sinon exemplaire, du moins significative, comme signe d'une vie nouvelle possible pour tous. Mais la vie nouvelle, différente, « étrange » pour le monde, commence par le moi, par le cœur qui rencontre vraiment le Christ et le laisse proclamer et prouver dans notre vie qu'Il est vraiment le Seul nécessaire, le Seul dont j'ai besoin, le Seul qui m'est le plus cher, et donc ce que nous avons de plus cher, justement, de plus précieux, c'est-à-dire la dernière chose à laquelle nous renoncerions si tout nous était enlevé, même la vie. Les martyrs en témoignent : le Christ, parce qu'il est Vie de la vie, est plus cher que la vie.

C'est le témoignage que nous a donné Monseigneur Corecco, mon père dans la foi, qui a vécu les années de sa maladie en rayonnant avec vérité et joie la paix qui lui venait d'un verset du psaume 62, verset 4, des Laudes des dimanches ou des fêtes : « Ta grâce vaut plus que la vie ».

Tout nous appelle à cela, à cette maturité du moi dans la foi qui permet au Ressuscité présent d'être la plénitude du cœur dans toutes les circonstances de l'existence. Celui qui commence à suivre le Christ, en vérifiant en tout qu'Il

⁵¹ Cf. V. Soloviev, *Court récit sur l'Antéchrist*. Nous traduisons.

est la Résurrection et la Vie de la vie, grandit dans une relation nouvelle avec tous et avec tout, une relation libre, parce que celui qui n'a rien de plus cher que le Christ est plus libre que l'empereur, il domine tout plus que l'empereur du monde.

Mais il y a un aspect de cette vérification que nous devons approfondir cet après-midi : Marthe n'a pas fait ce chemin toute seule. Seule, elle ne l'aurait pas fait. Nous non plus.

Nous chantons le *Regina Caeli*.

Samedi 30 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie du salon :

Johann Sebastian Bach, Cantate « Christ lag in Todesbanden », BWV4
Karl Richter – Münchener Bach-Chor und Orchester (Archiv Produktion) Universal

■ SECONDE MÉDITATION

Mauro-Giuseppe Lepori

« *Le maître est là, il t'appelle* »

Joie et liberté

« “Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s’il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?” Elle répondit : “Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde.” Ayant dit cela, elle partit appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : “Le Maître est là, il t’appelle.” »⁵²

Ce matin, nous avons parlé du chemin que Marthe a parcouru, après sa... grande colère, en vérifiant la provocation de Jésus, la provocation qu’il a lancée en s’affirmant face à elle comme la seule réalité dont elle avait besoin. Marthe a parcouru un chemin parce qu’elle a vérifié ce jugement, mais surtout cette Présence, dans tous les recoins de sa vie. Elle a effectué un travail sur elle-même, en vivant avec cette annonce de Jésus en elle, et elle a découvert toujours plus combien c’était vrai, combien c’était vrai que Jésus lui était infiniment plus nécessaire que toutes les exigences et les prétentions dont sa vie et son cœur étaient remplis, et surtout dont ils étaient esclaves. Elle a expérimenté une libération, une dilatation de son cœur, une dilatation du sens et du goût de la vie. Plus rien désormais ne la renfermait sur elle ou, si cela arrivait encore, la mémoire de cette présence et de ces paroles, et de l’expérience que celles-ci avaient générée en elle, lui rouvrait le cœur et la libérait de l’angoisse et des lamentations qui tentaient toujours de la submerger à nouveau. Voilà pourquoi elle était pleine de joie. Même face au drame de la vie, même dans la douleur, comme celle de la mort de son frère Lazare, Marthe s’apercevait qu’elle était joyeuse, c’est-à-dire libre de cette fermeture sur elle-même qui l’étouffait auparavant.

⁵² Jn 11, 25-28.

Renoncer au mensonge du moi

Ce travail n'avait pas été facile. En effet, avec son tempérament, vérifier qu'un Autre était tout ce dont elle avait besoin, renoncer à procurer elle-même, à elle-même et aux autres, ce dont elle pensait qu'ils avaient besoin, avait impliqué et impliquait toujours un renoncement à soi, un reniement de soi qui ne lui était franchement pas naturel.

Comme vous le savez, le logo de la Fraternité, une œuvre de l'artiste brésilien Claudio Pastro (que j'ai eu la grâce de rencontrer à Sao Paulo quelques mois avant sa mort ; un artiste plein de foi qui a réalisé le plus important sanctuaire marial du Brésil, *Notre Dame d'Aparecida*, pour moi l'une des grandes merveilles de l'art chrétien contemporain) représente Saint Benoît.⁵³ Autour de sa silhouette, Pastro a écrit une demi-phrase de la Règle de Saint Benoît : « *Ut sequatur Christum* – afin que le Christ soit suivi ». Il n'y avait pas la place pour la première moitié de ce verset du chapitre 4 de la Règle, qui est en apparence négatif : « *Abnegare semetipsum sibi, ut sequatur Christum* – Renoncer à toi-même pour suivre le Christ ».⁵⁴

Saint Benoît semble vouloir écraser presque totalement le moi, parce qu'il ne parle pas simplement de renoncer à « soi-même », mais « *semetipsum sibi* – soi-même à soi-même ». De toute évidence, cela relève d'une ascèse monastique qui, à l'époque de Benoît, ne craignait pas la mortification de soi. Toutefois, quand nous voyons comment nous vivons, souvent esclaves d'un « moi » aliéné, plein de mensonges et d'idéologies, plein de caprices générés par une richesse insolente et oublieuse de la pauvreté des autres, de trop d'autres personnes ; quand nous voyons comment nous sommes contaminés par ce que le pape François appelle « la culture du rebut et de l'indifférence » ;⁵⁵ quand nous

⁵³ L'image de saint Benoît est tirée du médaillon conçu et réalisé en 1980 par l'artiste brésilien Claudio Pastro (Sao Paulo, 1948-2016) pour l'anniversaire de la naissance du saint patron de l'Europe. La même année, l'abbé du Mont Cassin, Martino Matronola, accordait la première reconnaissance ecclésiastique à la Fraternité de Communion et Libération. Saint Benoît a le majeur, l'index et le pouce de sa main droite levés pour indiquer les trois personnes de la Sainte Trinité : une invitation à être, dans la vie, en communion. De la main gauche, il indique le cœur où se réalise l'idée de la Règle, la vie évangélique. Les spirales de bijoux et la forme arrondie de la médaille sont des symboles de la dynamique du divin qui s'incarne dans l'homme. *Ut sequatur Christum* (« pour suivre le Christ » ; RB 4, 10) est écrit dans la marge, pour indiquer le chemin de l'homme. Voir aussi : G. Feliciani, « Notizia storica », in L. Giussani, *L'opera del movimento...*, op. cit. p. 19.

⁵⁴ RB 4, 10.

⁵⁵ Cf. François, *Homélie pour la Messe d'ouverture de la XIV^e Assemblée Générale Ordinaire du Synode des Évêques*, 4 octobre 2015 ; François, *Message pour la célébration de la LIV^e Journée de la Paix*, 1^{er} janvier 2021.

voyons avec quel individualisme, avec quelle instinctivité nous affrontons la vie, notre communauté, notre famille, notre femme, notre mari, nos enfants, notre travail ou notre vocation... Bref, aujourd'hui encore, sans parler de mortification du moi, qui risque d'être mal comprise et mal vécue, un travail sur nous ne nous ferait sans doute pas de mal, pour nous rendre plus conscients du fait que concevoir le moi comme le tout de la vie (car c'est là le problème de l'individualisme : concevoir le moi comme le dieu, l'idole de sa vie), n'est pas une attitude qui nous conduit au bonheur, qui mène la vie à embrasser une signification qui la dépasse. La joie, en effet, et nous le voyons chez les enfants, est une expérience dans laquelle le cœur, pour ainsi dire, « éclate », sort de lui-même.

Voilà, je crois que Marthe a fait ce travail de reniement d'un moi plein de lui-même, d'un moi replié sur lui-même et qui exigeait que tous se plient sur lui. Mais elle n'a pas fait ce travail et parcouru ce chemin par la décision et la force de son moi. Cela aurait été pire ! J'imagine que les démons sont convaincus d'être les meilleurs et les plus altruistes des êtres de l'univers, simplement parce qu'ils font tout par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Non, Marthe a pu faire ce travail parce qu'elle a regardé le Christ, parce qu'elle s'est laissé attirer par lui, même si au début, il l'avait contredite et contrariée. Mais il l'avait contredite précisément en mettant le doigt dans la plaie de la conception autonome de réalisation de sa vie dans laquelle elle était enfermée et qui la faisait souffrir, l'étouffait, empoisonnant tout en elle et autour d'elle : les rapports, le travail, sa religiosité, tout.

Une provocation partagée

Cependant, Marthe n'a pas parcouru ce chemin toute seule, et ce soir-là, Jésus n'avait pas appelé qu'elle, ce n'est pas uniquement à elle qu'il s'était révélé. Marthe a effectué un travail sur elle-même à l'intérieur d'une compagnie, avec des personnes qui ont décidé de parcourir ce chemin avec elle, effectuant ce travail sur elles-mêmes avec elle.

En effet, ce qui s'est passé ce soir-là, ce que Jésus a dit et révélé, n'était pas une simple controverse entre Marthe et Jésus, ni même un moment de direction spirituelle entre lui et Marthe. Leur échange est devenu Évangile parce que c'est une question qui nous concerne tous et qui a touché et impliqué immédiatement tous ceux qui étaient présents ce soir-là chez Marthe. Je suis sûr qu'une rencontre avec le Christ a eu lieu pour toute la fratrie ce soir-là, et qu'elle a donné un sens nouveau à leur vie commune. En effet, Lazare et Marie aussi sont restés en silence après la correction de Jésus à Marthe. Marie et La-

zare auraient pu se faire un clin d'œil avec un petit sourire ironique, car Jésus leur donnait raison sur les éternelles angoisses et les exigences exaspérantes de Marthe. Pire encore, ils auraient pu dire en chœur : « Nous te l'avions bien dit ! Tu vois, Jésus aussi a vu que tu nous perturbes tous avec tes angoisses et tes exigences, avec ta manie de diriger tout et tout le monde ! ».

Et pourtant, eux aussi se taisent ! Eux aussi écoutent et méditent sur eux-mêmes. En effet, ce que Jésus a dit à Marthe – qu'il était la seule réalité nécessaire, la seule dont elle avait besoin – était quelque chose de trop grand, de trop important : cela ne pouvait pas valoir uniquement pour Marthe ! Chacun d'eux a médité sur lui-même, y compris Marie, dont Jésus avait pourtant fait l'éloge et qui pouvait penser qu'elle n'était pas concernée. Lazare et Marie se sont certainement tous deux interrogés : « Et moi ? Est-ce que je vis vraiment la rencontre avec Jésus en reconnaissant qu'il est la seule réponse nécessaire à mon besoin de bonheur, de paix, de fraternité, de beauté et de réalisation de la vie ? Est-il vrai ou non pour moi qu'il est tout, la meilleure part ? Qu'il est ma paix, que tout dans ma vie s'ordonne autour de lui et repose en lui ? »

J'avoue que lorsque les laïcs ballottés par les tempêtes du monde nous disent, à nous les moines, que nous avons choisi la meilleure part, presque avec un sentiment de culpabilité de ne pas l'avoir choisie eux-mêmes, cela me provoque particulièrement. En effet, j'ai l'impression que bien souvent, pour ceux qui sont au monastère, la meilleure part n'est pas un choix aussi dramatique que pour ceux qui ressentent la nécessité de la choisir alors qu'ils se trouvent, pour ainsi dire, en plein naufrage, par exemple au travail, en famille, dans la société, en politique... De même, dans la scène de Marthe et Marie, c'est comme si la meilleure part était servie à Marie sur un plateau, trop facilement. Marthe, en revanche, est appelée à faire un choix dramatique et, comme nous le verrons, elle effectue vraiment ce choix, en sacrifiant réellement la position erronée de son moi. Cela me donne l'impression que Marie aussi a compris ce soir-là qu'elle devait renouveler le choix du Christ, le faire vraiment, en suivant elle aussi la provocation de Jésus.

Pensons au moment où Jésus et les apôtres sont repartis, ce soir-là ou le lendemain, et où Marthe, Marie et Lazare se sont retrouvés seuls, dans la maison silencieuse, occupés à ranger et à nettoyer après le passage de cette douzaine de Galiléens, en grande majorité des paysans et des pêcheurs peu habitués aux bonnes manières. Ils se sont certainement regardés tous trois en silence, avec un mélange de tristesse et de paix intérieure sereine, reconnaissante et joyeuse. Une tristesse joyeuse parce que désireuse d'un bien qu'ils avaient expérimenté avec gratitude, mais que l'on ne possède jamais jusqu'au bout. Ils se sont regardés tous trois comme ils ne s'étaient jamais regardés auparavant, avec une tendresse qu'ils n'avaient jamais eue auparavant

en se regardant. Ils s'aimaient, cela ressort clairement de toutes les scènes de l'Évangile où apparaissent les trois frères et sœurs, mais cette tendresse-là n'existait pas avant. Il était évident pour tous les trois, même sans se le dire (mais ils ont dû se le dire par la suite), que ce n'était plus pareil entre eux, qu'ils étaient entrés dans une fraternité différente, dans une familiarité différente, et que cette maison qui leur était si familière, où ils avaient peut-être vécu depuis leur enfance avec leurs parents, avec leurs grands-parents, où ils avaient grandi ensemble..., que cette maison était devenue un lieu nouveau, un espace nouveau, quelque chose de sacré, comme un temple, un espace où vivre comme dans un temple. Et ils avaient l'intuition que cette nouveauté entre eux et dans leur maison était née à cet instant précis où Jésus avait parlé à Marthe, en profitant de sa récrimination (mais il aurait pu et su saisir n'importe quelle occasion), que cette nouveauté était née à l'instant où Jésus avait révélé à Marthe, et à tous ceux qui écoutaient, que tout cœur humain est fait pour lui en tant que le Seul nécessaire, en tant que la seule réponse au besoin de la vie, de tout ce que nous avons d'humain.

Du reste, c'est toujours ce qui se passe dans la rencontre avec le Christ, si on le rencontre vraiment. Jésus le dit de mille façons, il donne de l'expérimenter de mille façons, mais il s'agit toujours de cette expérience. Trois exemples dans l'Évangile :

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, *et vous trouverez le repos pour votre âme*. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. »⁵⁶

Ou bien quand « Jésus lui répondit [à la Samaritaine] : “Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle” ». ⁵⁷

Ou dans un autre passage de Jean : « Au jour solennel où se terminait la fête, Jésus, debout, s'écria : “Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi ! Comme dit l'Écriture : De son cœur couleront des fleuves d'eau vive.” En disant cela, il parlait de l'Esprit Saint qu'allaient recevoir ceux qui croiraient en lui [« Crois-tu cela ? »]. En effet, il ne pouvait y avoir l'Esprit, puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié. »⁵⁸

⁵⁶ Mt 11, 28-30.

⁵⁷ Jn 4, 13-14.

⁵⁸ Jn 7, 37-39.

La nouveauté de la fraternité dans le Christ

Le fait que les trois frères ont travaillé ensemble sur cet événement, qu'ils ont correspondu ensemble à cette nouveauté et qu'ils ont parcouru un chemin ensemble, nous ne le voyons pas seulement à la maturité dont Marthe fait preuve lorsque Jésus se rend sur le tombeau de Lazare. Nous le voyons aussi et surtout dans son rapport nouveau avec Marie, sa sœur. Un détail suffit pour comprendre que les deux sœurs ont un rapport nouveau, car Marthe, après sa rencontre et sa conversation avec Jésus qui se révèle à elle comme la Résurrection et la Vie de la vie, court appeler sa sœur d'une manière qui montre le rapport nouveau qui existe entre elles, le rapport nouveau qui grandit en ceux qui restent ensemble en vérifiant que le Christ est le Seul nécessaire au cœur et à la vie, le rapport nouveau de ceux qui sont ensemble parce que Jésus-Christ existe, parce que le Christ est tout. Elle lui dit : « Le maître est là, il t'appelle ».⁵⁹

Dans ces paroles réside toute la nouveauté que le Christ a apportée au monde, qui est une nouveauté dans les relations, une fraternité, une fraternité nouvelle, une amitié inconcevable pour le monde, et surtout impossible sans le Christ. Marthe appelle Marie pour lui dire que Jésus l'appelle, elle lui transmet l'appel du Seigneur présent. Il est là et il t'appelle, il te cherche, il veut te rencontrer. Désormais, toutes deux savent que Jésus est le Seul nécessaire, la Vie de la vie. Elles sont unies dans cette conscience, dans le fait de trouver dans le Christ la satisfaction totale du cœur.

« Le Maître » : pour Marthe, ce titre est plein de toute l'autorité du Christ, de son *auctoritas* (qui, du point de vue étymologique, signifie « faire grandir »), c'est-à-dire du fait que le rapport avec Lui, le fait de l'écouter, nous fait grandir, fait grandir la vie, dilate le cœur, nous introduit dans la vérité de toute chose, des relations, du travail, des affections, des fragilités humaines, jusqu'à la mort, jusqu'à la douleur pour la mort de Lazare ou pour sa propre mort. Le « Maître » pour Marthe est désormais Celui qui est « la Résurrection et la Vie », Celui qui est présent pour me ressusciter, pour me faire vivre pleinement. Le « Maître », dirait sainte Mère Teresa de Calcutta, c'est Jésus qui est la « Vie – à vivre », l'« Amour – à aimer »,⁶⁰ et tant d'autres qualités et attitudes que nous sommes appelés à assimiler, à absorber par l'autorité de grâce de sa présence, de son amour pour nous, de son regard sur nous.

⁵⁹ Jn 11, 28.

⁶⁰ « Devenons un rameau véritable de la vigne Jésus, un rameau qui porte fruit. Pour cela, acceptons Jésus dans notre vie comme il lui plaît d'y venir : [...] Comme Vie, pour être vécue. [...] Comme Amour, pour être aimé » (Cf. Mère Teresa, *La joie du don*, Seuil, Paris 1975).

Il ne peut y avoir de communion plus profonde et plus vraie, il ne peut y avoir de fraternité plus belle et plus solide que dans le partage de cette foi et de ce désir, cette foi qui est désir de lui, désir et étreinte de lui. Et il ne peut y avoir de don réciproque plus grand, d'unité plus indestructible, que de nous rappeler les uns aux autres la présence de Jésus qui nous désire pour répondre à notre désir fondamental de vie et le satisfaire. Marthe et Marie sont si tacitement et profondément unies dans la conscience que la présence de Jésus est la Vie de la vie, pour elles et pour tous, même pour les morts comme Lazare, que lorsqu'elles se présentent devant lui, à des moments différents, elles lui disent la même chose, elles lui expriment la même conscience, le même désir de la Vie de la vie qu'il est : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ».⁶¹

Partager la vérification qu'Il est tout

Je souligne tout cela parce qu'il me semble que dans ces épisodes, ces paroles, ces personnes de l'Évangile, nous trouvons le paradigme existentiel de l'Église, de cette compagnie de personnes, cette amitié et cette fraternité dans lesquelles il est donné et demandé à chacun de nous d'aller au fond de la rencontre avec le Christ, jusqu'à une plénitude d'humanité, une plénitude, une maturité du moi qui change le monde, qui renouvelle toute chose parce qu'elle correspond à l'événement du Christ et en témoigne. Rien ne témoigne plus du Christ et du fait qu'il est Tout pour l'homme qu'une personne qui joue sa vie en vérifiant cette proposition, qui grandit en vérifiant cette proposition du Christ au cœur, du Christ qui dit au cœur : « Je suis tout pour toi et pour tous ! ».

Mais plus encore que cela, ou inextricablement lié à cela, rien ne témoigne plus du Christ et de la plénitude qu'il est pour l'homme qu'une *compagnie de personnes unies dans cette vérification*, dans cette expérience de se sentir appelées par le Seul qui est nécessaire, pour vérifier que le cœur et la vie n'ont vraiment besoin de rien d'autre que Lui. *La communion chrétienne consiste précisément à partager cette vérification (littéralement : rendre vrai, réel) le fait que le Christ est Tout pour le cœur de l'homme.*

Rien de plus précieux, de plus cher, de préférable ne peut nous unir. Et rien ne devrait nous rendre plus responsables de notre unité vis-à-vis du monde entier. En effet, la raison de l'unité des disciples est l'expérience que le Christ est Tout pour le cœur de tout homme, que le Christ est la Vie de la vie de tout homme ; et si je fais cette expérience que je ne mérite pas, si surprenante et

⁶¹ Jn 11, 21.32.

gratuite, je suis immédiatement responsable envers tout cœur humain. Et si je fais l'expérience que la fraternité que je vis avec ceux que Dieu a mis à mes côtés rend plus vraie et plus réelle ma vérification que le Christ est la seule Réalité nécessaire à l'homme, alors cette même unité avec mes frères et sœurs devient une responsabilité universelle, envers le monde entier. En d'autres termes (mais nous devons l'approfondir), si je dis à ceux qui m'entourent : « Le maître est là, il t'appelle », « Le Christ, la Résurrection et la Vie, est présent et t'appelle », en réalité, je le dis à tous, je communique la présence et l'appel du Christ au monde entier. Non pas par mon mérite, ou parce que je suis universellement connu, ou parce que la personne à qui je le communique est importante, mais par la nature du Christ, en raison de ce que le Christ est même quand il est assis dans ma cuisine à la maison, même quand il est présent dans ma communauté ou dans ma famille délabrée.

L'œcuménisme ainsi vécu est une responsabilité universelle des chrétiens, c'est ce que tous les chrétiens doivent au monde entier. En effet, plus nous partageons cette expérience, et plus nous vérifions ensemble que le Christ est vraiment Tout, qu'Il est Tout pour tous, Tout en tous. Partager cette expérience, cette vérification, ne diminue pas la Totalité du Christ pour chacun, pour chaque cœur, mais la renforce au contraire.

« Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? »,⁶² se demandent les disciples d'Emmaüs. Quelle profondeur et quelle tendresse de communion entre ces deux disciples d'Emmaüs qui partagent l'expérience que le cœur de chacun ne brûle de plénitude que lorsque le Christ est présent, lorsque le Maître est présent ! Ils n'avaient jamais expérimenté une amitié aussi intense entre eux que lors de ce voyage avec Jésus, et certains commentateurs n'excluent pas qu'ils soient mari et femme, ou en tout cas deux disciples liés depuis des années par une relation, peut-être de travail, de résidence, de parenté ou d'amitié. Mais ils n'étaient pas aussi unis avant ; en effet, auparavant, ils étaient unis par les jérémiades, la déception même à l'égard du Christ qui était mort de cette manière indigne, sans accomplir les promesses qu'ils lui avaient attribuées pour répondre à leurs attentes, sans doute toutes justes, telles que la libération d'Israël : « Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël... ».⁶³ Eux aussi, comme Martha qui, ce soir-là, attendait seulement que Jésus active sa sœur pour l'aider, qu'il lui donne un coup de pied pour qu'elle se lève et travaille...

Comme nous attendons peu du Christ, lorsque nous ne lui permettons pas de nous révéler qu'il est tout pour notre désir le plus profond !

⁶² Lc 24, 32.

⁶³ Lc 24, 21.

La mission de la fraternité

En transmettant à Marie l'appel du Maître présent, Marthe partage avec sa sœur une ouverture au Christ qui lui permet de nous donner tout, tout en Lui-même, toute la Vie qu'il est pour nous. Elles partagent une foi et une espérance qui ne posent aucune limite au don du Christ au monde. Ce n'est qu'en vivant une telle communion que l'on est vraiment missionnaire. Le Christ est venu à notre rencontre, il est venu nous appeler pour sauver le monde, sans limites. Il n'est pas venu pour libérer uniquement Israël, ni pour ramener l'ordre et la discipline uniquement dans la maison de Marthe. Et pourtant, nous fixons presque toujours de telles limites, nous opérons une réduction de l'événement du Christ. Nous ne le réduisons pas tant en soi, car nous croyons verbalement que le Christ est le Fils de Dieu, incarné, mort et ressuscité pour le salut du monde entier. Nous le réduisons dans la mesure où nous permettons peu à cet événement de changer nos vies, de remplir nos vies. Nous voudrions qu'il nous corresponde dans la mesure de notre propre désir limité, qui n'est rien comparé au désir illimité de salut que le Christ a dans son cœur. Un désir qu'il a pour moi aussi ! Le Christ ne veut pas nous utiliser pour sauver le monde en faisant l'impasse sur notre propre besoin de salut. C'est plutôt le contraire : le Christ sauve le monde entier à travers le salut de ma vie, à travers la plénitude de mon cœur, la résurrection de ma vie. « Je suis la Résurrection et la Vie », mais pas seulement pour Lazare : pour toi, Marthe ! Et à partir de toi, pour tous ceux que tu rencontreras, comme ta sœur dans un instant. « Je suis la Résurrection et la Vie » en Personne, dans l'absolu, et donc de tous, pour tous ! Si ma vie éclate en toi, tu ne pourras pas la vivre sans embrasser le monde, sans un ardent désir de salut universel, qui est mon désir ardent, celui qui m'a fait mourir joyeusement sur la croix pour vous !

Quelle extraordinaire croissance humaine que celle de Marthe et de Marie, passées de la compétition et de la prétention mutuelle (à tel point que même Jésus semblait être une cause de discorde et de jalousie entre elles) à la conscience mûre que partager la valeur du Christ le rend d'autant plus précieux et présent pour chacune d'elles. C'est l'expérience qu'en partageant le Christ, je le reçois davantage moi-même.

Désormais, Marthe ne se plaint plus lorsque Marie reste assise à la maison, alors qu'il y aurait tant à faire pour accueillir toutes les personnes qui viennent pleurer la mort de Lazare, et elle ne se plaindra pas non plus lorsque Marie versera bientôt tout ce précieux nard sur les pieds de Jésus.⁶⁴ Marthe est en paix vis-à-vis de la gratuité contemplative de sa sœur, tout comme elle

⁶⁴ Cf. *Jn* 12, 1-11.

est en paix dans son rôle de femme à tout faire, parce qu'elle a compris, ou plutôt elle a expérimenté qu'elles partagent en toute chose le trésor le plus précieux, celui qui donne une valeur infinie aussi bien à ses tâches domestiques qu'à la contemplation oisive de Marie. Rien ne l'empêche de trouver dans le Christ présent la plénitude de son cœur : tout le reste n'est que le décor de cette expérience.

Il nous faut toutefois réaliser cette vérification dans notre vie de fraternité, de communion et d'amitié, non seulement avec notre communauté, mais aussi avec notre mari ou notre femme et nos enfants, nos amis et nos collègues, de même qu'avec nos ennemis et nos rivaux. Nous devrions toujours nous demander : y a-t-il de la place, dans tous ces domaines, pour le Christ présent qui est la Vie de la vie, la plénitude du cœur et de toute notre humanité ? Y a-t-il un espace central pour le Christ dans nos vies, dans nos relations, dans nos rencontres, même récréatives, ou dans nos querelles et conflits ? Y a-t-il un espace central pour le Christ dans les crises de nos relations ? Y a-t-il un espace central pour le Christ réellement présent même dans les crises de notre conception des relations, du sens de notre vie commune, de notre chemin ensemble ? Y a-t-il un espace central pour le Christ, par exemple, dans nos conflits d'interprétation d'un charisme, d'une mission ou d'une vocation ?

Le témoignage du Ressuscité, qui est la substance de toute présence missionnaire, même entre les quatre murs d'un monastère ou de notre propre maison, rayonne lorsque nous reconnaissons, au moins en le mendiant, que le Christ, le Maître, le Seigneur, la Résurrection et la Vie de la vie, est là au cœur de toute chose et qu'il nous appelle.

Au début de son ministère d'archevêque de Milan, Monseigneur Montini, le futur saint Paul VI, a écrit une lettre pastorale pour le Carême dont le titre est tiré d'une phrase de saint Ambroise : « *Omnia nobis est Christus* – Le Christ est tout pour nous ». ⁶⁵ C'est une lettre à reprendre dans son intégralité (je regrette de ne pas en avoir le temps) parce qu'elle affirme avec une clarté toujours très actuelle que l'urgence pour l'Église et le monde est de reprendre conscience et de refaire l'expérience du fait que seul le Christ nous est nécessaire. Cela me touche de penser que cette lettre a été publiée par Monseigneur Montini quelques mois après l'arrivée de don Giussani au Lycée Berchet, dont il avait gravi les célèbres marches au mois d'octobre précédent pour commencer, sans le savoir, le mouvement auquel l'Esprit Saint le destinait. J'imagine combien les paroles de son archevêque sur l'absolue nécessité du Christ ont dû résonner dans le cœur de don Gius.

⁶⁵ Saint Ambroise, *De virginitate* 16, 99.

Dans cette lettre, Montini donne une définition extraordinaire de Pâques, car il nous fait comprendre comment cette fête doit nous impliquer : « Pâques [est] la proclamation que nous avons besoin du Christ, notre vie ». ⁶⁶

L'amitié véritable

« Le maître est là, il t'appelle. » ⁶⁷

Nous devons saisir toute l'intensité de ces paroles. Elles définissent en effet la substance de la communion chrétienne, de cette amitié, de cette fraternité que seul l'événement du Christ rend possible et qui fait de nous ces « hommes étranges » dont parle l'empereur de Soloviev, parce qu'ils n'ont rien de plus cher que le Christ. Comme je l'évoquais tout à l'heure, Marthe met tout dans cette phrase, toute sa rencontre avec le Christ Résurrection et Vie, et donc toute sa foi en Lui : « Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde ». ⁶⁸

En appelant sa sœur de cette manière, Marthe traduit en un rapport nouveau avec elle le fait d'avoir personnellement reconnu le Christ. Il est très beau de voir la correspondance entre ce qu'elle vient de dire sur Jésus (« Oui, tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde »), et ce qu'elle va ensuite dire à sa sœur : « Il est là, il t'appelle », c'est-à-dire qu'il est venu pour toi. Celui qui reconnaît le Christ vivant et présent vit une relation nouvelle avec tout, et surtout avec tous, à commencer par les relations qui tissent déjà sa vie.

André a immédiatement apporté à son frère Simon le témoignage de cette relation nouvelle : « André, le frère de Simon-Pierre, était l'un des deux disciples qui avaient entendu la parole de Jean et qui avaient suivi Jésus [ils sont ensemble depuis toujours, ils travaillent ensemble, ils ont partagé toutes les joies et les douleurs l'un de l'autre, ils se sont disputés et se sont envoyés promener mille fois !]. Il trouve d'abord Simon, son propre frère, et lui dit : “Nous avons trouvé le Messie” – ce qui veut dire : Christ. André amena son frère à Jésus. Jésus posa son regard sur lui et dit : “Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Kèphas” – ce qui veut dire : Pierre. » ⁶⁹

Qu'est-ce qui change les relations habituelles et souvent usées, abîmées par le temps, par la routine, par le déjà-su avec lequel nous entrons en rapport les

⁶⁶ G.B. Montini, *Omnia nobis est Christus*, Lettre pastorale à l'archidiocèse de Milan, Carême 1955.

⁶⁷ *Jn* 11, 28.

⁶⁸ *Jn* 11, 27.

⁶⁹ *Jn* 1, 40-42.

uns avec autres, y compris, et surtout, avec les personnes qui nous sont liées par vocation : mari et femme, enfants, frères et sœurs de communauté... ? Qu'est-ce qui change les relations ? Le fait que je sois devenu plus gentil, moins pénible, plus généreux, moins ennuyeux ? Que je me taise plus au lieu de critiquer tout le temps ? Mais souvent, c'est précisément en gardant le silence que je laisse se propager la moisissure, voire des herbes toxiques, entre moi et les autres.... Non ! *Ce qui change mes relations, c'est la Présence de Celui qui remplit mon cœur.* André a rencontré Quelqu'un qui répond à toute la soif de son cœur, et en rencontrant Pierre, il se rend compte que le Christ le remplit tellement, qu'il lui est devenu si cher, si précieux, qu'il comble même tout ce qui manque ou qui est abimé entre lui et son bourru de frère aimé. Et il parvient à donner le Christ à Simon-Pierre parce que la présence de Jésus en lui, dans son cœur, est déjà si grande, si réelle, que Pierre en est absorbé avec tout son cœur et toute sa vie, au point de devenir un autre, tellement lui-même qu'il est un autre homme : « Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Képhas » Cela ne signifie pas qu'il ne sera plus Simon, le fils de Jean. Pierre restera lui-même, pour le meilleur et pour le pire, même après la Pentecôte. Mais il est un autre homme parce que dans sa vie entre, émerge l'identité éternelle qu'il a face au Christ, dans sa vie émerge ce qu'il est pour le Christ, depuis l'éternité et pour l'éternité. Et si le Christ est présent, ce que je suis pour lui *se réalise*, devient plus moi que moi-même, me définit plus que toute autre chose, plus que moi-même. Si le Christ est présent, il rend possible ce que je suis pour Lui dans sa relation avec moi. Si je tiens compte de lui, je lui permets de me faire être ce que je suis pour Lui.

« Le maître est là, il t'appelle. » Le Christ se transmet entre nous, il nous a été transmis et se transmet entre nous, *dans l'écho de son appel que deviennent nos relations*, même les plus familières et intimes. C'est le Christ qui appelle Marie, mais c'est Marthe qui devient pour Marie la transmission temporelle, charnelle, de l'appel de l'Éternel. Le Christ est présent, et Marthe dit à Marie : « Il est là ! ». Le Christ appelle Marie, et Marthe dit à Marie : « Il t'appelle ! ». Elle n'ajoute rien, elle ne fait aucun commentaire, elle n'interprète rien. Mais sa personne, son corps, sa voix, son regard, sa respiration un peu essoufflée, la sueur sur son front, ses yeux brillants... tout en elle devient une transmission du Christ qui appelle sa sœur. Marthe devient l'incarnation de la présence et de l'appel du Christ pour sa sœur, de la charité du Christ, de la charité de Dieu pour tout homme.

« Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous ». ⁷⁰

L'expérience de la Vierge Marie, celle qu'elle a vécue immédiatement après l'Annonciation en rendant visite à Élisabeth, devient l'expérience quotidienne

⁷⁰ Jn 1, 14.

de la communion ecclésiale, de l'Église. C'est ce qu'Élisabeth remarque pleine d'émerveillement, mue et émue dans sa chair de femme et de mère : « Lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi ».⁷¹ La présence du Christ est si réelle au milieu de nous que nous en faisons même l'expérience physique.

Non pas du prosélytisme, mais une attraction

Mais la transmission de la présence de Jésus parmi nous n'est pas mécanique. Pourquoi ? Parce que c'est une transmission entre le Christ présent et la liberté de l'autre. Marthe ne va pas dire à sa sœur : « Dépêche-toi, Jésus est là ! Tu ne dois pas manquer cette occasion ! ». Non, elle ne propose pas le Christ comme un talisman qui porterait malheur si on ne le touche pas. Elle propose le Christ comme celui qui s'offre le premier à notre liberté, nous attirant à lui par un amour humble, son amour assoiffé du nôtre, assoiffé de la soif de notre cœur. La Samaritaine, tout comme Zachée, Nicodème et le bon larron, le Christ ne les a pas convertis en faisant du prosélytisme, comme le diraient en chœur le pape François et le pape Benoît, mais par attraction, par l'attraction qu'exerce le Christ lui-même sur notre liberté. Le Christ attire la liberté ; il ne nous attire pas en nous séduisant à travers d'autres choses, à travers ce qui nous intéresserait, les caprices qui nous habitent, mais il attire la liberté. C'est donc une attraction qui nous propose des pas à faire, qui respecte nos interrogations, nos hésitations (il passe une nuit à parler avec Nicodème), jusqu'à s'abandonner, non pas à une contrainte, mais à un amour infini, à l'évidence d'un amour infini. Pensons à la patience de ceux qui nous ont engendrés dans la foi, dans l'expérience chrétienne, quelle patience pour attendre que notre liberté grandisse et dise oui !

Marthe va voir sa sœur, toute pleine elle-même, la première, de l'attraction du Christ. Imaginez la beauté du Seigneur, sa force d'attraction pour le cœur, lorsqu'il lui dit, en la regardant droit dans les yeux : « Je suis la résurrection et la vie »⁷² – imaginez : il est la beauté absolue ; toutes les icônes tentent de l'exprimer. Et il le dit justement en tant qu'attraction de Dieu sur l'homme, car il le dit non pas tant pour se définir lui-même, mais pour définir sa relation avec nous, l'influence sur nous de cette beauté absolue. En effet, il ajoute immédiatement : « Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit

⁷¹ Lc 1, 44.

⁷² Jn 11, 25.

et croit en moi ne mourra jamais. »⁷³ Il nous offre une vie qui ne meurt pas, qui ne meurt jamais ! Et cette vie, c'est lui. Qu'est-ce qui peut nous attirer plus ? Et même : quoi d'autre peut nous attirer en dehors de cela ?!

Voilà : le témoignage, comme substance de relations vraies, de véritable amitié, de véritable fraternité, c'est-à-dire comme substance de la communion ecclésiale, transmet cela à la liberté de l'autre, propose cela de ma liberté attirée par le Christ à la liberté de l'autre qui est attiré, appelé, non par moi, mais par le Christ. « Le maître est là, il t'appelle [Lui]. »

Si nous avons cette conscience des relations, ce jugement sur notre instinctivité dans les relations, quel soleil resplendissant seraient nos communautés, même toutes petites, même minuscules, même délabrées, au milieu d'un monde où l'attraction et la liberté sont esclaves l'une de l'autre, et donc ne respirent pas, ne créent pas d'amitié, ne dilatent pas le cœur et la vie. Dans le monde, l'attraction et la liberté sont fusionnées, et donc n'évoluent pas, elles ne changent pas la vie.

Nous en avons tant de témoignages positifs, grâce à Dieu ! Quel émerveillement que de telles réalités soient disséminées dans l'Église, dans les mouvements, dans les ordres. C'est ainsi que l'Église vit et transforme le monde, que l'Église est le sel et le levain dans la pâte du monde. Pas tant parce que nous nous aimons les uns les autres, mais *parce que nous nous aimons ainsi*, de telle sorte que même l'étreinte entre mari et femme donne corps à cet appel, qu'elle exprime le fait de se dire l'un à l'autre (comme Marthe à Marie, comme André à Pierre, comme la Samaritaine aux gens de sa ville) que le Christ est présent et t'attire à lui, qu'il appelle ta liberté à aller vers lui, pour être la Résurrection et la Vie de ta vie. C'est le fait de s'aimer ainsi qui fait de l'Église le sel de la terre, la lumière du monde.

Il n'y a pas d'étreinte, il n'y a pas d'amitié, il n'y a pas de fraternité plus profonde et intime que celle-ci. Pourquoi ? Parce que cela signifie que ce qui nous unit, ce qui nous serre les uns aux autres (même entre mari et femme), comme le dit saint Augustin,⁷⁴ est ce qui est plus intime pour moi que moi-même, ce qui est plus intime pour toi que toi-même, ce qui est plus intime pour nous que nous-mêmes, que notre intimité : la plénitude pour laquelle le cœur est fait et satisfait par le Christ, par Dieu dans le Christ.

Cette intensité, cette profondeur des relations, vainc la mort et la séparation entre nous que la mort semble créer. En effet, c'est la présence du Ressuscité, de Celui qui nous ressuscite, qui est la Vie de la vie, c'est la présence du Ressuscité qui appelle même à travers la mort, à travers la séparation. Celui qui

⁷³ Jn 11, 25b-26.

⁷⁴ « ... interior intimo meo et superior summo meo » (saint Augustin, *Les Confessions*, III, 6, 11).

attire mon cœur est le même, c'est la même Présence qui, dans la mort, à travers la mort, attire à elle la personne que j'aime. Celui qui attire mon cœur est le même qui attire à lui la personne que j'aime vers la vie éternelle. *La mort est le signe mystérieux que notre vocation est définitive, le signe définitif que Lui seul nous est nécessaire pour vivre.* Et si c'est cela qui nous unit, si c'est cette réalité qui nous unit, qui nous unit par le cœur et non par la tête, alors, même dans la douleur que la condition humaine ne peut s'empêcher de ressentir, la réalité est que nous nous trouvons encore plus unis dans le Christ, dans la Vie. C'est éventuellement moi qui dois encore parcourir un chemin en ce sens, qui dois encore parcourir le chemin de Marthe vers le Christ, et donc vers sa sœur ou vers son frère ; mais la réalité est que celui qui est plus en présence du Christ est plus présent à moi que moi-même, plus proche de la vérité de mon cœur que moi-même...

La source du charisme

Cette fraternité qui communique l'appel du Christ présent, plénitude du cœur, est la mission *ad intra* et *ad extra* de l'Église, de chaque communauté, de chaque réalité ecclésiale. C'est la mission de l'Église que de vivre cette fraternité. C'est aussi la substance de tout charisme. Si nous réfléchissons bien, nous voyons que chaque charisme ecclésial est au fond une forme particulière, une incarnation particulière de la transmission à l'homme de l'appel que lance le Christ à la liberté, afin que celui qui est rejoint par cet appel puisse se relever de sa douleur muette comme Marie de Béthanie, pour rejoindre la présence du Ressuscité qui remplit de Vie notre vie.

Chaque charisme ecclésial est une manière particulièrement appropriée d'aller dire à tous, comme Marthe à Marie, que le Maître est présent et qu'il nous appelle à lui pour répondre à notre désir de vie éternelle. Pour ceux qui y participent, chaque charisme est porteur de la fascination de cet appel, une fascination parce qu'il correspond à tout ce que mon cœur désire même sans le savoir. Le charisme que Dieu a choisi pour toi est celui dans lequel cet appel t'atteint avec plus de beauté, de concret et de vérité. C'est celui dans lequel cet appel continue à résonner en toi, surtout si tu suis la méthode que chaque charisme implique pour faire de cet appel un rappel constant de la présence du Christ et donc de la plénitude du cœur ; de la présence du Christ et donc de la Résurrection et la Vie de ta vie.

Le renouvellement d'un charisme est toujours un retour de l'attention et de l'affection vers cette expérience originelle. La source d'un grand fleuve n'est pas un moment du passé, mais une origine constante. Y revenir n'implique pas

de remonter le cours du fleuve sur des centaines ou des milliers de kilomètres, mais de prendre conscience que l'eau qui coule maintenant, dans le présent de ta vie et de ta communauté, est toujours alimentée par la source, même si des infiltrations d'eau sale ou des débris sont toujours possibles, parce que nous sommes humains, nous sommes pécheurs, et nous sommes toujours persécutés. La présence d'eau sale et de débris dans le flux de l'Église s'est produite dès la première communauté chrétienne. Mais si l'eau coule, elle vient toujours de la source, et nous aussi sommes appelés à « couler » maintenant, dans le segment du fleuve où nous sommes entrés, avec cette conscience. La conscience de l'origine, de la source, maintenue et reprise dans l'écoulement du fleuve, dans le flux du fleuve, aide aussi à discerner ce qui ne vient pas de la source, ou à accepter qu'il y ait, grâce à Dieu, des affluents qui viennent renforcer le courant du fleuve sans en troubler les eaux. C'est ainsi que l'Église « coule » à travers les siècles, et de même toute famille charismatique qui voit le jour en elle, que ce soit un mouvement ou un ordre aussi ancien que le mien.

L'important est de ne pas perdre la conscience du fait que tout nouveau charisme reste en réalité toujours un affluent qui vient renforcer le courant du grand fleuve de l'Église, dont la source, l'origine est le côté ouvert du Crucifié, le souffle du Ressuscité au Cénacle, la Pentecôte. Lorsque l'Église reconnaît qu'un charisme lui est propre, elle le fait en reconnaissant qu'il apporte dans le grand fleuve de l'Église la même eau de source, la même « eau vive » de l'Origine de l'Église elle-même. Voilà pourquoi il est important que tout charisme se laisse toujours vérifier par l'Église dans sa fidélité à l'origine, aussi bien celle du charisme que celle de l'Église elle-même ; origine qui, en définitive, est toujours et uniquement le Christ ressuscité, la Vie de la vie du monde.

Jean à la suite

C'est pour cette raison que nous avons toujours besoin du charisme de Pierre, nous avons besoin de Pierre, d'être confirmés par lui dans la foi et dans la fidélité à l'origine, parce que l'Origine est le Ressuscité et, malgré toutes ses hésitations, toutes ses misères humaines, Pierre est, dès le début de l'Église, le témoin privilégié de la Résurrection, du fait que le Christ est la vie, la Résurrection et la vie de l'homme, celui qui témoigne du fait que le Ressuscité est présent et que nous pouvons le rencontrer et le suivre. Il y a comme un cri qui résonne dans l'Église primitive, dans l'Église dès ses origines : « Le Seigneur est réellement ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre », ⁷⁵ et la liturgie

⁷⁵ Lc 24, 34.

le répète. Jésus est d'abord apparu aux femmes, il est apparu aux disciples d'Emmaüs, il est apparu à tous les apôtres, etc., mais c'est comme si le garant ultime de la Résurrection était principalement Pierre ; c'est comme si les apparitions du Ressuscité étaient toutes garanties, vérifiées, par l'apparition à Pierre. Et tous ceux qui recevaient une apparition du Ressuscité allaient, couraient le lui dire (Marie-Madeleine, les femmes, les deux disciples d'Emmaüs, tous courent le dire à Pierre). Et c'est encore le cas aujourd'hui. Toute la manifestation et l'œuvre du Christ, ainsi que de l'Esprit que le Ressuscité insuffle aux disciples, tous les charismes (car les charismes sont la vie du Ressuscité dans la vie de l'Église, dans la vie du monde), tout est certain si Pierre le confirme par son expérience du Christ présent et vivant.

La grande scène du oui de Pierre, en Jean 21,15-19, est au fond l'investiture de Pierre dans son charisme pastoral, enraciné dans la triple et humble confession d'amour au Christ que suit la mission de devenir un pasteur universel : « Sois le berger de mes agneaux » – « Sois le pasteur de mes brebis » – « Sois le berger de mes brebis ». ⁷⁶ Mais tout cela se passe entre le Christ ressuscité et Pierre, c'est l'œuvre du Ressuscité, et c'est en tant que Ressuscité que Jésus demande à Pierre de le suivre : « Suis-moi. » ⁷⁷ Avant la Résurrection, Jésus a annoncé la primauté de Pierre, mais c'est après la Résurrection que Jésus consacre Pierre dans sa mission, c'est-à-dire qu'il fait de lui ce à quoi il l'appelle, qu'il en fait pour nous le « doux Christ de la terre », selon les termes de sainte Catherine de Sienne adressés au Pape. ⁷⁸ Présence du Ressuscité sur terre, garantie de la présence du Ressuscité sur terre.

Jean, qui est peut-être le plus « charismatique » des apôtres, le plus perspicace, le plus mystique, le plus prophétique, le plus ardent dans l'amour et dans l'amitié avec le Christ, loin de tirer de tout cela une raison pour se sentir supérieur, a compris que dans ce choix du Maître de conférer la primauté à Pierre se trouvait le chemin sûr pour vivre ses charismes à la suite du Christ. Déjà en route vers le tombeau, le matin de Pâques, ayant couru plus vite que Pierre, il s'arrête et l'attend. Pourquoi ? Parce qu'il veut entrer dans le tombeau *en suivant* Pierre, il veut croire en suivant, comme il a appris en suivant Jésus lui-même. Et à la fin de son Évangile, nous voyons que lorsque Jésus s'éloigne avec Pierre à qui il a demandé de le suivre, Jean les suit. C'est-à-dire qu'il suit Pierre qui suit Jésus ; *il suit Pierre qui suit*.

« S'étant retourné, Pierre aperçoit, marchant à leur suite, le disciple que Jésus aimait. C'est lui qui, pendant le repas, s'était penché sur la poitrine de

⁷⁶ Cf. Jn 21, 15-17.

⁷⁷ Jn 21, 22.

⁷⁸ Sainte Catherine de Sienne, *Lettre à Grégoire XI*, n°185.

Jésus pour lui dire : “Seigneur, quel est celui qui va te livrer ?” Pierre, voyant donc ce disciple, dit à Jésus : “Et lui, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?” Jésus lui répondit : “Si je veux qu’il demeure jusqu’à ce que je vienne, que t’importe ? Toi, suis-moi.”⁷⁹

C’est comme si Jésus disait : « Ne t’inquiète pas de ce qu’il adviendra de lui, de son charisme. C’est moi qui vais faire en sorte que son charisme soit toujours présent dans l’Église jusqu’à la parousie ! Il suffit que tu voies qu’il te suit, toi, qui me suis. Cela suffit pour que son charisme, et toute l’Église avec lui, soient féconds, portent des fruits pour ma gloire et pour le salut du monde ».

Mais l’important, pour chacun de nous, est le fait que l’attachement à Pierre permet à Jean de croire, d’être solide dans la foi dans le Christ Ressuscité, de répondre comme Marthe à la question de Jésus, « Crois-tu cela ? », non pas tellement par des paroles de foi, mais avec une attitude du moi solide dans son attachement au Seigneur. Après être entré dans le tombeau à la suite de Pierre, Jean « vit, et il crut ».⁸⁰ Il a fait l’expérience d’une grâce de foi, l’expérience d’être investi par l’événement de la Résurrection, de la présence du Ressuscité, et il a compris que cette grâce était liée au fait de suivre Pierre. C’est pourquoi, aussi bien lors des apparitions du Ressuscité, comme celle au bord du lac de Tibériade, que pendant la mission décrite dans les *Actes des Apôtres*, nous verrons désormais toujours Jean à la suite de Pierre et expérimentant avec lui le Ressuscité et le fait que le Christ est la Vie de la vie. Miracles, annonce, il fait tout cela en restant attaché à Pierre. Cela permettra à Jean, avec son charisme, de rendre à son tour fécond le ministère de Pierre, de l’aider à reconnaître le Ressuscité, comme lorsqu’il lui dit : « C’est le Seigneur ! »⁸¹ après la pêche miraculeuse. Ici, *Pierre obéit au charisme de Jean*, précisément parce que celui-ci l’aide à reconnaître le Ressuscité présent, vers lequel il va le premier en se jetant à l’eau pour que tous les autres puissent, encore et toujours, le suivre vers Jésus.

Je dis cela parce que le fait de revivre l’Évangile nous aide à situer notre vie, ce qui nous arrive, les circonstances que nous vivons, tout, dans l’événement du Christ ressuscité. Ce n’est pas un exercice d’imagination, un rêve éveillé, car dans l’Église, dans les sacrements, dans l’Évangile, le Christ ressuscité reste un événement présent, que l’on peut donc réellement rencontrer, auquel on peut réellement s’assimiler, s’identifier, pour trouver ainsi la juste attitude dans la vie. Une juste attitude qui, précisément parce qu’elle nous in-

⁷⁹ Jn 21, 20-22.

⁸⁰ Jn 20, 8.

⁸¹ Jn 21, 7.

troduit dans l'événement du Christ pascal, est une attitude joyeuse, sûre, féconde, pleine de paix et de sympathie pour toute l'humanité désireuse qu'on lui annonce que le Ressuscité est là et qu'il appelle tous les hommes au salut dans la communion avec Lui, la Vie de la vie et la Miséricorde du Père.

Ce qui l'emporte sur le naufrage

Les dernières scènes des *Actes des Apôtres*, admirablement écrits par saint Luc, racontent le voyage de saint Paul vers Rome et son arrivée dans la ville éternelle, où il passera deux ans en résidence surveillée, en attendant que son cas soit présenté devant le tribunal impérial. La dernière scène que les *Actes* présentent de lui se résume en deux versets : « Paul demeura deux années entières dans le logement qu'il avait loué ; il accueillait tous ceux qui venaient chez lui ; il annonçait le règne de Dieu et il enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ avec une entière assurance et sans obstacle. »⁸²

Quoiqu'en résidence surveillée, quoiqu'en attente de jugement, persécuté par les Juifs et à la merci de la lenteur de la bureaucratie romaine (qui, en deux mille ans, n'a pas fait tellement de progrès !), Paul est un homme libre, libre d'accueillir tout le monde et de rendre témoignage de l'événement du Christ qui a bouleversé son existence. Paul est libéré de la peur. Il ne peut pas bouger, mais rien n'entrave son désir de transmettre le sens de la vie qu'il a rencontré, car c'est un sens de la vie qui donne un sens même à la souffrance et à la mort. Toute la liberté de Paul est dans son cœur, car elle consiste en une foi, une espérance et une charité pour la possession desquelles le oui d'un cœur pauvre suffit, le oui d'un cœur qui ne prétend rien posséder sans le recevoir de Dieu. Paul est libre parce qu'il n'a besoin de rien d'autre que du Christ, et le Christ est avec lui, il vit en lui. Pour reprendre les paroles de Montini, il a accueilli Pâques en lui, précisément comme « la proclamation que nous avons besoin du Christ, notre vie ».

Je pense au témoignage de tant d'hommes et de femmes qui, par leur foi et leur attachement au Christ, ont surmonté, pour ainsi dire, le naufrage de l'intérieur, au milieu des vagues qui détruisaient tout, par la position de leur cœur, par la consistance de leur moi entièrement fondé sur le Christ.

Dans ces scènes, saint Paul fait penser aux grands saints que nous apprenons actuellement à connaître : je pense au cardinal Van Thuân dans ses années d'emprisonnement, ou à Takashi Nagai : en plus de *Pensieri dal Nyokodō* [Pensées depuis le Nyokodō], qui sont les belles réflexions que ce médecin ja-

⁸² Ac 9, 26-31 ;

ponais à faites depuis sa cabane après la destruction de Nagasaki par la bombe, j'espère que sera bientôt publiée son autobiographie jusqu'à l'explosion de la bombe, *Ciò che non muore mai* [Ce qui ne meurt jamais], car on y voit le témoignage d'un homme dont la vie est le Christ, uniquement le Christ. Ainsi, alors même qu'il a tout perdu, que tout a été détruit, comme une petite plante qui refléurit, le voilà qui, par sa foi dans le Christ, commence une vie nouvelle qui n'est pas seulement pour lui, mais pour tous.

Mais cette scène de stabilité de l'apôtre Paul dans sa maison de Rome est précédée, presque immédiatement, d'une expérience tragique, d'un voyage terrible. En se rendant de Césarée à Rome, Paul avait fait naufrage en Méditerranée. Luc, qui était avec lui et qui raconte donc tout à la première personne du pluriel, nous offre une chronique digne du plus attentif des reporters, et peut-être même des meilleurs romanciers d'aventure.

Mais le récit de ce naufrage n'est pas seulement une sublime page de littérature ainsi qu'une documentation sur l'art de la navigation à l'époque gréco-romaine. C'est une page d'Écriture Sainte dans laquelle nous est annoncé un regard de foi sur l'histoire et ses tragédies, afin que nous puissions mieux interpréter et vivre ce que nous vivons aujourd'hui, dans notre vie et dans tous les milieux, et recevoir une lumière pour nous orienter et vivre toute circonstance comme une occasion de grandir dans ce que vaut vraiment la vie humaine.

Sur le navire qui commence par dériver, puis fait naufrage près de l'île de Malte, Paul, bien que prisonnier, domine toute la situation et devient en quelque sorte *le metteur en scène du salut de tous*. Je vous lis cette page, qui vous reposera de votre effort d'attention pour m'écouter, parce que c'est un récit d'aventure, mais surtout parce qu'elle est richissime et nous parle pour le temps présent.

« Le lendemain, comme la tempête nous secouait avec violence, on a jeté le superflu par-dessus bord. Le troisième jour, les matelots ont lancé, de leurs propres mains, le grément du bateau à la mer. Depuis bien des jours, ni le soleil ni les étoiles ne se montraient et une tempête d'une violence peu commune continuait à sévir : désormais, tout espoir d'être sauvés nous était enlevé. Les gens n'avaient plus rien mangé depuis longtemps. Alors Paul, debout au milieu d'eux, a pris la parole : "Mes amis, il fallait m'obéir et ne pas quitter la Crète pour gagner le large : on aurait évité ces dommages et ces pertes !" [Ici, il joue un peu le rôle de Marthe !]. Mais maintenant, je vous exhorte à garder confiance, car aucun de vous n'y laissera la vie, seul le bateau sera perdu. Cette nuit, en effet, s'est présenté à moi un ange du Dieu à qui j'appartiens et à qui je rends un culte. Il m'a dit : 'Sois sans crainte, Paul, il faut que tu te

présentes devant l'empereur, et voici que, pour toi, Dieu fait grâce à tous ceux qui sont sur le bateau avec toi.' Alors, gardez confiance, mes amis ! J'ai foi en Dieu : il en sera comme il m'a été dit. Nous devons échouer sur une île." Or, la quatorzième nuit que nous dérivions sur la mer Adria, vers minuit, les matelots ont pressenti l'approche d'une terre. Ils ont lancé la sonde et trouvé vingt brasses ; un peu plus loin, ils l'ont lancée de nouveau et trouvé quinze brasses. Craignant que nous n'allions échouer sur des rochers, ils ont jeté quatre ancres à l'arrière, et ils appelaient de leurs vœux la venue du jour. C'est alors qu'ils ont cherché à s'enfuir du bateau, et qu'ils ont descendu la chaloupe à la mer sous prétexte d'aller tirer les ancres de la proue. Paul a dit alors au centurion et aux soldats : "Si ces gens-là ne restent pas sur le bateau, vous ne pouvez pas être sauvés." À ce moment, les soldats ont coupé les filins de la chaloupe et l'ont laissé partir. En attendant que le jour se lève, Paul exhortait tout le monde à prendre de la nourriture : "Voilà aujourd'hui le quatorzième jour que vous restez dans l'expectative, sans manger ni rien prendre. Je vous exhorte donc à prendre de la nourriture, car il y va de votre salut : aucun de vous ne perdra un cheveu de sa tête." Ayant dit cela, il a pris du pain, il a rendu grâce à Dieu devant tous, il l'a rompu, et il s'est mis à manger. Alors tous, retrouvant confiance, ont eux aussi pris de la nourriture. Nous étions en tout deux cent soixante-seize personnes sur le bateau. »⁸³

Nous devons méditer cette scène en pensant à nos propres naufrages, aux naufrages de notre époque, de la pandémie à la guerre en Ukraine avec tous les bouleversements politiques, économiques, sociaux, psychologiques, mais aussi religieux que celle-ci provoque dans le monde. Nous devons méditer cette scène en pensant aux naufrages plus personnels, ou familiaux, ou encore communautaires, dans lesquels nous sommes impliqués ou qui impliquent nos proches et nos amis.

Le bateau sur lequel Paul voyageait symbolise le monde, la société dans laquelle nous nous trouvons, en route pour le destin prévu pour chacun de nous. Et voilà que Paul se rend compte – cela lui est révélé –, que tous ces compagnons de route ne sont pas indifférents pour son destin personnel, pour le chemin de sa vie à la suite du Christ. Il lui est révélé que Dieu sauvera tout le monde avec lui, qu'il ne le sauvera pas sans ce peuple totalement ignorant et inconscient du Christ. Paul s'aperçoit que c'est précisément pour sauver tout le monde que le Seigneur s'est fait suivre par lui sur ce navire en perdition. C'est ainsi que Paul comprend qu'il doit communiquer à tous sa certitude, communiquer à tous qu'il est sûr parce qu'il est attaché au Christ, et qu'il est sensible au

⁸³ *Ac 27, 18-37.*

besoin de vie, à la faim de ses compagnons parce que sa faim est rassasiée par le Christ présent, parce que son cœur est rassasié par le seul Pain de Vie dont nous ayons vraiment besoin.

Paul ne prêche pas beaucoup pour convertir tous ces naufragés désespérés de la vie. Paul s'agrippe à la Présence de Celui qui est toute sa consistance. Et il est calme et joyeux, sans une once de peur, parce que Jésus lui suffit, parce que lui suffit le Ressuscité qui s'est livré à lui jusqu'à mourir pour lui et pour tous en se faisant Corps et Sang à manger et à boire, au milieu du naufrage, pour nourrir notre vie de sa Vie.

Mais en vivant cela, Paul se rend compte, avec un émerveillement dont on ne peut se lasser, que le Christ, en le rassasiant, rassasie chacun ; que le Christ, en le sauvant, sauve chacun ; que le *Christ, la Vie de sa vie* – et précisément parce qu'il est la Vie de sa vie –, *est la Vie de tous*.

Et il n'y a plus un seul homme sur terre qui ne soit pas, pour toujours, son frère !

Écoutons le *Regina Cæli* chanté par la chorale.

Dimanche 1^{er} mai, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Nikolai Rimski-Korsakov, La grande Pâque russe, op. 36

Ernest Ansermet - L'Orchestre de la Suisse Romande

« Spirto gentil » n°29, (Decca) Universal

Angélus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Davide Prosperi. Nous voilà arrivés à la fin, à l'acte final de ces Exercices qui, je dois le dire, ont vraiment été un fait qui rend reconnaissants, dans le moment que nous vivons et avec les questions que nous avons. D'ailleurs, la gratitude est le mot qui domine dans les contributions qui nous sont parvenues par e-mail hier soir : gratitude pour le témoignage du Père Mauro, gratitude pour ces exercices, gratitude d'être encore ensemble, que le mouvement soit encore là. Tout cela ne va pas de soi, tout cela est là parce que Dieu veut que cela continue à être là ; s'il ne le voulait pas, il n'en resterait rien. Nous sommes arrivés ici (comme nous le disions le premier soir) avec beaucoup de questions, beaucoup de préoccupations, personnelles et communautaires, sur la vie du mouvement, sur la situation que nous vivons, sur le monde, la guerre, la douleur et la souffrance, mais ce qui s'est passé, ce à quoi nous avons participé a rempli tout l'espace de notre cœur, chassant le reste dans un coin, et projetant même une lumière nouvelle et inattendue sur tout le reste – du moins pour ce qui me concerne –, en le pacifiant.

Je voudrais revenir sur ce que le père Mauro nous a dit hier matin : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » C'est de cela, et seulement de cela dont nous avons besoin, cela dont tout le monde a besoin. C'est la seule chose nécessaire. Nous avons besoin d'une vie qui nous ressuscite de la mort, de toute mort, de tout visage que la mort et le mal revêtent dans notre vie personnelle, en famille, dans la communauté, dans le monde entier. Tout le reste, ce sont les mille choses qui nous donnent du souci et nous agitent sans être nécessaires, parce qu'elles ne répondent jamais au véritable besoin du cœur, de chaque cœur ». ⁸⁴

⁸⁴ Voir ci-dessus, p. 39.

Demandons-nous alors, comme je me le suis demandé : pourquoi cela est-il arrivé ? Pourquoi cela a-t-il pu arriver ? En quoi consiste ce témoignage qui nous a été rendu ?

Une phrase de Péguy résume bien la situation : quand l'élève « répète seulement, s'il ne fait que répéter, je n'ose pas même dire la même résonance, car alors [...] c'est un misérable décalque [de la pensée du maître], le plus grand des élèves, s'il n'est qu'élève, ne compte pas, ne signifie absolument plus rien, éternellement est nul. Un élève ne vaut, ne commence à compter que au sens et dans la mesure où lui-même il introduit une voix, une résonance nouvelle, c'est-à-dire très précisément au sens et dans la mesure même où il n'est plus, où il n'est pas un élève. Non qu'il n'ait pas le droit (...) [d'avoir un maître]. Mais il en doit descendre par les voies naturelles de la filiation, et non par les voies scolaires de l'élevage. ».⁸⁵ En 1989, Giussani a commenté ce passage de Péguy en ces termes : « Ainsi, l'homme ressent le besoin d'une compagnie authentique, qui soit source de mission dans le monde entier : non l'élevage, ni la répétition, mais la *filiation*. L'introduction d'un écho, d'une résonance nouvelle est l'œuvre du fils qui a la même nature que le père. Il a la même nature, mais c'est une réalité nouvelle. Si bien que le fils peut faire mieux que le père et que ce dernier peut se réjouir que son fils soit plus grand que lui. Mais l'œuvre du fils ne peut être plus grande que celle du père que dans la mesure où il approfondit ce qu'il a vu et entendu de son père. Les deux aspects les plus contraires à l'organisme vivant de la compagnie chrétienne sont donc, d'un côté la répétition, et de l'autre l'affirmation de sa propre vision des choses, de son opinion, de sa mesure comme critère ultime. Seule la filiation génère : le sang de l'un, le père, passe dans le cœur de l'autre, le fils, et génère une nouvelle capacité de réalisation. Ainsi se dilate et se multiplie le grand Mystère de sa Présence, afin que tous Le voient pour rendre gloire à Dieu ».⁸⁶

Voilà, je crois que ces jours-ci, nous avons pu vivre cette expérience, y participer vraiment : ce que signifie être fils. Nous t'en remercions.

Beaucoup de questions nous sont parvenues. Nous en avons choisi quelques-unes parmi les plus fréquentes.

« “Une seule chose a de la valeur”. Pourtant, cette chose reste continuellement à l'arrière-plan, oubliée, et donc finalement peu aimée, peu connue, parfois mise en doute. Comment laisser la Présence devenir familière, présente, vraie, pour nourrir concrètement la vie ? »

⁸⁵ Cf. C. Péguy, *Cahiers*, VII, XI [3.2.19.7], in *Œuvres en prose complètes*, t. 2, Gallimard, Paris 1988, p. 662.

⁸⁶ L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 50. Cf. L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 94-95.

« Si le Christ suffit, qu'est-ce que tout le reste ? La faim, le désir, le travail, la politique, la passion, le sentiment, la guerre : que sont toutes ces choses ? »

P. Mauro-Giuseppe Lepori. Comment la Présence devient-elle familière ? Les noces de Cana me sont venues à l'esprit : Jésus aussi a été invité au mariage. Il y a une sorte d'invitation à entrer dans notre vie familière, dans la familiarité de notre vie ; et que Jésus vienne, c'est bien sûr aussi le fruit de la liberté qui l'invite, mais c'est une gratuité. Ils ne se sont pas rendu compte de qui ils invitaient en invitant Jésus au mariage, mais s'il n'était pas venu, ils seraient restés à court de vin, l'eau serait restée de l'eau, la vie familière de ce couple, notre vie familière, notre vie quotidienne resterait ce qu'elle est : une réalité qui s'épuise. Voilà, il est vraiment important de réaliser que le Christ se laisse inviter avec une extrême facilité (il est plus facile à inviter que l'abbé général !), parce qu'il est déjà derrière la porte. Nous l'invitons, mais il est déjà derrière la porte de notre vie et il frappe, il est déjà là. Il suffit de ce « oui » d'une liberté qui Lui dit « Entre ! » (« Allez, on y va ! »),⁸⁷ comme le dit le chant de tout à l'heure), mais c'est un « Allez » propre au Christ, « Entre, avance ! ». Ce « oui » suffit, car si sa présence devait nous devenir familière de manière plus compliquée qu'en disant « Viens ! », nous trahirions la gratuité de cette Présence, qui est au contraire une gratuité absolue.

« Si le Christ suffit, qu'est-ce que tout le reste ? La faim, le désir, le travail, la politique, la passion, le sentiment, la guerre : que sont toutes ces choses ? » Toute cela aspire au Christ, autrement dit, tout cela est le visage concret d'un cri, du besoin de Lui, de la soif de Lui, du vide qui se crée dans la vie s'Il n'est pas là. Alors, en embrassant le Christ, je ne renie rien, je ne dis pas que tout cela n'est rien, mais j'affirme encore plus que tout cela veut être, veut vraiment être plein de réalité. Si je n'embrasse pas le Christ, si je ne laisse pas le Christ entrer dans ma maison, ma maison reste vide en tant que maison, rien n'a plus de sens : ni la table, ni la chaise, rien. Reconnaître que tout tend vers Lui fait de chaque instant de notre vie quotidienne le lieu de la vérification de Sa présence, du fait qu'Il est présent.

Prosperi. « Tu as dit qu'il y a une unité entre les disciples parce que le Christ est tout pour le cœur de l'homme. Parfois, dans la communauté, le désir d'unité court le risque d'être théorisé comme quelque chose à atteindre et à construire avec ses propres forces et ses propres efforts, en négligeant l'événement du Christ et en vivant ainsi avec tiédeur la rencontre avec l'autre et son expérience. »

⁸⁷ F. Ferrari (« Zot »), « Avanti, forza » [« Allez, on y va ! »].

Lepori. Il faut vraiment accepter le fait que notre unité est l'œuvre de Quelqu'un, d'une Présence ; ce n'est pas quelque chose que nous construisons entre nous comme un pont, ce n'est pas un pacte entre nous, mais elle est vraiment générée par Quelqu'un. C'est essentiel dans l'expérience de l'Église, tout comme dans l'expérience de l'œcuménisme : se rendre compte à nouveau que nous ne construisons pas nous-mêmes notre unité, mais qu'elle se réalise si nous reconnaissons qu'Il est au milieu de nous, qu'Il est là.

Et cela vaut pour tout : ce n'est pas à nous de construire la présence du Christ, il faut la reconnaître. Quand Mère Teresa disait qu'il faut reconnaître le Christ dans le pauvre, elle ne le disait pas dans le sens qu'il faut faire un effort de volonté pour se dire : « Ce loqueteux ou ce lépreux est le Christ », mais il faut reconnaître que le Christ est dans le pauvre, il se manifeste dans le pauvre, il vient à notre rencontre dans le pauvre et dans chaque frère et sœur. Et cela crée une unité infinie avec tout le monde et toute chose, parce que ce que je reconnais dans l'autre est le Seul dont j'ai vraiment besoin. Saint Benoît affirme : « Quand arrive un pèlerin, un pauvre, il faut aller à sa rencontre et adorer le Christ en lui », ⁸⁸ c'est-à-dire le reconnaître ainsi présent en l'autre, reconnaître que c'est Lui qui vient, qu'Il est là, que c'est une réalité ontologique. Et c'est cela qui fait tout, qui fait toute la substance de la charité, de la communion, c'est de reconnaître que la présence du Christ est ontologique et que je ne suis pas appelé à la susciter comme un esprit, mais à la reconnaître présente, et en la reconnaissant, je la manifeste.

Prosperi. « Tu as défini le silence comme la voie principale pour affronter le désordre de nos vies. Que signifie faire silence pour toi au quotidien ? Et comment nous laïcs, plongés dans le monde jusqu'au cou, pouvons-nous nous éduquer à cette pratique, afin de pouvoir nous aussi écouter le Maître qui parle ? »

Lepori. Faire silence signifie avant tout reconnaître que ce n'est pas nous qui faisons le silence, que le silence est créé par le Christ qui nous parle. Étant donné qu'une seule Parole vaut la peine d'être écoutée (comme le dit l'*Imitation du Christ* : « En une seule parole il y a tout et tout exprime une seule parole... »⁸⁹), je fais silence. Si je sais qu'il n'y a qu'une seule chose que je dois écouter, je m'efforce de n'écouter qu'elle, et c'est le silence.

⁸⁸ Cf. RB 53, 1-7.

⁸⁹ « *Ex uno Verbo omnia et unum loquuntur omnia, et hoc est Principium quod et loquitur nobis* » (« Tout vient d'un Verbe unique, et toute chose crie un seul Verbe. Et cette Parole est le Principe qui parle en dedans de nous » ; *Imitation du Christ*, Livre Premier, 3, 8).

Je crois que chaque vocation, chaque forme de vie doit trouver et vivre sa forme de silence, sa forme d'écoute du Christ, sa discipline – aussi – d'écoute du Christ. Que chacun se demande : « Qu'est-ce qui m'aide à toujours écouter le Christ, quel est ce geste, ce moment, cette discipline par laquelle j'apprends à rester toujours ouvert ou à me reprendre continuellement de ma distraction, de mon bruit, de mon bavardage, de tout ? » L'écouter, Lui qui est là et qui me parle. « C'est moi qui te parle »⁹⁰, dit Jésus à la Samaritaine. Monseigneur Filippo Santoro vous a parlé des dix minutes d'école de communauté par jour ; peut-être est-ce précisément le « oui » à la parole et au silence qui est demandé à ceux qui vivent dans le monde, aux laïcs. On demande aux *Memores* une heure de silence par jour, aux moines peut-être toute la journée en silence, mais c'est la même chose, c'est exactement la même chose. Le but n'est pas de se taire, le but est de vivre à l'écoute du Christ. Maintenant, je ne vis presque plus de façon stable dans un monastère, avec tout le silence que cela implique, avec toute la discipline de silence qu'offre le monastère, mais je me rends compte que la discipline que j'ai cultivée comme novice, comme jeune moine, puis pendant vingt-six ans dans mon monastère, m'accompagne à l'intérieur, de sorte que j'écoute le Christ même au milieu du bruit, même en voyage, dans les aéroports, parce que j'en ai besoin. Celui qui écoute ne serait-ce qu'une seule parole du Christ qui vienne vraiment de Lui ne peut que vivre dans la nostalgie de l'entendre à nouveau parler. « Je pense que je ne voudrais plus vivre si je ne l'entendais plus parler ».⁹¹ Cela crée du silence, et nous en avons besoin ! Nous n'avons pas besoin de silence, nous avons besoin que le Christ nous parle !

Prosperi. « Marthe a effectué un chemin de prise de conscience, un travail sur elle-même qui a fait grandir son humanité dans la certitude du Christ comme réponse au besoin de son cœur. Quelles sont les étapes de ce chemin, quel est ce travail ? Si la dilatation de notre humanité se fait dans le temps, à quoi puis-je comprendre que je suis au travail et que je ne suis pas encore en train, au fond, de me suivre moi-même ? »

« Dans tes méditations, tu as souligné le caractère décisif de la vérification que Marthe, Marie et Lazare font de la rencontre et des paroles de Jésus. Peux-tu mieux expliquer les termes de cette vérification ? En quoi consiste-t-elle ? »

Lepori. Je dirais que pour emprunter le chemin de Marthe, il suffirait de se demander : « Qu'est-ce que je fais de l'insatisfaction que je ressens ? Que faire de l'insatisfaction que je ressens dans tout ce que je fais, même dans ce que je

⁹⁰ Cf. *Jn* 4, 26.

⁹¹ Cf. J.A. Möhler, *De l'unité de l'Église*, H. Rémy, Bruxelles 1834, p. 50.

fais en attendant une satisfaction, qui peut parfois durer, mais qui toujours – toujours ! – montre que ce n'est pas... "Ce n'est pas pour cela, ce n'est pas pour cela !" s'écrie Reborà.⁹² Que faisons-nous de l'insatisfaction quotidienne que nous ressentons en tout, dans toutes les relations, dans tout ce que nous faisons ? La traînons-nous en jérémiade perpétuelle qui domine notre vie, ou en faisons-nous une demande, un lieu de silence où je vérifie qu'un Autre remplit ma vie, que j'ai besoin que quelque chose d'autre se produise ? » Voilà, l'insatisfaction devient un maître si elle nous fait demander, c'est-à-dire si la vie se remplit de demande. J'imagine qu'à partir de ce jour, chaque fois que Marthe était reprise par son insatisfaction à cause de ce qu'elle était ou de ce que les autres étaient ou de sa situation de vie, c'est comme si elle s'arrêtait tout à coup et se disait : « Mais non, maintenant j'ai vu que me plaindre n'est pas faire bon usage de mon insatisfaction ». Cela ne me correspond pas de me plaindre, cela ne fait que prolonger l'insatisfaction, car nous ne sommes pas faits pour l'insatisfaction, nous sommes faits pour le bonheur. Alors certainement, renaissait aussitôt en elle cette demande, qui était une demande du Christ : « Seigneur, Tu es là, appelle-moi, c'est-à-dire redis-moi cette parole, prouve-moi à nouveau que Toi seul m'es nécessaire ! » Ainsi, l'insatisfaction devient un chemin, c'est-à-dire que la limite structurelle de notre vie devient l'échelle, les étapes de notre ascension. Comme le dit saint Benoît : l'échelle de l'humilité se construit sur les marches de notre humanité, si bien qu'on s'élève vers Dieu sur les marches mêmes de sa propre humanité, toujours insuffisante à elle-même, grâce à Dieu.

« Dans tes méditations, tu as souligné le caractère décisif de la vérification que Marthe, Marie et Lazare font de la rencontre et des paroles de Jésus. Peux-tu mieux expliquer les termes de cette vérification ? En quoi consistait-elle ? » La communauté m'aide, elle devient un lieu de vérification si elle me répète continuellement la phrase de Marthe à Marie : « Le Maître est là, il t'appelle ». Nous avons besoin de la communauté objectivement, comme le lieu où il y a toujours quelqu'un qui me rappelle cela ; il y a toujours quelqu'un qui, alors que je me lamente, que je suis perdu, que je gâche ma vie, me rappelle qu'en réalité, ce que mon cœur désire est vraiment là. Et la communauté est précisément le signe que cette Présence est ontologique parce qu'elle est autre que moi, elle me rappelle que ce n'est pas moi qui crée ce qui m'est nécessaire, le Christ qui m'est nécessaire, mais il m'est donné dans un signe objectif, charnel. Jésus a décidé cela précisément pour nous donner le signe objectif de sa présence réelle. Et si je vis la communauté et

⁹² C. Reborà, « Sacchi a terra per gli occhi », in Id., *Le Poesie*, Garzanti, Milan 1988, p. 141 et suiv.

la relation avec les autres de cette manière, la relation elle-même devient la vérification que le Christ remplit le cœur.

Prosperi. Cela répond peut-être déjà à la question suivante : « Que signifie que la communion consiste à partager la vérification ? ». D'ailleurs (si je peux me permettre), ce que tu disais tout à l'heure, à savoir que la limite est une marche vers Dieu, don Giussani nous l'a dit aussi à plusieurs reprises ; et cela montre que notre histoire est à l'intérieur d'une grande histoire.

Lepori. Ce qui me touche, c'est que lorsque Jésus a dit à Marthe : « Ta sœur a choisi la meilleure part », il ne l'a pas dit pour dire : « Regarde combien elle est meilleure que toi » ; il le lui a dit pour créer une compagnie avec sa sœur sur la meilleure part, c'est-à-dire comme une manière d'être avec sa sœur, comme une relation qui vérifierait cela entre elles, c'est-à-dire qu'il a créé entre elles une vraie fraternité, une vraie communauté, il les a fait devenir une fraternité chrétienne, un lieu où le fait que ma sœur ait choisi plus que moi, mieux que moi, ce qui m'est plus nécessaire, est ce qui me fait vivre une vraie fraternité et permet que la relation avec ma sœur ne soit plus un lieu de compétition, mais un lieu de partage du Christ, de partage de la vérification du fait que Lui seul répond à la soif du cœur. Et le fait que ma sœur ait de l'avance sur moi dans cette vérification est un don pour ma vie, au sens où cela me fait avancer davantage aussi. Voilà précisément la grande beauté de la communion chrétienne, comme dans la première communauté chrétienne : ils avaient vraiment tout en commun. Mais l'important n'est pas d'avoir l'argent en commun (ça l'est aussi), mais d'avoir surtout le Christ en commun, le Christ comme celui qui est plus important que l'argent, ce qui fait que ce n'était pas un problème pour les premiers chrétiens de partager l'argent puisqu'ils avaient en commun la seule chose dont le cœur a besoin.

Prosperi. Excuse-moi, Mauro, si je te demande de développer ce point, car cette question contient peut-être aussi la demande d'être aidés à mieux comprendre comment se laisser remettre en question, comme l'a fait Marthe. En effet, comme tu viens de le dire, au moment où Marthe reconnaît que cette parole que Jésus lui adresse lui suggère de regarder sa sœur sur un point qui peut la faire grandir ; et elle accepte cette suggestion, comme tu le disais hier, même si elle a peut-être du mal au début, qu'elle s'est même mise en colère, mais ensuite... parfois, on a du mal à se laisser remettre en question, c'est-à-dire qu'on est attaché à l'image qu'on a de comment les choses devraient être.

Lepori. Oui, peut-être est-ce justement parce que nous avons cet héritage du péché originel, c'est-à-dire de penser que ce qui m'est le plus cher est

quelque chose que je dois arracher « pour moi », que je dois privatiser, et que si je ne suis pas le seul à le posséder, je ne le possède pas vraiment. Mais c'est le contraire qui se produit avec le Christ, c'est-à-dire que plus je le possède avec l'autre, plus je le partage, et plus je le possède pour ce qu'il est, pour la réalité qu'il est. Et c'est pour cela que l'unité entre nous et l'appartenance et la possession du Christ sont unies, que c'est la même chose. On comprend alors peut-être aussi que si on fait un sacrifice pour que l'autre puisse aller à son rythme, pour respecter le chemin de l'autre, on progresse aussi davantage. Saint Benoît dit : dans la communauté, il faut garder le rythme de marche qui permet que le plus fort ne soit pas mortifié dans son élan, mais aussi que le plus faible ne soit pas découragé et ne prenne pas de retard. Il y a en quelque sorte un sacrifice mutuel. Pourquoi ? Parce que nous savons qu'une seule chose nous unit, et donc l'effort que je fais pour reconnaître, et pour m'adapter au rythme des autres, est un effort que je dois faire pour adhérer au Christ, non pas pour être bon ou pour être patient, mais précisément parce que le Christ est au milieu de nous. Je ne sais pas si c'est clair.

Prosperi. Tout à fait ! Merci.

« Nous aimerions mieux comprendre l'affirmation selon laquelle le saint vit aussi son péché avec vérité. Dans la vie quotidienne, le péché nous écrase et nous déprime souvent. Dans quel sens peut-on le vivre avec vérité ? »

Lepori. La vérité du péché, du fait d'être pécheur, est le regard de miséricorde de Jésus. C'est ce qui nous révèle la vérité du péché. Ce n'est pas le péché lui-même qui est vrai. Le problème est que face au péché, nous nous contentons de mesurer le péché, sa gravité, son effet sur nous, etc., mais nous ne permettons pas au regard du Christ de nous dire la vérité du péché, qui est peut-être encore plus grave, qui peut être une vérité plus douloureuse que celle que je mesure ; par exemple, certains péchés sont plus graves que ceux qui me gênent le plus. Au contraire, la vérité du péché est précisément le regard du Christ, c'est-à-dire la miséricorde. Et c'est ce que comprennent les saints : ce sont des pécheurs qui ont permis au regard du Christ de leur révéler la vérité du péché, de tout péché ; de la sorte, ils voyaient de fait encore plus d'ombres en eux-mêmes, beaucoup plus de misère en eux-mêmes que les autres, mais ils la voyaient sans la détacher du pardon et donc de la sainteté, parce qu'on est saint par grâce, parce que Dieu nous rachète complètement. Le saint est l'homme totalement racheté, qui se laisse totalement racheter, c'est donc l'homme humble, l'homme qui n'a pas de relation orgueilleuse même vis-à-vis de son péché (« J'ai mal agi ! », « Je suis tombé bas ! », « Où est mon honneur ? Mon image ? »). Non, le péché, c'est : « J'ai commis une erreur, j'ai abandonné

le Père ! » et le Christ nous dit : « Reviens ! ». Le regard de miséricorde du Christ dit : « Reviens, le Père t’embrasse, et dans l’étreinte, ton péché devient sainteté ». C’est le chant de l’*Exultet* : « Heureuse faute, qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur ! ». ⁹³ La rédemption du Christ est un événement tellement incroyable que l’on qualifie d’heureuse la faute qui me permet de vivre l’étreinte de la miséricorde de Dieu, d’expérimenter l’étreinte que les anges ne connaissent pas. Un ange ne connaît pas l’expérience de la miséricorde ; c’est incroyable ! Il en est certainement conscient, mais il ne vit pas cette étreinte, et c’est là quelque chose de l’autre monde ! Voilà la grande vérité de notre péché.

Prosperi. « On a dit que le renouvellement du charisme est un retour aux origines. Qu’est-ce que cela signifie ? Comment cela arrive-t-il ? Comment ne pas le réduire à notre interprétation ? »

« Nous demandons de mieux comprendre la question de la source qui continue à nourrir notre expérience aujourd’hui, pour ne pas la réduire à un retour nostalgique au passé. Qu’est-ce qui garantit la fidélité à la source et comment se réalise notre contribution à l’Église et au monde ? »

Lepori. Vous savez que le charisme signifie le don gratuit de Dieu et que la source d’un charisme est la gratuité de Dieu. Si l’on comprend cela, on comprend que la source est garantie, elle ne s’épuisera jamais. Si Dieu retirait sa gratuité, il devrait en quelque sorte s’annuler, se mortifier lui-même. Les dons de Dieu, d’après saint Paul, sont sans repentance, car Dieu ne peut pas se repentir d’être gratuit, car Dieu *est* gratuité. Un charisme, comme tous les dons, vient de cette source, et il est important que, dans les moments où un charisme doit, pour ainsi dire, reprendre conscience de lui-même, ou peut-être que l’humain par lequel il doit passer manifeste ses limites, ou qu’il n’est plus aussi transparent qu’il devrait l’être (dès les débuts de l’Église, il y a eu des manques de transparence devant la gratuité de la Pentecôte), ou qu’il n’est pas compris, et donc est traité, regardé sans comprendre la source, dans tous ces moments il est important que ceux qui vivent le charisme commencent par reprendre conscience que la source est la gratuité de Dieu. Le problème est quand on pense que l’origine du charisme est une interprétation, que c’est ce que je pense, comment je le vis, comment je l’ai compris, comment je l’ai vécu, et non cette transparence à la gratuité de Dieu qui était plus vive à l’origine et qui reste un témoignage vivant chez les fondateurs : même s’ils sont morts, leur témoignage donné à la gratuité du charisme reste,

⁹³ « *O felix culpa, quae talem ac tantum méruit habere Redemptore* », *Exultet* ou *Praeconium paschale*.

il ne devient pas moins clair, moins frais. Voilà, l'important est de ne pas trahir ce témoignage.

Surtout, je pense que nous trahissons la gratuité du charisme quand nous avons peur qu'il meure, qu'il se perde, qu'il suffise de quelque chose pour l'annuler ou que notre cohérence doive le garantir. Au contraire, Dieu (Dieu merci, merci à Lui !) nous surprend en nous montrant toujours qu'il y a une source gratuite qui trouve peut-être ensuite le moyen de se manifester à travers des filets d'eau impensables : même les personnes les plus impensables deviennent à certains moments les témoins de la gratuité du charisme beaucoup plus que ceux qui en sont peut-être à la tête. C'est comme dans l'Église : il y a des saints qui, de la manière la plus impensable, ramènent l'Église à la pureté de son origine. Comme au temps de sainte Catherine de Sienne, cette femme simple et inculte, qui est devenue plus témoin de la gratuité du charisme que l'Église tout entière, que le Pape ; et le Pape l'a écoutée pour cela. C'est précisément ce mystère que nous ne devons pas trahir : la gratuité de la source du charisme ; nous ne devons pas le trahir avec nos peurs, surtout, et avec notre défiance envers Dieu, envers l'Église, envers nous-mêmes, envers tel ou tel groupe ; ces défiances obscurcissent le sentiment de la gratuité du charisme, parce que c'est là que nous trahissons vraiment le fondateur lui-même, nous trahissons celui qui a donné sa vie pour cela, celui qui l'a donnée, qui la donne aujourd'hui, qui la donne pour que vive le charisme.

Prosperi. Merci.

« Tu nous as dit qu'il ne faut pas chercher la réponse de foi de Marthe en elle-même, que sa foi ne dépend pas de ses propres capacités, mais qu'elle fait écho à ce qu'elle voit. Pourtant, il nous semble que la foi dépend de nous, comme un effort de notre part. Qu'est-ce qui peut nous aider à faire l'expérience de Marthe ? »

Lepori. Nous devons regarder Jésus. La foi grandit dans l'adhésion au Christ. La foi est l'adhésion au Christ. Je me souviens que dans les débuts (j'étais encore au lycée), circulait un petit livre de Jacques Leclercq, dont je retiens cette phrase : « Le nœud de la foi se trouve dans l'adhésion au Christ », ⁹⁴ et c'est vrai. J'aime beaucoup cette scène dans laquelle Marthe exprime sa foi en regardant le Christ, en faisant écho à ce que le Christ est, et en lui parlant d'elle-même. Ce n'est pas une répétition à la manière d'un perroquet, mais une répétition pleine d'amour ; c'est comprendre que la foi n'est pas un dogme que je récite, mais que c'est mon

⁹⁴ J. Leclercq, *Le problème de la foi dans les milieux intellectuels du XX^e siècle*, Casterman, Paris 1950, p. 17.

« oui » au Christ qui me regarde et se révèle à moi comme la résurrection et la Vie de ma vie. C'est pourquoi nous devons regarder le Christ, le regarder aussi parmi nous, en nous, dans la communauté, dans toutes ses présences, parce que c'est là que nous voyons qu'il est là, qu'il est vraiment le Sauveur du monde, comme la Samaritaine, qui a été amenée à la foi précisément dans le dialogue avec Jésus qui l'a fait fouiller dans toute sa vie jusqu'à pouvoir lui dire : « Moi qui te parle, je suis celui qui te sauve ». ⁹⁵ Et cela vaut pour toutes les rencontres de l'Évangile : il y a toujours un regard sur le Christ qui remplit la personne de foi, de vraie foi ; d'ailleurs, même la Samaritaine va dire en ville : « J'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit cela », c'est-à-dire qu'elle donne un témoignage de foi, encore immature, mais elle donne un témoignage de foi. Et cela vaut pour tous : la foi grandit dans l'expérience d'un événement et l'événement que la foi doit expérimenter est la présence du Christ qui te regarde, qui t'aime et te sauve.

Prosperi. « J'ai l'impression qu'il y a une confusion sous-jacente qui associe le fait de suivre le Christ aux choses et aux gestes à faire. Qu'est-ce que suivre vraiment ? Comment puis-je comprendre si je suis réellement le Christ dans ma vie ou si je suis mon idée du Christ ? Puis-je suivre sans participer aux choses à faire que la compagnie me propose ?

Pourquoi est-il nécessaire pour la foi de Jean d'entrer dans le tombeau après Pierre, pourquoi est-il nécessaire de suivre Pierre ? »

Lepori. Suivre n'est pas faire des choses, et ce n'est pas non plus une relation uniquement spirituelle avec le Christ ; suivre, c'est suivre une présence personnelle, suivre des personnes, suivre une Personne – le Christ – dans le signe de Sa présence personnelle que sont les personnes qui l'ont suivi et qu'il a indiquées dès l'origine comme incarnant la possibilité de le suivre, de le suivre vraiment : Pierre, les apôtres, etc. Toujours. L'Église est ce signe, et suivre l'Église, c'est précisément reconnaître ce signe, à savoir que l'Église est le lieu où la suite du Christ se réalise et reste incarnée dans les relations personnelles. Aucun d'entre nous n'a suivi Jésus-Christ en suivant une apparition de Jésus-Christ, mais bien parce qu'il y a eu des personnes qu'il a rencontrées, des personnes pleines d'autorité morale (même en toute simplicité, comme mon charpentier qui m'a introduit dans le mouvement il y a plus de quarante ans) ; on reconnaît alors que c'est là que le Christ demande de le suivre, si bien qu'il y a cette attraction, parce que l'Église avance par attraction, par attraction vers le Christ. Pour ma part, nous devons toujours nous demander si nous suivons des personnes et non des choses, si notre suivance s'incarne dans le signe de personnes que le Christ a laissées

⁹⁵Cf. *Jn* 4, 26.

comme possibilité de le suivre jusqu'à la fin du monde. Et cela est toujours garanti par Pierre, car c'est précisément en donnant cette investiture à Pierre et en lui disant : « Suis-moi » (pour qu'ensuite Jean puisse le suivre et qu'ensuite mille autres personnes puissent le suivre) que Jésus a institué ce signe, cette vérification de la vérité d'une suivance qui consiste à suivre des personnes que je ne choisis pas par sympathie, mais en qui je suis choisi, en qui l'Église se donne à moi comme le lieu où je peux vraiment suivre le Christ et non pas moi-même, ni mon interprétation, ni mon sentiment. Je ne sais pas si je suis clair. C'est un thème qui mérite peut-être d'être davantage approfondi.

Prosperi. Belle observation : « On ne suit parce qu'on choisit, mais parce qu'on est choisi », car cela fonde aussi le critère de l'autorité à suivre, n'est-ce pas ? C'est exact ?

Lepori. Oui, parce que dans la rencontre avec le Christ, à l'intérieur de la rencontre avec le Christ, Dieu nous donne aussi le lieu où le suivre, parce qu'il te donne de naître, mais il ne te laisse pas au bord de la route comme un nouveau-né abandonné, il te donne de naître dans une famille, il te donne de naître dans une compagnie de personnes ; après quoi, qui tu dois suivre est clair, il t'est donné. Je me souviens que, dès le début de la rencontre, je comprenais que je devais suivre et obéir par amour pour moi-même, parce que je ne voulais pas perdre cet événement qui avait rempli mon cœur, même si, avec le temps, j'ai vu toutes les limites des personnes qui m'avaient transmis la rencontre. C'est évident, tôt ou tard les limites apparaissent (elles existent et ne peuvent pas ne pas exister), mais j'ai toujours compris que suivre était bon pour moi, et c'est ce qui m'a toujours sauvé : suivre malgré tout, obéir, parce que je comprenais que c'était le seul moyen de rester fidèle à ce qui m'avait été donné, à la fascination pour la rencontre avec le Christ que j'avais vécue.

Prosperi. Merci.

« Tu as dit que si je dis à ceux qui m'entourent : "Le Maître est là, il t'appelle", je le transmets au monde entier. Peux-tu mieux expliquer comment cela devient œcuménisme, responsabilité universelle des croyants ? »

Lepori. Le vrai problème est de laisser un événement se produire, et non de calculer une efficacité. Dans la mission, dans le fait de vivre le témoignage, la mission de l'Église, l'important n'est pas de mesurer l'efficacité, les forces ou les moyens, mais bien de laisser un événement se produire. C'est la méthode qui a commencé avec la Vierge Marie, le souffle de liberté de Marie qui a dit : « *Fiat* » et qui a transmis l'événement du Christ au monde entier. S'il y a une personne

qui a transmis l'événement du Christ au monde entier, c'est Marie, la Sainte Vierge, mais aussi Pierre par son « oui ». Je ne peux le transmettre que comme un événement, de sorte que si je ne le vis pas, si je ne me laisse pas sauver, je ne le transmets pas au monde entier, je ne transmets pas l'événement ; je transmets une théorie, je transmets une morale, je transmets je ne sais quoi. Si je ne fais pas l'expérience que le Maître est là, qu'il m'appelle et me sauve, et que je ne le communique pas à mon entourage, je ne transmets pas l'événement. L'événement est comme un feu : le feu, même celui d'une bougie, je peux le transmettre au monde entier, mais en le donnant à ceux qui m'entourent, en le transmettant comme un feu et non en envoyant en Australie le message qu'il y a une flamme en Italie. S'il n'y a pas de contact, je ne transmets rien. Et c'est pourquoi vivre l'événement avec ceux qui m'entourent est fondamental, car si je ne le vis pas avec ceux qui m'entourent, cela signifie que je ne le vis pas et que je ne le transmets pas en tant qu'événement. Je ne sais pas si c'est clair.

Prosperi. Oui. Nous sommes appelés à allumer un incendie, en pratique !

Lepori. En effet ! « Je suis venu apporter un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! ».⁹⁶

Prosperi. La question suivante, sous différentes facettes, a été la plus populaire ; nous l'avons donc gardée vers la fin.

« À quoi est due la dissociation entre la liberté et le désir ? Et qu'est-ce qui peut guérir cette fracture ?

Tu as dit que le cœur rencontre, désire, qu'il veut embrasser, mais que la liberté, à cause d'un calcul inconscient d'elle-même, à cause d'une peur projetée par des fantasmes, dit non, empêche l'étreinte ; et cette fausse liberté, "bourreau d'elle-même, entraîne le cœur-enfant qui était sur le point d'embrasser Jésus", en proposant d'autres voies et d'autres plénitudes qui se révéleront toutes fausses. Comment se fait-il que cette fausse liberté semble parfois l'emporter sur la surabondance expérimentée avec Jésus ? Comment ne pas s'en scandaliser et se bloquer ? »

Lepori. Je pense que c'est précisément là que réside le péché originel, précisément parce qu'il y a en nous une tendance absurde à ne pas adhérer au bien, une tendance absurde à renoncer à l'évidence du bien, du bon, du beau, à renoncer à notre joie. Cette tendance absurde crée une dissociation entre la liberté et le désir. Le désir ne désire que le Christ, et pourtant il y a ce jeu de la

⁹⁶ Lc 12, 49.

liberté qui, à cause d'un absurde calcul d'autoréalisation (absurde parce qu'il est autonome, faussé), n'obéit pas au désir qui lui montre la réalité qui remplit son cœur, c'est-à-dire qui l'arrache à ce qu'il désire. C'est ce que dit saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je voudrais, mais je commets le mal que je ne voudrais pas »,⁹⁷ c'est-à-dire qu'il sent en lui cette liberté blessée, blessée comme orgueil, comme position orgueilleuse face à la vie, une liberté qui ne se plie pas au désir d'une attraction évidente et d'une présence évidente qui attire, qui fascine, qui donne tout. Jésus dit : « Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie »,⁹⁸ voilà ce dont Jésus se plaint : « Mais comment ? Je vous donne la vie et vous ne voulez pas venir à moi, votre liberté choisit de ne pas venir à moi, de ne pas m'accueillir, de ne pas m'aimer, de ne pas me recevoir, de ne pas m'accueillir ! ».

Mais le scandale face à cette tendance de la liberté est le dernier bastion du péché et de l'orgueil. C'est le dernier bastion, parce que cela revient à dire : « Cela me scandalise, et donc je m'enfoncé encore plus dans cette dynamique absurde du péché ».

Qu'est-ce qui nous sauve ? C'est la miséricorde de Dieu, l'évidence qu'il vient toujours nous reprendre. Dans l'expérience de toute ma vie, chaque fois que ma liberté a cédé au point de ne pas correspondre, le Christ est toujours venu me reprendre. C'est une preuve de sa gratuité, de la gratuité de Sa gratuité, de la gratuité de son salut, du fait que son salut est plus fort que nous, plus fort que le péché. De fait, grâce à Dieu, le Christ écoute en réalité plus le désir de notre cœur que ne le fait notre liberté : quand il voit que notre liberté est devenue folle au point de contredire l'évidence d'un désir, l'évidence d'une attraction, la miséricorde infinie de Dieu fait qu'il nous repêche, comme il l'a fait pour Pierre, précisément parce qu'en réalité, comme nous le disions, il fait de notre péché l'ultime appel au secours : « Sauve-moi ! ». Le Christ nous fait creuser en nous-mêmes, dans notre condition, et met notre liberté dos au mur, de sorte qu'elle ne peut même plus mentir, et c'est alors qu'elle crie et devient vraiment libre : « Sauve-moi ! », et cela arrive. Je ne le dis pas parce que je le sais, mais parce que nous l'expérimentons : c'est une expérience. Ce fait d'être constamment repêché par Dieu qui nous tire de notre misère, de notre orgueil, c'est précisément le visage extrême de la miséricorde de Dieu, comme le Bon Pasteur qui traverse mers et montagnes pour venir chercher la brebis perdue qui a totalement gâché sa vie précisément parce qu'elle a choisi de dissocier sa liberté du désir de plénitude que crie son cœur.

⁹⁷ *Rm* 7, 18-19.

⁹⁸ *Jn* 5, 40.

Prosperi. Cette image de la miséricorde est magnifique : le Christ écoute davantage le désir de notre cœur que ne le fait notre liberté.

Voici la question qui a de loin la « palme » de la fréquence.

« J'ai été très frappé par le passage de samedi après-midi sur l'attraction et la liberté. Tu disais que, dans le monde, elles sont esclaves l'une de l'autre et je me retrouve beaucoup dans cette description. Peux-tu développer ce passage ? »

À un moment donné, tu as ajouté que l'attraction et la liberté « sont fusionnées », et beaucoup ont demandé ce que tu voulais dire.

Lepori. Ça m'est venu à l'esprit à ce moment-là, il ne faut pas tout prendre comme un dogme !

Prosperi. Ooh ! Je me sens mieux quand tu dis qu'on peut aussi dire quelque chose qui nous échappe !

Lepori. Mais je ne pense pas qu'il soit stupide de dire que dans le monde, l'attraction et la liberté sont fusionnées, qu'il existe une relation fusionnelle entre l'attraction et la liberté. Je crois que cela ne se produit pas dans l'événement chrétien, que ce n'est pas pour cela que Dieu nous donne l'expérience de l'attraction et qu'il nous donne la liberté. C'est comme si Dieu avait créé un espace entre elles. Entre ce qui m'attire et ma liberté, il n'y a pas de fusion, mais il y a un espace de désir. Peut-être que « désir » est le troisième mot qu'il faut placer entre les deux, pour mieux comprendre : quand la liberté et l'attraction se confondent, il n'y a plus de place pour le désir, donc il n'y a plus de place pour la liberté, il n'y a plus de place pour la liberté de parcourir un chemin vers autre chose que soi. Je pense que c'est ce que je voulais dire, car quand l'attraction et la liberté sont fusionnées, elles ne peuvent plus...

Prosperi. ... générer de tension.

Lepori. ... décider, elles ne peuvent plus se choisir, elles ne peuvent plus se dire oui l'une à l'autre, elles sont donc esclaves. C'est comme certains personnages de l'Enfer de Dante, qui ont fusionné même s'ils se détestent, qui ne peuvent plus se détacher, qui ne peuvent pas ne pas se dévorer l'un l'autre. Je crois que c'est important à comprendre, parce que c'est là que se situe ensuite tout le discours sur la virginité, sur la chasteté : entre ce qui m'attire et ma liberté, il y a un espace de désir, de choix, de respect, qui fait que l'étreinte est vraiment un acte de liberté, et non quelque chose qui me ferme ; c'est vraiment un acte d'amour et non simplement un abandon à une étreinte qui te serre,

t'étouffe et en fin de compte te tue, te supprime. Mais c'est un thème infini, donc il faut continuer à y réfléchir.

Prosperi. Heureusement que ça t'a échappé, hein !

Pour conclure, je voudrais lire une question, qui est aussi un témoignage, venant d'une amie de Kharkiv qui écrit :

« L'expérience de la vie du mouvement m'a donné la possibilité de parcourir tout le chemin de Marthe dont tu as parlé et d'expérimenter le désir constant du Christ qui en découle. Grâce à cette expérience, je vois Sa miséricorde tous les jours. Mais ces derniers mois, le mal a pris une telle ampleur que, pour les Ukrainiens, il ne s'agit pas de l'insatisfaction de Marthe pour le fait que l'homme est destiné à mourir. Ma ville est bombardée tous les jours, beaucoup de femmes ont dû quitter leur maison, elles ont perdu des proches, elles ont vu leur mari partir à la guerre. Elles ont peur, elles souffrent, elles ressentent de la haine. En ce moment, à cause du siège de Marioupol, des femmes et des enfants meurent de faim ou sont blessés et connaissent des souffrances terribles. Ils sont enterrés vivants. C'est comme si l'expérience de Marthe me proposait de me détacher de ma réalité, ou de me contenter du souvenir du Christ. L'Ukraine vit maintenant non pas l'expérience de Marthe, mais celle du Christ qui s'écrie sur la croix : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Et beaucoup d'entre nous savent qu'il n'avait pas été abandonné, car nous connaissons le Christ ressuscité. Mais comment pouvons-nous vivre aujourd'hui dans le mal omniprésent dans lequel même le Christ a eu du mal à voir le Père ? ».

Lepori. C'est certainement la question, le message qui me provoque le plus. Je dois dire qu'en préparant les exercices, je n'ai jamais oublié un seul instant la douleur que nous connaissons tous depuis que cette guerre a éclaté ; et au fond, cette douleur, d'une manière ou d'une autre, a inspiré tous les exercices, parce qu'on ne peut plus rien vivre sans y penser, sans partager cette tragédie, ce moment où la mort et le mal semblent l'emporter. C'est précisément en pensant à l'Ukraine que j'ai tenu à terminer la deuxième méditation des exercices en mettant en scène le naufrage de saint Paul, parce qu'une guerre comme celle-ci est vraiment un naufrage, non seulement pour l'Ukraine et pour la Russie, mais pour l'Europe, pour le monde entier, un naufrage de l'humanité dans tous les sens du terme : de l'humanité, de l'humain et de l'humanité comprise comme l'ensemble des hommes et des femmes qui vivent aujourd'hui sur cette terre. Et cela m'a aidé de voir comment saint Paul a vécu le naufrage. Bien sûr, saint Paul a dit à ses compagnons : « Nous ne sauverons pas le navire », et cela m'a beaucoup fait réfléchir, parce que c'est une chose

contre laquelle nous ne pouvons pas nous empêcher de nous rebeller. Il ajoute : « Mais vos vies seront sauvées ». ⁹⁹ Et pour manifester cela, saint Paul (c'est incroyable !) prend le pain, rend grâce, le rompt et le mange : il célèbre une Eucharistie en plein naufrage, c'est-à-dire qu'il affirme la présence du Christ réel au milieu du naufrage. Et le Christ qu'il réaffirme est certainement la seule chose dont nous ayons besoin (le Christ de Marthe), mais c'est le Christ crucifié, le Christ ressuscité d'entre les morts, le Christ descendu (comme le dit notre amie) au plus profond de l'humain qui est le désespoir de Dieu. Jésus a voulu descendre au fond, à l'Enfer du naufrage humain, jusqu'à désespérer là où l'homme désespère de Dieu. Ce n'est pas Lui qui a désespéré du Père, mais l'homme. Jésus est descendu pour embrasser même notre désespoir. Comme il a embrassé notre mort, il a embrassé notre désespoir. Il ne nous reste donc qu'à nous demander dans quelle mesure nous sommes conscients de qui est le seul nécessaire qui remplit nos cœurs, qui est vraiment cet homme qui nous dit : « Je suis la résurrection et la vie » et qui promet et dit aussi : « Celui qui meurt vivra ». C'est ce Christ crucifié, ce Christ qui meurt pour nous, cet amour infini de Dieu qui n'est pas étranger au naufrage du monde, qui n'est pas étranger, qui est à l'intérieur. En ce moment, c'est Jésus qui souffre en Ukraine, c'est Lui qui meurt, qui est abandonné par ses proches, qui est violé dans les femmes, c'est vraiment Lui qui subit tout cela. Et nous devons seulement Le reconnaître, nous ne pouvons que renouveler notre « oui » à Lui là où nous sommes, dans la vie que nous vivons, pour qu'il se manifeste à nos frères et sœurs d'Ukraine, pour qu'il se manifeste à tous, même aux Russes, comme Celui qui, en ce moment, vit cela, souffre cela, fait naufrage avec chacun. Et c'est précisément parce que c'est Lui, que ce naufrage est vaincu, et c'est précisément parce que c'est Lui, que cette mort ressuscite, que ce mal est vaincu, qu'il ne l'emporte pas, qu'il n'a pas le dernier mot.

Une amie m'a fait remarquer que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Takashi Paul Nagai, ainsi que de saint Riccardo Pampuri : ils sont morts tous deux le premier mai. Quelle providence ! Takashi Nagai (je l'ai évoqué hier), dans le livre dont j'ai écrit la préface et qui, pour des raisons éditoriales, n'est pas encore sorti – *Ciò che non muore mai* [Ce qui ne meurt jamais] ; c'est son autobiographie –, décrit (c'est un témoignage incroyable !) la scène où la bombe a tout détruit et où il est confronté à la destruction de toute sa vie : sa femme, son travail, ses étudiants, son université, sa ville, son église, tout, tout a été anéanti. Là, il a un instant de désespoir, puis il a une sorte de vision, il entend Jésus qui lui dit : « Les cieux et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais », c'est-à-dire que Jésus lui transmet la certitude

⁹⁹ Voir ci-dessus, p. 64-65.

qu'Il est victorieux, qu'Il ne meurt jamais. À partir de ce moment, il choisit de ne vivre que pour ce qui ne meurt jamais, c'est-à-dire le Christ, et il passera les dernières années de sa vie malade (vous le savez, vous l'avez lu), en affirmant avec joie, avec foi, ce qui ne meurt jamais, que le Christ est la résurrection et la vie, de toutes les manières : en écrivant, dans sa relation avec ses deux enfants, en rencontrant une foule de gens, en offrant sa maladie ; en tout, il ne fera qu'affirmer que le Christ est la résurrection et la vie de l'homme et que c'est cela qui ne meurt jamais dans tous les naufrages qui peuvent survenir. Voilà, nous avons la responsabilité de vivre cela avec nos frères et sœurs d'Ukraine, ce « oui » au Christ, ce « oui » au Christ qui ne meurt jamais, grâce auquel la mort et le mal ne l'emportent jamais.

Face à ce message de notre amie ukrainienne, je ne réponds pas ; je veux juste l'accueillir ; je dis juste que j'ai envie de l'accueillir comme cela et de le vivre comme cela, comme un message qui deviendra un peu le devoir que ces exercices me laissent dans la vie, pour vivre ma vie. Je ne peux pas, nous ne pouvons pas vivre sans la conscience de ce cri que notre amie nous a transmis. C'est tout.

Prosperi. Merci, merci vraiment ! Nous aurons le temps de reprendre tout cela.

Nous prions le *Regina Caeli*.

MESSAGES REÇUS

Chers amis,

Je veux être près de vous tous à l'occasion des Exercices annuels. Comme nous l'a appris le Serviteur de Dieu Monseigneur Luigi Giussani, « Le Christ, vie de la vie » est la racine de notre consistance. Rien, pas même nos propres faiblesses, ne peut changer cela. Demandons alors humblement, comme des mendiants, d'avoir des yeux nouveaux pour Le voir dans nos existences et dans nos rapports. Demandons à la Vierge, en ce mois de mai, la simplicité du cœur pour reconnaître le don de la rencontre et la mission qui en découle : aimer le mouvement, l'Église, et communiquer sa beauté.

Dans le Seigneur, je vous bénis.

S.E.R. le Cardinal Angelo Scola

Archevêque émérite de Milan

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

À Sa Sainteté le pape François

Votre Sainteté,

Plus de 40 000 personnes, réunies en groupes en visioconférence depuis 94 nations, ont participé aux Exercices spirituels annuels de la Fraternité de CL, en méditant sur « Le Christ, vie de la vie ». Tels que nous sommes, accompagnés par le père Mauro-Giuseppe Lepori, qui nous a offert son témoignage personnel d'homme saisi et transformé par le Christ, nous avons regardé Jésus, nous nous sommes laissés attirer par lui qui nous a rejoints dans une compagnie vocationnelle, avec des personnes qui ont décidé de suivre le Christ, le seul qui nous est nécessaire pour vivre, réponse exhaustive à notre besoin de bonheur, de paix, de fraternité, de beauté et d'épanouissement dans la vie.

Ces jours-ci, nous avons approfondi la valeur de notre Fraternité, dans la fidélité au charisme que l'Esprit a donné à don Giussani : un lieu où vérifier que le Christ est tout pour le cœur de l'homme, le fondement d'une amitié impossible sans lui, si bien que nous aussi nous pouvons dire : « *Le Christ est la vie de ma vie* » (don Giussani).

Le cœur plein de gratitude pour votre bénédiction apostolique, pleins du besoin d'être constamment confirmés par Pierre dans la foi, nous vous demandons de nous utiliser comme bon vous semble pour collaborer à l'œuvre de salut du Christ, conscients que le christianisme ne se communique pas par prosélytisme (combien de fois nous l'avez-vous rappelé !), mais plutôt par attraction.

Plus responsables de notre unité envers chaque cœur humain que nous rencontrons et animés par la Charité qui rend toutes choses nouvelles, nous continuons à prier pour vous, témoin inébranlable du Christ vivant, qui en ce temps de guerre est l'unique source de la vraie paix.

Davide Prosperi

À Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI

Votre Sainteté,

Au cours des Exercices de la Fraternité de CL – suivis par plus de 40 000 personnes en visioconférence depuis le monde entier –, nous avons fait l’expérience de la rencontre avec le Christ vivant. Les méditations du père Mauro-Giuseppe Lepori sur le thème « Le Christ, vie de la vie » (don Giussani) nous ont permis de regarder le Christ qui vient à la rencontre de notre humanité qui n’a besoin que de Lui, le Seul nécessaire. En sa compagnie, nous pouvons parcourir un chemin humain, pour le bien du mouvement, de l’Église et du monde.

En demandant à la Vierge de remplir vos journées de paix et de joie, nous vous demandons une prière pour le chemin de notre Fraternité.

Davide Prospero

À S.E.R. cardinal Kevin Joseph Farrell

Préfet du dicastère pour les laïcs, la famille et la vie

Éminence Révérendissime,

Plus de 40 000 personnes ont participé aux Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, en visioconférence depuis le monde entier, pour méditer sur le thème : « Le Christ, vie de la vie », une affirmation de don Giussani que le père Mauro-Giuseppe Lepori a approfondie au cours de ses méditations, nous témoignant que la rencontre avec le Christ est une nouveauté qui change l’existence de ceux qui l’accueillent et le suivent en tant que Seul nécessaire pour vivre.

Nous reprenons notre chemin avec le désir d’assumer de plus en plus la responsabilité du charisme, en remettant tout ce que nous sommes par grâce entre les mains de Pierre, afin qu’il confirme notre foi, pour collaborer à travers la matérialité de notre existence à la vie de l’Église, signe d’espérance pour tous nos frères humains.

En vous demandant une prière pour notre chemin, nous confions à la Vierge votre mission d’accompagner le parcours des fidèles laïcs.

Davide Prospero

*À S.E.R. cardinal Gualtiero Bassetti
Président de la Conférence épiscopale italienne*

Éminence Révérendissime,

Plus de 40 000 personnes du monde entier – dont la majorité depuis l'Italie – ont participé aux Exercices spirituels annuels de la Fraternité de CL qui, cette année encore, se sont déroulés en visioconférence. Le thème : « Le Christ, vie de la vie » (don Giussani), nous a permis, sous la direction du père Mauro-Giuseppe Lepori qui a prêché les méditations, d'approfondir la conscience que le Christ nous est nécessaire pour vivre et que seule Sa présence maintenant répond au besoin infini de notre cœur.

Dans la fidélité au charisme reçu et profondément liés à Pierre, nous continuons à marcher plongés dans la vie de l'Église qui est en Italie, afin de collaborer à la communication de la foi à tous ceux que nous rencontrons et qui, même inconsciemment, attendent de rencontrer Celui qui remplit leur vie de joie et de paix.

En priant pour vous, nous vous demandons de continuer à accompagner notre chemin par votre charité paternelle.

Davide Prospero

*S.E.R. le Cardinal Angelo Scola
Archevêque émérite de Milan*

Très cher Angelo,

Reconnaissants pour ton message, pendant ces journées d'Exercices nous nous sommes remplis de silence devant le « Christ, vie de la vie » qui s'est manifesté encore une fois, qui nous a atteints à travers le témoignage du père Mauro et son « oui » à l'événement présent qui rend attrayant le fait de vivre comme lui et comme Jésus. Et merci de nous rappeler qu'aucune fragilité ne peut ébranler l'humble certitude qu'Il est le fondement de notre consistance face à tout et à tous.

En priant pour toi la Vierge Marie, nous te demandons de garder dans ton cœur toute la Fraternité.

Davide Prospero

L'ART DANS NOTRE COMPAGNIE

Par *Giovanna Parravicini*

(Guide pour la lecture des images tirées de l'Histoire de l'Art qui accompagnaient
l'écoute de morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie)

« L'art donne un avant-goût de l'éternel », nous rappelait don Giussani lors des exercices spirituels de la Fraternité en 1994. Peu de formes d'art nous offrent un témoignage aussi immédiat de cette affirmation que l'icône, fenêtre qui s'ouvre sur l'infini. Ce parcours d'éducation du regard part de la relecture de l'histoire du salut pour arriver à la contemplation du visage bon du Mystère comme but de la vie.

1. *Conception de la Mère de Dieu*, 1294-1295, fresque, Macédoine du Nord, Ohrid, Panagia Péribleptos
2. *Conception de la Mère de Dieu*, XVIII^e siècle, Russie, Musée Soligalitch (Kostroma)
3. *Conception de la Mère de Dieu*, XVII^e siècle, Russie, Musée des Arts Décoratifs d'Arkhangelsk
4. *Nativité de la Mère de Dieu*, 1314, Serbie, Monastère de Studenica
5. *Nativité de la Mère de Dieu*, XVI^e siècle, Russie, Moscou, Collection Vorobiev
6. *Présentation de Marie au Temple*, XVI^e siècle, Russie, Musée d'art de Vladimir-Souzdal
7. *Présentation de Marie au temple*, XIV^e siècle, Russie, École de Novgorod, Saint-Pétersbourg, Musée d'État russe
8. *Annonciation par Oustioug*, XII^e siècle, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
9. *Annonciation*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, Musée d'art de Vladimir-Souzdal
10. *Annonciation*, XVI^e siècle, Russie, Musée d'art de Vladimir-Souzdal
11. Dionysius, *Visitation* (Rencontre de Marie et d'Élisabeth), 1502, fresque, Russie, monastère de Ferapontov, église de la Nativité de la Mère de Dieu
12. *Nativité du Christ*, 1192, Chypre, Lagoudera
13. *Nativité du Christ*, 1410-1430, Russie, atelier Roublev, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
14. Andreï Roublev, *Archange Michel* (tiré de la *Deisis* de Zvenigorod), 1410-1420, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov

15. *Mère de Dieu Odigitria*, 1260-1270, Serbie, Monastère de Hilandar, Athos
16. *Mère de Dieu Odigitria*, IX^e-XIII^e siècle Géorgie, Tbilissi, Musée national d'art Amiranashvili
17. *Mère de Dieu Odigitria*, XIV^e siècle, Macédoine du Nord, Ohrid, Galerie d'icônes
18. *Mère de Dieu de la Tendresse*, XVI^e siècle, Russie, Musée d'art de Vladimir-Souzdal
19. *Mère de Dieu Arakiotissa*, XII^e siècle, Chypre, Lagoudera
20. *Présentation de Jésus au Temple*, XII^e siècle, Chypre, Lagoudera
21. *Présentation de Jésus au Temple*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
22. *Présentation de Jésus au Temple*, XVII^e siècle, Russie, Yaroslavl, Musée d'art
23. *Jésus parmi les docteurs*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
24. *Jésus parmi les docteurs*, XVI^e siècle, Russie, Musée de Pskov
25. *Baptême du Seigneur*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
26. *Baptême du Seigneur*, 1408, Russie, École de Moscou, Saint-Pétersbourg, Musée d'État russe
27. *Saint Jean le Précurseur avec des scènes de vie*, XVI^e siècle, Russie, Musée de Rostov
28. *Christ Pantocrator*, 1260-1270, Serbie, Monastère de Hilandar, Athos
29. *Christ Pantocrator*, 1192, Chypre, Église de la Panagia Araka, Musée byzantin de Nicosie
30. *Christ Pantocrator*, XIII^e-XIV^e siècle, Géorgie, Église Saint-Georges, village de Svipi
31. Andreï Roublev, *Sauveur* (tiré de la *Deisis* de Zvenigorod), 1410-1420, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
32. Théophane le Grec, *Transfiguration*, vers 1403, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
33. *Transfiguration*, 1470-1480, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
34. *Christ Pantocrator*, VI^e siècle, Égypte, Monastère Sainte Catherine du Mont Sinaï
35. *Résurrection de Lazare*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
36. *Entrée à Jérusalem*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Moscou, Collection privée
37. *Entrée à Jérusalem*, vers 1430, Russie, École de Novgorod, Moscou, Galerie d'État Tretiakov

38. *Lavage des pieds*, 1509, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
39. *Cène*, XVI^e siècle, Russie, École de Rostov-Souzdal, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
40. *Communion des apôtres*, 1520-1530, Russie, Moscou, Collection privée
41. *Scènes de la Passion (Cène, Lavement des pieds, Prière au jardin, Trahison par Judas)*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
42. *Scènes de la Passion (Flagellation du Christ, Dérision du Christ, Montée au Calvaire, Crucifixion)*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
43. *Montée au Calvaire*, vers 1497, Russie, Moscou, Musée Roublev
44. *Sauveur acheiropoïète*, XII^e siècle, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
45. *Crucifixion*, XI^e-XII^e siècle, Géorgie, village de Svipi
46. *Crucifixion*, 1208-1209, Serbie, Monastère de Studenica
47. Dionysius, *Crucifixion*, 1500, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
48. *Déposition de la croix*, XV^e siècle, Russie, École du Nord, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
49. *Lamentation du Christ*, 1164, Macédoine du Nord, Gorno Nerezi, Église Saint-Panteleimon
50. *Lamentation du Christ*, vers 1140, Russie, Pskov, Monastère de la Miroja
51. *Descente aux enfers avec des saints*, XV^e siècle, Russie, École de Pskov, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Pskov
52. *Descente aux enfers*, 1502, Russie, atelier de Dionysius, Saint-Petersbourg, Musée d'État russe
53. *Descente aux enfers*, XIV^e siècle, Russie, École de Moscou, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
54. *Les myrophores au tombeau*, avant 1228, Serbie, Mileševo
55. *Les myrophores au tombeau*, vers 1140, Russie, Pskov, Monastère de la Miroja
56. *Incrédulité de Thomas*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
57. *Incrédulité de Thomas*, XVI^e siècle, Russie, Musée des arts décoratifs d'Arkhangelsk
58. *Ascension*, 1410-1420, Russie, atelier Roublev, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
59. *Ascension*, 1542, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
60. *Pentecôte*, XV^e-XVI^e siècle, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod

61. *Dormition de la Mère de Dieu*, 1263-1268, Serbie, Sopočani
62. *Dormition de la Mère de Dieu*, 1470-1480, Russie, École de Novgorod, Musée d'État d'architecture et des beaux-arts de Novgorod
63. *Mère de Dieu de la Tendresse*, XV^e siècle, Russie, Musée d'art de Vladimir-Souzdal
64. *Mère de Dieu de la Tendresse de Vladimir*, XII^e siècle, Byzance, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
65. *Mère de Dieu (Orante)*, vers 1224, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
66. Dionysius, *Mère de Dieu Odigitria*, 1482, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov
67. *Synaxe de tous les saints*, XVI^e siècle, Russie, Musée de Rostov
68. Andreï Roublev, *Trinité*, 1425-1427, Russie, Moscou, Galerie d'État Tretiakov

Sommaire

MESSAGE ENVOYÉ PAR LE PAPE FRANÇOIS 3

Vendredi 29 avril, le soir

MESSAGE D'INTRODUCTION 5

INTRODUCTION – « *Une seule chose est nécessaire* » 10

Samedi 30 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – *Naître de la rencontre, grandir en suivant* 23

Samedi 30 avril, l'après-midi

DEUXIÈME MÉDITATION – « *Le Maître est là, il t'appelle* » 45

Dimanche 1^{er} mai, le matin

ASSEMBLÉE 67

MESSAGES REÇUS 85

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 86

L'ART DANS NOTRE COMPAGNIE 89

Traduit de l'italien par Isabelle Rey et Chiara Bignamini

© 2022 Fraternité de Communion et Libération
pour les textes de L. Giussani, D. Prosperi et M.-G. Lepori

